RB 214230

Library
of the
University of Toronto

par Mme de Graffigny
(Françoise d'Happencourt)
Nancy 1696 - Paris 1758

496.

LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE,

AUGMENTÉES de celles du Chevalier DÉTERVILLE.

PREMIERE PARTIE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/g1787lettresdun00graf

LETTRES

D'UNE

PÉRUVIENNE.

PREMIERE PARTIE.

A ROUEN,

Chez JEAN RACINE, Libraire, rue Ganterie.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Permiſſion.

AVERTISSEMENT.

SI la vérité qui s'écarte du vraisemblable, perd ordinairement son crédit aux yeux de la raison, ce n'est pas sans retour; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grace devant son tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Editeur de cet Ouvrage, en présentant au Public les Lettres d'une jeune Péruvienne, dont le style & les pensées ont si peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuse qu'un injuste préjugé nous a fait prendre de sa Nation.

Enrichis par les précieuses dépouilles du Pérou, nous devrions au moins regarder les habitants de cette partie du Monde, comme un Peuple magnifique; & le sentiment

de reſpect ne s'éloigne guerre de l'idée de la magnificence.

Mais toujours prévenus en notre faveur nous n'accordons du mérite aux autres Nations, non-ſeulement qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres, mais qu'autant que leur Langue ſe rapproche de notre idiôme. *Comment peut-il être Perſan?*

Nous mépriſons les Indiens; à peine accordons-nous une ame penſante à ces Peuples malheureux; cependant leur Hiſtoire eſt entre les mains de tout le monde; nous y trouvons par-tout des monuments de la ſagacité de leur eſprit, & de la ſolidité de leur Philoſophie.

L'Apologiſte de l'humanité & de la belle nature a tracé le crayon des mœurs Indiennes dans un Poëme dramatique, dont le ſujet a partagé la gloire de l'exécution.

Avec tant de lumieres répandues ſur le caractere de ces Peuples, il ſemble que l'on ne devroit pas craindre de voir paſſer pour une fiction des Lettres originales, qui ne ſont

que développer ce que nous connoissons déja de l'esprit vif & naturel des Indiens; mais le préjugé a-t-il des yeux? Rien ne rassure contre son jugement, & l'on se seroit bien gardé d'y soumettre cet Ouvrage, si son empire étoit sans bornes.

Il semble inutile d'avertir que les premieres Lettres de Zilia ont été traduites par elle-même : on devinera aisément qu'étant composées dans une Langue, & tracées d'une maniere qui nous sont également inconnues, le Recueil n'en seroit pas parvenu jusqu'à nous, si la même main ne les eût écrites dans notre Langue.

Nous devons cette Traduction au loisir de Zilia dans sa retraite. La complaisance qu'elle a eue de les communiquer au Chevalier Déterville, & la permission qu'il obtint enfin de les garder, les ont fait passer jusqu'à nous.

On connoîtra facilement, aux fautes de Grammaire, & aux né-

gligences du ſtyle, combien on a été ſcrupuleux de ne rien dérober à l'eſprit d'ingénuité qui regne dans cet Ouvrage.

On s'eſt contenté de ſupprimer (ſur-tout dans les premieres Lettres) un grand nombre de termes & de comparaiſons Orientales, qui étoient échappées à Zilia, quoiqu'elle fût parfaitement la Langue Françoiſe, lorſqu'elle les traduiſoit; on n'en a laiſſé que ce qu'il en falloit pour faire ſentir combien il étoit néceſſaire d'en retrancher.

On a cru auſſi pouvoir donner une tournure plus intelligible à de certains traits métaphyſiques, qui auroient pu paroître obſcurs, mais ſans rien changer au fond de la penſée. C'eſt la ſeule part que l'on ait à ce ſingulier Ouvrage.

LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exalent & ſont diſſipés avant d'arriver juſqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon ſecours ; en vain j'attends que ton amour vienne briſer les chaînes de mon eſclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore ſont-ils les plus affreux ? Peut-être tes maux ſurpaſſent-ils les miens ?

La Ville du Soleil, livrée à la fureur d'une Nation barbare, devroit faire couler mes larmes ; mais ma douleur, mes craintes, mon déſeſpoir, ne ſont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie? Ton courage t'a-t-il été funeſte ou inutile? Cruelle alternative! mortelle inquiétude! ô mon cher Aza! que tes jours ſoient ſauvés, & que je ſuccombe, s'il le faut, ſous les maux qui m'accablent!

Depuis le moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du temps, & replongé dans les idées éternelles) depuis le moment d'horreur où ces ſauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour; retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication, ignorant la langue de ces hommes féroces, je n'éprouve que les effets du malheur, ſans pouvoir en découvrir la cauſe. Plongée dans une abyme d'obſcurité, mes jours ſont ſemblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes raviſſeurs ne le ſont pas même de mes larmes; ſourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon déſeſpoir.

Quel eſt le peuple aſſez féroce pour n'être point ému au ſigne de la douleur? Quel déſert arride a vu naitre des humains inſenſibles à la voix de la nature gémiſſante? Les Barbares! maîtres d'*Yalpor* (1), fiers de la puiſſance d'exter-

(1) Nom du tonnerre.

miner, la cruauté eſt le ſeul guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Si ma vie t'eſt chere, inſtruits-moi de ta deſtinée !

Hélas, que la mienne eſt changée ! comment ſe peut-il que des jours ſi ſemblables entr'eux, aient, par rapport à nous, de ſi funeſtes différences ? Le temps s'écoule, les ténebres ſuccedent à la lumiere, aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; & moi, du ſuprême bonheur, je ſuis tombée dans l'horreur du déſeſpoir, ſans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux paſſage.

Tu le ſais, ô délices de mon cœur, ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendreſſe m'avoit inſpiré pendant la nuit, je courus à mes *quipos* (1), & profitant du ſilence qui régnoit encore dans le Temple, je me hâtai de les nouer,

(1) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens ſe ſervoient au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des Troupes & le dénombrement du Peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en ſervoient auſſi pour tranſmettre à la poſtérité les actions mémorables de leurs Incas.

dans l'eſpérance qu'avec leur ſecours je rendrois immortelle l'hiſtoire de notre amour & de notre bonheur.

A meſure que je travaillois, l'entrepriſe me paroiſſoit moins difficile ; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit ſous mes doigts une peinture fidelle de nos actions & de nos ſentiments, comme il étoit autrefois interprete de nos penſées, pendant les longs intervalles que nous paſſions ſans nous voir.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliois le temps, lorſqu'un bruit confus réveilla mes eſprits, & fit treſſaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes (1) s'ouvroient pour laiſſer un libre paſſage au ſoleil de mes jours ; je cachai précipitamment mes quipos ſous un pan de ma robe, & je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible ſpectacle s'offrit à mes yeux ! Jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du Temple enſanglantés ; l'image du Soleil foulée aux pieds ; nos Vierges éperdues, fuyant devant une

(1) Dans le Temple du Soleil il y avoit cent portes ; l'*Inca* ſeul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

troupe de soldats furieux qui massacroient tout ce qui s'opposoit à leur passage ; nos *Mamas* (1) expirantes sous leurs coups, dont les habits brûloient encore du feu de leur Tonnerre ; les gémissements de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toutes parts l'horreur & l'effroi, m'ôterent jusqu'au sentiment de mon malheur.

Revenue à moi-même, je me trouvai (par un mouvement naturel & presqu'involontaire) rangée derriere l'autel que je tenois embrassé. Là, je voyois passer ces barbares ; je n'osois donner un libre cours à ma respiration ; je craignois qu'elle ne me coûta la vie. Je remarquai cependant qu'ils ralentissoient les effets de leur cruauté à la vue des ornements précieux répandus dans le Temple ; qu'ils se saisissoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage, & qu'ils arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie : & que pour éviter la mort, je n'avois qu'à me dérober à leurs regards. Je formai le dessein de sortir du Temple, de me faire conduire à ton Palais, de demander *au Capa Inca* (2)

(1) Especes de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

(2) Nom générique des Incas régnants.

du ſecours & un aſyle pour mes compagnes & pour moi : mais aux premiers mouvements que je fis pour m'éloigner, je me ſentis arrêter ; ô mon cher Aza ! j'en frémis encore ; ces impies oſerent porter leurs mains ſacrileges ſur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure ſacrée, traînée ignominieuſement hors du Temple, j'ai vu pour la premiere fois le ſeuil de la porte céleſte, que je ne devois paſſer qu'avec les ornements de la Royauté (1) au lieu de fleurs qui auroient été ſemées ſous mes pas, j'ai vu les chemins couverts de ſang & de carnage ; au lieu des honneurs du trône que je devois partager avec toi, eſclave ſous les loix de la tyrannie, renfermée dans une obſcure priſon, la place que j'occupe dans l'univers eſt bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourments de mon ame : mais cher ſoutien de ma vie, que tant de maux me ſeront légers, ſi j'apprends que tu reſpires !

Au milieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſais par quel heureux haſard j'ai conſervé mes quipos. Je les poſſede, mon cher Aza, c'eſt le tréſor de mon

(1) Les Vierges conſacrées au Soleil entroient dans le Temple preſqu'en naiſſant, & n'en ſortoient que le jour de leur mariage.

cœur, puiſqu'il ſervira d'interprete à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront-ils de ton ſort ! Hélas ! par quelle voie pourrois-je les faire paſſer juſqu'à-toi ; par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus? Je l'ignore encore ; mais le même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſuggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que ſoit le *Chaqui* (1) fidele qui te portera ce précieux depôt, je ne ceſſerai d'envier ſon bonheur. Il te verra, mon cher Aza ; je donnerois tous les jours ce que le Soleil me deſtine, pour jouir un ſeul moment de ta préſence.

LETTRE II.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais ſon ombre ſur la famille du pieux citoyen qui a reçu ſous ma fenêtre le myſtérieux tiſſu de mes penſées, & qui l'a remis dans tes mains ! Que *Pachacamac* (2) prolonge ſes

(1) Meſſager.

(2) Le Dieu créateur, plus puiſſant que le Soleil.

années en récompenſe de ſon adreſſe à faire paſſer juſqu'à moi les plaiſirs divins avec ta réponſe.

Les tréſors de l'amour me ſont ouverts; j'y puiſe une joie délicieuſe dont mon ame s'enivre. En dénouant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une mer parfumée. Tu vis, & les chaînes qui devoient nous unir ne ſont pas rompues? Tant de bonheur étoit l'objet de mes deſirs, & non celui de mes eſpérances.

Dans l'abandon de moi-même, je craignois pour tes jours; le plaiſir étoit oublié; tu me rends tout ce que j'avois perdu. Je goûte à longs traits la douce ſatisfaction de te plaire, d'être louée de toi, d'être approuvée par ce que j'aime. Mais, cher Aza, en me livrant à tant de délices, je n'oublie pas que je te dois ce que je ſuis. Ainſi que la roſe tire ſes brillantes couleurs des rayons du Soleil, de même les charmes qui te plaiſent dans mon eſprit & dans mes ſentiments, ne ſont que les bienfaits de ton génie lumineux; rien n'eſt à moi que ma tendreſſe.

Si tu étois un homme ordinaire, je ſerois reſtée dans le néant, où mon ſexe eſt condamné. Peu eſclave de la coutume, tu m'en as fait franchir les barrieres pour m'élever juſqu'à toi. Tu n'as pu ſouffrir

qu'un être ſemblable au tien, fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta poſtérité. Tu as voulu que nos divins *Amutas* (1) ornaſſent mon entendement de leurs ſublimes connoiſſances. Mais, ô lumiere de ma vie! ſans le deſir de te plaire, aurois-je pu me réſoudre d'abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude? Sans le deſir de mériter ton eſtime, ta confiance, ton reſpect, par des vertus qui fortifient l'amour, & que l'amour rend voluptueuſes, je ne ſerois que l'objet de tes yeux; l'abſcence m'auroit déjà effacée de ton ſouvenir.

Mais, hélas! ſi tu m'aimes encore, pourquoi ſuis-je dans l'eſclavage? En jettant mes regards ſur les murs de ma priſon, ma joie diſparoît, l'horreur me ſaiſit, & mes craintes ſe renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté: tu ne viens pas à mon ſecours; inſtruit de mon ſort, il n'eſt pas changé. Non, mon cher Aza, au milieu de ces peuples féroces, que tu nommes Eſpagnols, tu n'es pas auſſi libre que tu crois l'être. Je vois autant de ſignes d'eſclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te ſéduit; tu crois ſinceres

(1) Philoſophes Indiens.

les promeſſes que ces barbares te font faire par leur interprete, parce que tes paroles ſont inviolables ; mais toi qui n'entends pas leur langage ; moi, qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes ſujets les prennent pour des Dieux; ils ſe rangent de leur parti : ô mon cher Aza ! malheur au peuple que la crainte détermine. Sauve-toi de cette erreur ; défie-toi de la fauſſe bonté de ces étrangers; abandonne ton Empire puiſque l'Inca *Viracocha* (1) en a prédit la deſtruction.

Achete ta vie & ta liberté au prix de ta puiſſance, de ta grandeur, de tes tréſors ; il ne te reſtera que les dons de la nature. Nos jours ſeront en ſûreté.

Riches de la poſſeſſion de nos cœurs, grands par nos vertus, puiſſants par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre, & de notre tendreſſe.

Tu ſeras plus Roi en régnant ſur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable ; ma ſoumiſſion à tes volontés te fera jouir ſans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéiſſant, je ferai retentir ton Empire de mes chants

(1) *Viracocha* étoit regardé comme un Dieu : il paſſoit pour conſtant parmi les Indiens que cet Inca avoit prédit en mourant que les Eſpagnols détrôneroient un de ſes deſcendants.

d'allégreſſe, ton Diadême (1) ſera toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne perdras de ta Royauté que les ſoins & les fatigues.

Combien de fois, chere ame de ma vie, tu t'es plaint des devoirs de ton rang ! Comme les cérémonies dont tes viſites étoient accompagnées, t'ont fait envier le ſort de tes ſujets ! Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à préſent de perdre tant de contraintes ? Ne ſerois-je plus cette Zilia que tu aurois préférée à ton Empire ? Non, je ne puis le croire ; mon cœur n'eſt point changé, pourquoi le tien le ſeroit-il ?

J'aime ; je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de ſa vue je me rappelle ſans ceſſe ce jour infortuné où ton Pere, mon ſouverain Seigneur te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir réſervé à lui ſeul, d'entrer dans l'intérieur du temple (2) ; je me repréſente le ſpectacle agréable de nos Vierges, qui, raſſemblées dans un même lieu, reçoivent un nouveau luſtre de l'ordre admirable qui regne entr'elles ; tel on voit dans un jardin l'arrangement

(1) Le Diadême des Incas, étoit une eſpece de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

(1) L'Incas régnant avoit ſeul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

des plus belles fleurs ajouter encore de l'éclat à leur beauté.

Tu parus au milieu de nous comme un soleil levant, dont la tendre lumiere prépare la sérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit sur nos joues le coloris de la modestie ; un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens, tu n'avois jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vu que le *Capa-Inca* ; l'étonnement & le silence régnoient de toutes parts. Je ne sais quelles étoient les pensées de mes compagnes ; mais de quels sentiments mon cœur ne fut-il point assailli ? Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaisir. Confuse des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vue, mais tu tournas tes pas vers moi : le respect me retint.

O mon cher Aza ! le souvenir de ce premier moment de mon bonheur, me sera toujours cher. Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement & le saint respect que nous inspire la présence de la Divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi jusqu'à l'usage de la voix : enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards jusqu'à toi ; je

rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvements de nos ames qui se rencontrerent & se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre que le principe du feu, auroit pu nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue & sentie avec une rapidité inexplicable?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour, pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime théologie de nos *Cucipatas* (1), je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine; je crus que le Soleil me manifestoit sa volonté par ton organe, qu'il me choisissoit pour son épouse d'élite: j'en soupirai; mais après ton départ j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement mon cher Aza, ta présence avoit fait sur moi! tous les objets me parurent nouveaux; je crus voir mes compagnes pour la premiere fois. Qu'elles me parurent belles! je ne pus soutenir leur présence; retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorsqu'une d'entr'elles vint me tirer de ma réverie, en

(1) Prêtres du Soleil.

me donnant de nouveaux ſujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois deſtinée à être ton épouſe, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les loix de ton Empire; (1) mais depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas ſaiſir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connoître toute l'étendue, accoutumée au nom ſacré d'épouſe du Soleil, je bornois mon eſpérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'eſt toi, mon aimable Aza, c'eſt toi qui comblas mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguſte rang de ton épouſe m'aſſocieroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus, que je jouirois ſans ceſſe de ces entretiens ſi rares & ſi courts au gré de nos deſirs, de ces entretiens qui ornoient mon eſprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuſe eſpérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza! combien ton impatience contre mon extrême jeuneſſe, qui

(1) Les Loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouſer leurs ſœurs; & quand ils n'en auroient point, de prendre pour femme la premiere Princeſſe du Sang des Incas, qui étoit Vierge du Soleil.

retardoit notre union, étoit flatteuse pour mon cœur ! Combien les deux années qui se sont écoulées t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte ! Hélas ! le moment fortuné étoit arrivé. Quelle fatalité l'a rendu si funeste ! Quel Dieu punit ainsi l'innocence & la vertu, ou quelle puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes ! L'horreur me saisit, mon cœur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza, mon cher Aza.....

****

LETTRE III.

C'Est toi, chere lumiere de mes jours, c'est toi qui me rappelles à la vie, voudrois-je la conserver, si je n'étois assurée que la mort auroit moissonné d'un seul coup tes jours & les miens ? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre ; la nature laborieuse se préparoit déjà à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi ; je mourois : tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie, & je t'en fais un sacrifice. Mais comment pourrai-je t'instruire des choses surprenantes qui me

ſont arrivées? Comment me rappeller des idées déjà confuſes au moment où je les ai reçues, & que le temps qui s'eſt écoulé depuis, rend encore moins intelligibles?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidele *Chaqui* le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation; vers le milieu de la nuit deux de mes raviſſeurs vinrent m'enlever de ma ſombre retraite avec autant de violence, qu'ils en avoient employé à m'arracher du Temple du Soleil.

Quoique la nuit fut fort obſcure, on me fit faire un ſi long trajet, que, ſuccombant à la fatigue, on fut obligé de me porter dans une maiſon dont les approches, malgré l'obſcurité, me parurent extrêmement difficiles.

Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'étoit ma priſon. Ah, mon cher Aza! pourrois-je te perſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé les levres d'un enfant du Soleil (1)?

Cette maiſon que j'ai jugé être fort grande par la quantité du monde qu'elle contenoit;

(1) Il paſſoit pour conſtant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

contenoit ; cette maiſon comme ſuſpendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon eſprit, que *Ticaiviracocha* eût comblé mon ame comme la tienne de ſa divine ſcience, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoiſſance que j'en ai, eſt que cette demeure n'a pas été conſtruite par un être ami des hommes : car quelques moments après que j'y fus entrée, ſon mouvement continuel, joint à une odeur mal-faiſante, me cauſerent un mal ſi violent, que je ſuis étonnée de n'y avoir pas ſuccombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un temps aſſez long s'étoit écoulé ; je ne ſouffrois preſque plus, lorſqu'un matin je fus arrachée au ſommeil par un bruit plus affreux que celui d'*Yalpa* : notre habitation en recevoit des ébranlements tels que la terre en éprouvera lorſque la Lune en tombant réduira l'univers en pouſſiere. (1) Des cris, des voies humaines qui ſe joignirent à ce fracas, le rendirent encore plus épouvantable ; mes ſens ſaiſis d'une horreur ſecrete, ne portoient à mon ame que l'idée de la deſtruction, non-ſeulement de moi-même, mais de la nature entiere.

(1) Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la Lune qui ſe laiſſeroit tomber ſur la terre.

Je croyois le péril univerſel ; je tremblois pour tes jours : ma fraïeur s'accrut enfin juſqu'au dernier excès, à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le viſage & les habits en ſanglantés, qui ſe jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne ſoutins pas cet horrible ſpectacle ; la force & la connoiſſance m'abandonnerent ; j'ignore encore la ſuite de ce terrible événement. Mais revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit aſſez propre, entouré de pluſieurs Sauvages qui n'étoient plus les cruels Eſpagnols.

Peux-tu te repréſenter ma ſurpriſe, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, ſans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu ſe faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je puſſe m'aſſurer ſi je vivois, ou ſi mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour paſſer dans les régions inconnues. (1)

Te l'avouerai-je, chere idole de mon cœur, fatiguée d'une vie odieuſe, rebutée de ſouffrir des tourments de toute eſpece, accablée ſous le poids de mon horrible deſtinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je ſentois

(1) Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

approcher ; je refusai constamment tous les secours que l'on m'offroit ; en peu de jours je touchai au terme fatal, & j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment ; déjà mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'image que par un léger dessein tracé par une main tremblante ; déjà les objets qui m'avoient le plus affecté n'excitoient en moi que cette sensation vague que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie déterminée ; je n'étois presque plus. Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit. De loin il nous effraie, parce que nous y pensons de toutes nos forces ; quand il est arrivé, affoiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduisent, le moment décisif ne paroît que celui du repos. Un penchant naturel qui nous porte dans l'avenir, même dans celui qui ne sera plus pour nous, ranima mon esprit, & le transporta jusques dans l'intérieur de ton palais. Je crus y arriver au moment où tu venois d'apprendre la nouvelle de ma mort ; je me représentai ton image pâle, défigurée, privée de sentiment ; telle qu'un lys desséché par la brûlante ardeur du midi. Le plus tendre amour est-il donc quelquefois barbare ! je jouissois de ta douleur ; je l'excitois par de tristes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être de

plaisir à répandre sur tes jours le poison des regrets ; & ce même amour qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin reveillée comme d'un profond sommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des secours, je revis la lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon existence ? Hélas ! qui pourra m'en assurer ? Je ne sais plus où je suis, peut-être est-ce loin de toi ? Mais dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfants du Soleil, le nuage léger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.

LETTRE IV.

QUEL que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord. Ensuite l'impossibilité de nous en délivrer, nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi ; chaque instant où je respire, est un sacrifice

que je fais à ton amour, & de jour en jour il devient plus pénible ; ſi le temps apporte quelque ſoulagement au mal qui me conſume, loin d'éclaircir mon ſort, il me ſemble le rendre encore plus obſcur.

Tout ce qui m'environne m'eſt inconnu, tout m'eſt nouveau, tout intéreſſe ma curioſité, & rien ne peut la ſatisfaire. En vain j'emploie mon attention & mes efforts pour entendre, ou pour être entendue ; l'un & l'autre me ſont également impoſſible. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la ſource, en dérobant à mes yeux l'impreſſion qu'ils recevoient des objets ; je m'obſtinai quelque-temps à les fermer : mais les ténebres volontaires auxquelles je m'étois condamnée, ne ſoulageoient que ma modeſtie. Bleſſée ſans ceſſe à la vue de ces hommes, dont les ſervices & les ſecours ſont autant de ſupplices, mon ame n'en étoit pas moins agitée ; renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, & le deſir de les exprimer plus violent. D'un autre côté, l'impoſſibilité de me faire entendre, répand juſques ſur mes organes un tourment non moins inſupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette ſituation eſt cruelle !

Hélas ! je croyois déjà entendre quelques mots des ſauvages Eſpagnols ; j'y

trouvois des rapports avec notre auguſte langage ; je me flattois qu'en peu de temps je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne diſtingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne ſont pas de la même nation : & à la différence de leur maniere & de leur caractere apparent, on devine ſans peine que *Pachacamac* leur a diſtribué dans une grande diſproportion les éléments dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers, fait voir qu'ils ſont compoſés de la matiere des plus durs métaux ; ceux-ci ſemblent être échappés des mains du Créateur au moment où il n'avoit encore aſſemblé pour leur formation que l'air & le feu ; les yeux fiers, la mine ſombre & tranquille de ceux-là, montroient aſſez qu'ils étoient cruels de ſang froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé. Le viſage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empreſſement répandu ſur leurs actions, & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui ſuſpendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent preſque pas le chevet de mon lit ; l'un que j'ai

jugé être le *Cacique* (1), à son air de grandeur, me rend, je crois à sa façon, beaucoup de respect; l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, & sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où, revenue de ma foiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci (car je l'ai bien remarqué) plus hardi que les autres, voulut prendre ma main que je retirai avec une confusion inexprimable; il parut surpris de ma résistance; &, sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant. Foible, mourante, & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'empêcher? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce temps il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espece de cérémonie (2) me paroît une superstition de ces peuples; j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal; mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les

(1) *Cacique*, est une espece de Gouverneur de Province.

(2) Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la Médecine.

effets ; car je n'en éprouve aucuns, je souffre toujours également d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes quipos. J'emploie à cette occupation autant de temps que ma foiblesse peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémis de ton absence : ainsi toute entiere à ma tendresse, il n'y a pas un de mes moments qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre usage pourrois-je en faire ? O mon cher Aza ! quand tu ne serois pas le maître de mon ame ; quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inséparablement à toi, plongée dans un abyme d'obscurité, pourrois-je détourner mes pensées de la lumiere de ma vie ? Tu es le soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges ; ils sont à toi. Tu me chéris, je me laisse vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras, je suis récompensée.

LETTRE V.

QUE j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes quipos manquoit au comble de mes peines ; dès que mes officieux persécuteurs se sont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse ; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste que cette expression de mes sentiments ; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs : pouvois-je la perdre sans désespoir ?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on est écouté ; on croit être soulagé en voyant partager sa tristesse ; je ne puis me faire entendre, & la gaieté m'environne.

Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espece de désert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon ame : j'oublie le plus beau présent que

nous ait fait la nature, en rendant nos idées impénétrables sans le secours de notre propre volonté. Je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne découvrent les réflexions désavantageuses que m'inspire la bizarrerie de leur conduite.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donné de leur caractere. Car, si je m'arrête aux fréquentes oppositions de leur volonté à la mienne, je ne puis douter qu'ils ne me croient leur esclave, & que leur puissance ne soit tyrannique.

Sans compter un nombre infini d'autres contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux aliments nécessaires au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être; ils me retiennent par une espece de violence dans ce lit, qui m'est devenu insupportable.

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils ont témoigné de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils me rendent, je suis tentée de croire qu'ils me prennent pour un être d'une espece supérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le Cacique semble vouloir imiter

le cérémonial des Incas au jour du *Raymi* (1). Il se met sur ses genoux fort près de mon lit ; il reste un temps considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence, & les yeux baissés, il semble rêver profondément : je vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire *le grand Nom* (2) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma main, il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré Diadême (3). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa nation. Le son en est plus doux, plus distinct, plus mesuré ; il y joint cet air touché qui précede les larmes ; ces soupirs qui expriment les besoins de l'ame ; ces accents qui sont presque des plaintes ; enfin tout ce qui accompagne le desir d'obtenir des graces. Hélas ! mon cher Aza, s'il me connoissoit bien, s'il n'étoit pas dans quelqu'erreur sur mon être, quelle priere auroit-il à me faire ?

(1) Le *Raymi* : principale fête du Soleil l'Incas & les Prêtres l'adoroient à genoux.

[2] Le grand nom étoit *Pachacamac* : on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de signes d'adoration.

[3] On baisoit le Diadême de *Maucocapa*, comme nous baisons les Reliques de nos Saints.

Cette nation ne seroit-elle point idolâtre ? Je n'ai encore vu faire aucune adoration au Soleil ; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le Grand *Maucotapa* (1) eût apporté sur la terre les volontés du Soleil, nos ancêtres divinisoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaisir : peut-être ces Sauvages n'approuvent-ils ces deux sentiments que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient aux signes de mes volontés ; je serois libre ; je sortirois de cette odieuse demeure : j'irois chercher le maître de mon ame ; un seul de ses regards effaceroit le souvenir de tant d'infortunes.

LETTRE VI.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza ! Que nos malheurs sont augmentés ! Que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans remede, il ne me reste qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever ; j'ai

(1) Premier Législateur des Indiens. *Voyez l'Histoire des Incas.*

profité avec empreſſement de cette liberté ; je me ſuis traînée à une petite fenêtre, je l'ai ouverte avec la précipitation que m'inſpiroit ma vive curioſité. Qu'ai-je vu ? Cher amour de ma vie, je ne trouverai point d'expreſſions pour te peindre l'excès de mon étonnement, & le mortel déſeſpoir qui m'a ſaiſie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue ſeule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée ſur le mouvement incommode de notre demeure. Je ſuis dans une de ces maiſons flottantes, dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis pour atteindre juſqu'à nos malheureuſes contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une deſcription très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funeſtes ſont entrées dans mon ame avec cette affreuſe connoiſſance ! Je ſuis certaine que l'on m'éloigne de toi ; je ne reſpire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je ſuis, ſi je t'aime, ſi j'exiſte ; la deſtruction de mon être ne paroîtra pas même un événement aſſez conſidérable pour être porté juſqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être déſormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait inſupportable dont je ne

veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime ; l'univers eſt anéanti pour moi ; il n'eſt plus qu'un vaſte déſert que je remplis des cris de mon amour ; entends-les, cher objet de ma tendreſſe, ſois-en touché ; permets que je meure....

Quelle erreur me ſéduit ! Non, mon cher Aza, non, ce n'eſt pas toi qui m'ordonne de vivre, c'eſt la timide nature qui, en frémiſſant d'horreur, emprunte ta voix plus puiſſante que la ſienne, pour retarder une fin toujours redoutable pour elle : mais c'en eſt fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ſes regrets....

Que la mer abyme à jamais dans ſes flots ma tendreſſe malheureuſe, ma vie & mon déſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers ſentiments de mon cœur ; il n'a reçu que ton image, il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le penſe, je le ſens encore, je le dis pour la derniere fois.

LETTTE VII.

AZA, tu n'as pas tout perdu, tu regnes encore sur un cœur, je respire. La vigilance de mes surveillants a rompu mon funeste dessein, il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. J'en aurois trop à t'apprendre les circonstances d'une entreprise aussi-tôt détruite que projettée. Oserois-je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raison soumise au désespoir, ne m'étoit plus d'aucun secours ; ma vie ne me paroissoit d'aucun prix, j'avois oublié ton amour.

Que le sang froid est cruel après la fureur ! que les points de vue sont différents sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir on prend la férocité pour du courage, & la crainte des souffrances pour la fermeté. Qu'un mot, un regard, une surprise nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la foiblesse pour principe de notre héroïsme ; pour fruit que le repentir, & que le mépris pour récompense.

La connoissance de ma faute en est la plus sévere punition. Abandonnée à l'amertume du repentir, ensevelie sous le

voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumiere ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur eſt calme, nul ſon ne l'exhale ; mais je ſuis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain depuis deux jours ces Sauvages bienfaiſants voudroient me faire partager la joie qui les tranſporte ; je ne fais qu'en ſoupçonner la cauſe ; mais, quand elle me ſeroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danſes, leurs cris de joie, une liqueur rouge ſemblable au *Maïs* (1), dont ils boivent abondamment, leur empreſſement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laiſſeroient pas douter que cette réjouiſſance ne ſe fit en l'honneur de l'Aſtre divin, ſi la conduite du Cacique étoit conforme à celle des autres.

Mais, loin de prendre part à la joie publique depuis la faute que j'ai commiſe, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zele eſt plus reſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, ſon attention pénétrante.

(1) Le *Maïs* eſt une plante dont les Indiens font une boiſſon forte & ſalutaire ; ils en préſentent au Soleil les jours de ſes fêtes, & ils en boivent juſqu'à l'ivreſſe après le ſacrifice. *Voyez l'hiſt. des Incas. Tom. 2 pag. 131.*

Il a deviné que la préſence continuelle des ſauvages de ſa ſuite ajoutoit la contrainte à mon affliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns ; je n'ai preſque plus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza ? Il y a des moments où je trouve de la douceur dans ſes entretiens muets ; le feu de ſes yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui ſéduiſent mon cœur. Hélas ! que cette illuſion eſt paſſagere, & que les regrets qui la ſuivent ſont durables ; ils ne finiront qu'avec ma vie, puiſque je ne vis que pour toi.

LETTRE VIII.

QUAND un ſeul objet réunit toutes nos peines, mon cher Aza, les événements ne nous intéreſſent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le ſeul mobile de mon ame, aurois-je paſſé, comme je le viens de faire, de l'horreur du déſeſpoir à l'eſpérance la plus douce ? Le Cacique avoit déjà eſſayé pluſieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus ſans frémir. Enfin, preſſée par de nouvelles inſtances, je m'y ſuis laiſſée

conduire. Ah ! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance !

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espece de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même-temps il m'a fait entendre par des signes (qui commencent à me devenir familiers) que nous allons à cette terre, & que sa vue étoit l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte ; l'espérance, comme un trait de lumiere, a porté la clarté jusqu'au fond de mon cœur.

Il est certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir, il est évident qu'elle est une portion de ton Empire, puisque le Soleil y répand ses rayons bienfaisants (1). Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer sous tes loix ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raison, mes desirs, tout m'en assure. Je vole dans tes

(1) Les Indiens ne connoissoient pas notre Hémisphere, & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ses enfants.

bras, un torrent de joie se répand dans mon ame ; le passé s'évanouit, mes malheurs sont finis, ils sont oubliés ; l'avenir seul m'occupe, c'est mon unique bien.

Aza, mon cher espoir, je ne t'ai pas perdu ; je verrai ton visage, tes habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même ; est-il des tourments qu'un tel bonheur n'efface ?

LETTRE IX.

QUE les jours sont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! Le temps, ainsi que l'espace, n'est connu que par ses limites. Il me semble que nos espérances sont celles du temps ; si elles nous quittent, ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'en appercevons pas plus la durée que l'air qui remplit l'espace.

Depuis l'instant fatal de notre séparation, mon ame & mon cœur, également flétris par l'infortune, restoient ensevelis dans cet abandon total (horreur de la nature, image du néant) ; les jours s'écouloient sans que j'y prisse garde ; aucun espoir ne fixoit mon attention sur leur longueur : à présent que l'espérance en marque tous les instants, leur durée me paroît infinie ; & ce qui me surprend davantage,

c'eſt qu'en recouvrant la tranquillité de mon eſprit, je retrouve en même-temps la facilité de penſer.

Depuis que mon imagination eſt ouverte à la joie, une foule de penſées qui s'y préſentent, l'occupent juſqu'à la fatiguer. Des projets de plaiſir & de bonheur s'y ſuccedent alternativement ; les idées nouvelles y ſont reçues avec facilité ; celles mêmes dont je ne m'étois point apperçue, s'y retracent ſans les chercher.

Depuis deux jours j'entends pluſieurs mots de la langue du Cacique, que je ne croyois pas ſavoir. Ce ne ſont encore que des termes qui s'appliquent aux objets, ils n'expriment point mes penſées, & ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fourniſſent déjà quelques éclairciſſements qui m'étoient néceſſaires.

Je ſais que le nom du Cacique eſt *Déterville* ; celui de notre maiſon flottante, *Vaiſſeau*, & celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier m'a d'abord effrayé ; je ne me ſouviens pas d'avoir entendu nommer ainſi aucune contrée de ton Royaume ; mais, faiſant réflexion au nombre infini de celles qui le compoſent, dont les noms me ſont échappés, ce mouvement de crainte s'eſt bientôt évanoui : pouvoit-il ſubſiſter longtemps avec la ſolide confiance que me

donne ſans ceſſe la vue du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet Aſtre divin n'éclaire que ſes enfants ; le ſeul doute me rendroit criminelle ; je vais rentrer ſous ton Empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des tranſports de ma joie, la reconnoiſſance me prépare un plaiſir délicieux ; tu combleras d'honneur & de richeſſes le *Cacique* (1) bienfaiſant qui nous rendra l'un à l'autre ; il portera dans ſa Province le ſouvenir de Zilia ; la récompenſe de ſa vertu le rendra plus vertueux encore, & ſon bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut ſe comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi ; loin de me traiter en eſclave, il ſemble être le mien ; j'éprouve à préſent autant de complaiſance de ſa part, que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amuſements, il paroît n'avoir plus d'autres ſoins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur ſur l'idolâtrie dont je le ſoupçonnois.

Ce n'eſt pas qu'il ne répete ſouvent à-peu-près les mêmes démonſtrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air

(1) Les *Caciques* étoient des eſpeces de petits Souverains tributaires des *Incas*.

& la forme qu'il y emploie, me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de la nation.

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. (Il sait bien que les Dieux ne parlent point). Dès que j'ai répété après lui : *ori*, *je vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie se répand sur son visage, il me baise les mains avec transport, & avec un air de gaieté tout contraire au sérieux qui accompagne l'adoration de la Divinité.

Tranquille sur sa Religion, je ne le suis pas entiérement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage & ses habillements sont si différents des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere espérance : je passe successivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois résolu de ne plus penser : mais comment rallentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, & que de si grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve sans cesse dans la plus pro-

fonde obſcurité. Je ſavois que la privation d'un ſens peut tromper à quelques égards ; je vois néanmoins, avec ſurpriſe, que l'uſage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues ſeroit-elle celle de l'ame ? O cher Aza, que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuſes vérités ! mais que ces triſtes penſées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours diſſipera en un moment les ténebres qui m'environnent.

****

LETTRE X.

JE ſuis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes deſirs, mon cher Aza ; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis ; tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me ſurprend, m'étonne, & ne me laiſſe qu'une impreſſion vague, une perplexité ſtupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer ; mes erreurs répriment mes jugements, je demeure incertaine, je doute preſque de ce que je vois.

A peine étions-nous ſortis de la maiſon flottante, que nous ſommes entrés dans une Ville bâtie ſur le rivage de la mer. Le peuple, qui nous ſuivoit en foule, me paroît être de la même nation que le Cacique, & les maiſons n'ont aucune

reſſemblance avec celles des Villes du Soleil : ſi celles-là les ſurpaſſent en beauté par la richeſſe de leurs ornements, celles-ci ſont fort au-deſſus par les prodiges dont elles ſont remplies.

En entrant dans la chambre où *Deterville* m'a logée, mon cœur a treſſailli ; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune perſonne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle ſurpriſe, mon cher Aza ! quelle ſurpriſe extrême de ne trouver qu'une réſiſtance impénétrable où je voyois une figure humaine ſe mouvoir dans une eſpace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile, les yeux attachés ſur cette ombre, quand *Déterville* m'a fait remarquer ſa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention, je le touchois, je lui parlois & je le voyois en même-temps fort près & fort loin de moi !

Ces prodiges troublent la raiſon, ils offuſquent le jugement ; que faut-il penſer des habitants de ce Pays ? Faut-il les craindre ? faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-deſſus.

Le Cacique m'a fait comprendre que la figure que je voyois étoit la mienne ; mais de quoi cela m'inſtruit-il ? Le prodige en eſt-il moins grand ? Suis-je moins

mortifiée

mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza, les moins habiles de cette contrée sont plus savants que tous nos *Ancutes*.

Le Cacique m'a donné une *China* (1) jeune & fort vive ; c'est une grande douceur pour moi que celle de recevoir des femmes, & d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins, & j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas ; leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cusco* (2). Cependant je ne puis encore juger de rien, mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur seul, inébranlable ne desire, n'espere & n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peine.

[1] Servante ou femme-de-chambre.

[2] Capitale du Pérou.

LETTRE XI.

QUOIQUE j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir, pour découvrir quelque lumiere sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les Sauvages de cette contrée paroissent aussi bons, aussi humains que le Cacique; ils chantent & dansent comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver (1). Si je m'en rapportois à l'opposition de leurs usages à ceux de notre nation, je n'aurois plus d'espoir; mais je me souviens que ton auguste pere a soumis à son obéissance des Provinces fort éloignées, & dont les peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres: pourquoi celle-ci n'en seroit-elle pas une? le Soleil paroît se plaire à l'éclairer; il est plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, & je me livre à la confiance qu'il m'inspire; il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur du temps qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait

[1] Les terres se cultivoient en commun au Pérou, & les jours de ce travail étoient des jours de reconnoissance.

ſur nos intérêts; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le ſeul uſage de la langue du Pays pourra m'apprendre la vérité, & finir mes inquiétudes.

Je ne laiſſe échapper aucune occaſion de m'en inſtruire, je profite de tous les moments où Déterville me laiſſe en liberté, pour prendre des leçons de ma China; c'eſt une foible reſſource; ne pouvant lui faire entendre mes penſées, je ne puis former aucun raiſonnement avec elle: je n'apprends que le nom des objets qui frappent ſes yeux & les miens. Les ſignes du Cacique me ſont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une eſpece de langage, qui nous ſert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maiſon, où, ſans cette intelligence, je me ſerois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle que j'habite; beaucoup de monde y étoit aſſemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue, me déplut; les ris exceſſifs que pluſieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer, & qui recommençoient lorſqu'elles levoient les yeux ſur moi, e xciterent dans mon cœur un ſentiment ſi fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, ſi je me fuſſe ſentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une

grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettois une faute, si je sortois, & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit sans sujet; je restai donc, en portant toute mon attention sur ces femmes; je crus démêler que la singularité de mes habits causoit seule la surprise des unes, & les ris offensants des autres; j'eus pitié de leur foiblesse; je ne pensai plus qu'à leur persuader, par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillements de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas* (1), s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme que, à son air fier, je pris pour la *Pallas* (2) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je fais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle! les beaux yeux!*..... un autre homme lui répondit.

Ces graces..... une taille de Nymphe.....

[1] Les *Curacas*, étoient de petits Souverains d'une contrée, ils avoient le privilege de porter le même habit que les Incas.

[2] Nom générique des Princesses.

Hors les femmes qui ne dirent rien, tous répéterent à peu près les mêmes mots : je ne sais pas encore leur signification, mais ils expriment sûrement des idées agréables ; car en les prononçant, le visage est toujours riant.

Le Cacique paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit ; il se tint toujours à côté de moi, ou s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdois pas de vue, & ses signes m'avertissoient de ce que je devois faire : de mon côté j'étois fort attentive à l'observer, pour ne point blesser les usages d'une nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix ; ce que j'ai vu de leur agitation continuelle, m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du Cacique, qui m'ont causé tant d'embarras, & sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la Pallas, & celles de toutes les autres femmes, il les baisa même au visage (ce que je n'a-

vois pas encore vu) : les hommes venoient l'embraſſer ; les uns le prenoient par une main ; les autres le tiroient par ſon habit, & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point l'idée.

A juger de leur eſprit, par la vivacité de leurs geſtes, je ſuis ſûre que nos expreſſions meſurées, que les ſublimes comparaiſons qui expriment ſi naturellement nos tendres ſentiments & nos penſées affectueuſes, leur paroîtroient inſipides ; ils prendroient notre air ſérieux & modeſte pour de la ſtupidité, & la gravité de notre démarche pour un engourdiſſement. Le croirois-tu, mon cher Aza, malgré leurs imperfections, ſi tu étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu ſur tout ce qu'ils font, les rend aimables ; & ſi mon ame étoit plus heureuſe, je trouverois du plaiſir dans la diverſité des objets qui ſe préſentent ſucceſſivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leur nouveauté ; toi ſeul fais mon bien & mes plaiſirs.

LETTRE XII.

J'Ai passé bien du temps, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation ; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la Pallas, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du Pays. Après que ma petite China l'eût arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ; peut-être regretterois-je davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder par-tout avec une attention incommode.

Le Cacique entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte, & nous regarda long-temps sans parler : sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna

pour laiſſer ſortir la China, & ſe remit à ſa place ſans s'en appercevoir ; les yeux attachés ſur moi, il parcouroit toute ma perſonne avec une attention ſérieuſe, dont j'étois embarraſſée, ſans en ſavoir la raiſon.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnoiſſance pour ces nouveaux bienfaits je lui tendis la main ; & ne pouvant exprimer mes ſentiments, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il ſe plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne ſais quel effet ils firent dans ce moment-là ſur lui ; mais ſes yeux s'animerent, ſon viſage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ſes bras; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me ſerra fortement la main, en prononçant d'une voix émue : *Non..... le reſpect..... ſa vertu....* & pluſieurs autres mots que je n'entends pas mieux, & puis il courut ſe jetter ſur ſon ſiege à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ſes mains, avec tous les ſignes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de ſon état, ne doutant pas que je ne lui euſſe cauſé quelques peines; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repouſſa doucement ſans me regarder, &

je

je n'osai plus lui rien dire : j'étois dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrerent pour nous apporter à manger ; il se leva, & nous mengeâmes ensemble à la maniere accoutumée, sans qu'il parut d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse ; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur : tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui, ni me servir des signes qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien ; cependant nous mangions dans un temps si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le Cacique, après être sorti & rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main ; je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit passé, & en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en étoit pas une suite.

A peine eus-je passé la derniere porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, & je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité ; mais nous y fûmes assis fort à l'aise, le Cacique, la China & moi ; ce petit endroit est agréable ;

ment meublé ; une fenêtre de chaque côté l'éclairoit suffisamment ; mais il n'y a pas assez d'espace pour y marcher.

Tandis que je le considérois avec surprise, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit si étroitement (ô mon cher Aza, que les prodiges sont familiers dans ce pays !), je sentis cette machine ou cabane (je ne sais comment la nommer) ; je la sentis se mouvoir & changer de place : ce mouvement me fit penser à la maison flottante : la frayeur me saisit. Le Cacique attentif à mes moindres inquiétudes, me rassura ; en me faisant regarder par une des fenêtres, je vis (non sans une surprise extrême) que cette machine, suspendue assez près de la terre, se mouvoit par un secret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit aussi voir que plusieurs *Hamas* (1), d'une espece qui nous est connue, marchoient devant nous, & nous traînoient après eux ; il faut, ô lumiere de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles & si singulieres ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui moderent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier.

Il y a quatre jours, qu'enfermés dans

[1] Nom générique des bêtes.

cette merveilleuſe machine, nous n'en ſortons que la nuit pour reprendre du repos dans la premiere habitation qui ſe rencontre, & je n'en ſors jamais ſans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté pendant ce voyage des plaiſirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoiſſois point les beautés de l'univers : tout ce que je vois me ravit & m'enchante.

Les campagnes immenſes, qui ſe changent & ſe renouvellent ſans ceſſe à des regards attentifs, emportent l'ame avec plus de rapidité que l'on ne les traverſe.

Les yeux ſans ſe fatiguer parcourent, embraſſent & ſe repoſent tout-à-la-fois ſur une variété infinie d'objets admirables : on croit ne trouver de bornes à ſa vue que celles du monde entier ; cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée ſatisfaiſante de notre propre grandeur, & ſemble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le Ciel n'offre pas un ſpectacle moins admirable que celui de la terre ; des nuées tranſparentes aſſemblées autour du Soleil, teintes des plus vives couleurs, nous préſente de toutes parts des montagnes d'ombre & de lumiere, dont le majeſtueux déſordre attire

notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes.

Le Cacique a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante, pour me laisser contempler à loisir les merveilles qu'il me voyoit admirer.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza ! Si les beautés du Ciel & de la terre nous emportent loin de nous par un ravissement involontaire, celle des forêts nous y ramenent par un attrait intérieur, incompréhensible, dont la seule nature a le secret. En entrant dans ces beaux lieux, un charme universel se répand sur tous les sens, & confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumiere qui les pénetrent, & semble frapper le sentiment aussi-tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même, sans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

O mon cher Aza ! que ta présence embelliroit des plaisirs si purs ! Que j'ai desiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres pensées, je t'aurois fait trou-

ver dans les sentiments de mon cœur des charmes encore plus touchants que tous ceux des beautés de l'univers.

LETTRE XIII.

ME voici enfin, mon cher Aza, dans une Ville nommée Paris ; c'est le terme de notre voyage ; mais, selon les apparences, ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne me produisent que du tourment, & ne me présagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes desirs curieux, & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue.

Autant que j'en puis juger par le temps que nous avons employé à traverser cette Ville, & par le grand nombre d'habitants dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient rassembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quito* ; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande Ville ; mais hélas ! quelle différence !

Celle-ci contient des ponts, des rivie-

res, des arbres, des campagnes ; elle me paroît un univers plutôt qu'une habitation particuliere. J'eſſaierois en vain de te donner une idée juſte de la hauteur des maiſons ; elles ſont ſi prodigieuſement élevées, qu'il eſt plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles ſont, que de comprendre comment des hommes ont pu les conſtruire.

C'eſt ici que la famille du Cacique fait ſa réſidence... La maiſon qu'elle habite eſt preſque auſſi magnifique que celle du Soleil ; les meubles & quelques endroits des murs ſont d'or ; le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belles couleurs, qui repréſentent aſſez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mere. Nous la trouvâmes à demi-couchée ſur un lit (1) à-peu-près de la même forme que celui des Incas & de même métal. Après avoir préſenté ſa main au Cacique, qui la baiſa en ſe proſternant juſqu'à terre, elle l'embraſſa, mais avec une bonté ſi froide, une joie ſi contrainte que, ſi je n'euſſe été avertie, je n'aurois pas reconnu les ſentiments de la nature dans les careſſes de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le Cacique me fit approcher ; elle jetta ſur

[1] Les lits, les chaiſes, les tables des Incas étoient d'or maſſif.

moi un regard dédaigneux ; &, sans répondre à ce que son fils lui disoit, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine, qui avoit fait quelques pas vers lui : il l'embrassa, aussi-bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la Pallas.

Dès que le Cacique avoit paru dans cette chambre, une jeune fille, à-peu-près de mon âge, étoit accourue : elle le suivoit avec un empressement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit sur son visage, sans en bannir un fonds de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la derniere, mais avec une tendresse si naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels seroient nos transports, si, après tant de malheurs le sort nous réunissoit ?

Pendant ce temps, j'étois restée auprès de la Pallas par respect (1) ; je n'osois m'en éloigner, ni lever les yeux sur elle. Quelques regards séveres qu'elle jettoit de temps en temps sur moi, achevoient de

[1] Les filles, quoique du sang royal, portoient un grand respect aux femmes mariées.

m'intimider & me donnoient une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, & me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des cœurs bienfaisants ; ils m'inspiroient la confiance & l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes sentiments ; mais, ne pouvant m'exprimer selon mes desirs, je prononçai tout ce que je savois de sa langue.

Elle en sourit plus d'une fois, en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaisir dans cette espece d'entretien, quand la Pallas prononça quelques paroles assez haut, en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, repoussa ma main qu'elle tenoit dans les siennes, & ne me regarda plus.

A quelque-temps delà, une vieille femme, d'une physionomie farouche, entra, s'approcha de la Pallas, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit, presque malgré moi, dans une chambre au plus haut de la maison, & m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux

à paſſer. J'attendois de la fin de mon voyage quelques ſoulagements à mes inquiétudes : je comptois du moins trouver dans la famille du Cacique les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la Pallas, le changement ſubit des manieres de la jeune fille, la rudeſſe de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de reſter, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point oppoſé à l'eſpece de violence qu'on m'avoit faite ; enfin, toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe fait augmenter ſes peines, ſe préſenterent à la fois ſous les plus triſtes aſpects ; je me croyois abandonnée de tout le monde ; je déplorois amérement mon affreuſe deſtinée, quand je vis entrer ma China. Dans la ſituation où j'étois, ſa vue me parut *un bien eſſentiel ;* je courus à elle, je l'embraſſai en verſant des larmes ; elle en fut touchée ; *ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit réduit à la pitié de ſoi-même, celle des autres nous eſt bien précieuſe.* Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui contois mes chagrins, comme ſi elle eût pu m'entendre ; je lui faiſois mille queſtions, comme ſi elle eût pu y répondre ; ſes larmes parloient à mon cœur ; les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

Je crus qu'au moins je verrois Déterville à l'heure du repas ; mais on me servit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, cher idole de mon cœur, ce Cacique eſt le ſeul humain qui ait eu pour moi de la bonté *ſans interruption ; l'habitude de le voir s'eſt tournée en beſoin.* Son abſence redoubla ma triſteſſe : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le ſommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, ſuivi de la jeune perſonne dont le bruſque dédain m'avoit été ſi ſenſible.

Elle ſe jetta ſur mon lit, &, par mille careſſes, elle ſembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le Cacique s'aſſit à côté du lit ; il paroiſſoit avoir autant de plaiſir à me revoir que j'en ſentois de n'en être point abandonnée ; ils ſe parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Inſenſiblement leur entretien devint plus ſérieux. Sans entendre leurs diſcours, il m'étoit aiſé de juger qu'ils étoient fondés ſur la confiance & l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais, ſi-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du Cacique des éclairciſſements ſur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ſes réponſes, fut que la jeune fille que je voyois, ſe nommoit Céline, qu'elle étoit ſa ſœur, que le grand homme que j'avois vu dans la chambre de la Pallas, étoit ſon frere aîné, & l'autre jeune femme ſon épouſe.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit ſœur du Cacique ; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit ſi agréable, que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittaſſent.

Après leur départ, j'ai paſſé le reſte du temps deſtiné au repos, à m'entretenir avec toi ; c'eſt tout mon bien ; c'eſt toute ma joie ; c'eſt à toi ſeul, chere ame de mes penſées, que je développe mon cœur ; tu ſeras à jamais le ſeul dépoſitaire de mes ſecrets, de ma tendreſſe & de mes ſentiments.

LETTRE XIV.

SI je continuois, mon cher Aza, à prendre ſur mon ſommeil le temps que je te donne, je ne jouirois plus de ces moments délicieux où je n'exiſte que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de Vierge, & l'on m'oblige de reſter tout le

jour dans une chambre remplie d'une foule de monde, qui se change & se renouvelle à tous moments sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent malgré moi à mes tendres pensées; mais si je perds pour quelques instants cette attention vive, qui unit sans cesse mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes sur-tout me paroissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, & qui m'inspireroit peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connoissois mieux.

Une d'entr'elles m'occasionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée étoit la plus nombreuse, elle avoit déja parlé à plusieurs personnes sans m'appercevoir; soit que le hasard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit, en jettant les yeux sur moi, un éclat de rire, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que sa vivacité lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle

fit signe à un jeune homme de s'approcher, & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un & l'autre se donnoient, la richesse des habits de la femme, me la faisant prendre pour une Pallas, & la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui* (1), je n'osois m'opposer à leurs volontés, mais ce Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la Pallas, & peut-être par ma retenue; ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise & une indignation qui lui fit connoître que j'étois mieux instruite que lui des loix de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut: il n'eût pas plutôt dit quelques paroles au jeune Sauvage, que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violents, que sa figure en étoit contrefaite.

Le Cacique s'en débarrassa, & lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit; & n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans repliquer, & ne revint plus.

[1] Prince du Sang: il falloit une permission de l'Incas pour porter de l'or sur les habits, & il ne le permettoit qu'aux Princes du Sang royal.

O mon cher Aza, que les mœurs de ce Pays me rendent respectables celles des enfants du Soleil ! Que la témérité du jeune Anqui rappelle chérement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue & les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vue, cheres délices de mon ame, & je le penserai toute ma vie. Toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentiments de tendresse & d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE XV.

PLUS je vis avec le Cacique & sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation ; eux seuls connoissent & respectent la vertu.

Les manieres simples, la bonté naïve, la modeste gaieté de Céline feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frere, persuaderoient facilement qu'il est né du sang des Incas. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous exercerions à leur égard, si

des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le Cacique ne soit bon tributaire. (1)

Il n'entre jamais dans ma chambre, sans m'offrir un présent de choses merveilleuses dont cette contrée abonde : tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable. Une autre fois ce sont des pierres légeres & d'un éclat surprenant, dont on orne ici presque toutes les parties du corps ; on en passa aux oreilles, on en met sur l'estomac, au col, sur la chaussure, & cela est très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur & d'une commodité singuliere : les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres d'une forme tranchante servent à diviser toutes sortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut, sans effort, & d'une maniere fort divertissante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais n'étant point

[1] Les Caciques & les Curacas étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'Incas & de la Reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un & l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoient la province où ils commandoient.

à notre usage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puissent t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza ; outre le plaisir que j'aurai de ta surprise, lorsque tu les verras, c'est qu'assurément ils sont à toi. Si le Cacique n'étoit soumis à ton obéissance, me paieroit-il un tribut qu'il fait n'être dû qu'à ton rang suprême ? Les respects qu'il m'a toujours rendus, m'ont fait penser que ma naissance lui étoit connue. Les présents dont il m'honore, me persuadent, sans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton épouse, puisqu'il me traite d'avance en *Mama-Cella*. (1)

Cette conviction me rassure & calme une partie de mes inquiétudes : je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer, pour savoir du Cacique les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais jusques-là j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame* (c'est le nom de la mere de Déterville) ne soit aussi aimable que celle de ses enfants. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occasions une froideur & un dédain qui me

[1] C'est le nom que prenoient les Reines en montant sur le Trône.

me mortifient, ſans que je puiſſe y remédier, ne pouvant en découvrir la cauſe ; & par une oppoſition de ſentiments que je comprends encore moins, elle exige que je ſois continuellement avec elle.

C'eſt pour moi une gêne inſupportable : la contrainte regne par-tout où elle eſt : ce n'eſt qu'à la dérobée que Céline & ſon frere me font des ſignes d'amitié. Eux-mêmes n'oſent ſe parler librement devant elle. Auſſi continuent-ils à paſſer une partie des nuits dans ma chambre ; c'eſt le ſeul temps où nous jouiſſions en paix du plaiſir de nous voir. Et quoique je ne participe gueres à leurs entretiens, leur préſence m'eſt toujours agréable. Il ne tient pas aux ſoins de l'un & de l'autre que je ne ſois heureuſe. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puiſſe l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton ſouvenir & ma tendreſſe m'occupent toute entiere.

LETTRE XVI.

IL me reſte ſi peu de quipos, mon cher Aza, qu'à peine j'oſe en faire uſage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme ſi en les épargnant je pouvois les multiplier.

Je vais perdre le plaiſir de mon ame, le ſoutien de ma vie ; rien ne ſoulagera le poids de ton abſence, j'en ſerai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conſerver le ſouvenir des plus ſecrets mouvements de mon cœur, pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conſerver la mémoire des principaux uſages de cette Nation ſinguliere, pour amuſer ton loiſir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reſte bien peu d'eſpérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à préſent tant de difficulté à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la ſuite me les rappeller ſans un ſecours étranger ? On m'en offre un, il eſt vrai, mais l'exécution en eſt ſi difficile que je la crois impoſſible.

Le Cacique m'a amené un Sauvage de cette contrée, qui vient tous les jours me donner des leçons de ſa langue, & de la méthode de donner une ſorte d'exiſtence aux penſées. Cela ſe fait en traçant avec une plume des petites figures que l'on appelle *lettres*, ſur une matiere blanche & mince que l'on nomme *papier* : ces figures ont des noms : ces noms mêlés enſemble repréſentent le ſon des paroles ; mais ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que ſi

je réuſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroyables pour m'inſtruire ; je m'en donne bien davantage pour apprendre ; cependant je fais ſi peu de progrès, que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je ſavois qu'une autre voie pût méclairer de ton ſort & du mien.

Il n'en eſt point, mon cher Aza ! auſſi ne trouvé-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſinguliere étude. Je voudrois vivre ſeule : tout ce que je vois me déplaît ; & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la chambre de *Madame*, me devient un ſupplice.

Dans les commencements, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne ; mais quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bientôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe reſſemblent ; elles ont toujours les mêmes manieres, & je crois qu'elles diſent toujours les mêmes choſes. Les apparences ſont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penſer ; mais en général je ſoupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle le paroît ; l'affectation me paroît ſon caractere dominant.

Si les démonſtrations de zele & d'empreſſement, dont on décore ici les moindres devoirs de la ſociété, étoient natu-

rels, il faudroit, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres; cela se peut-il penser ?

S'ils avoient autant de sérénité dans l'ame que sur le visage; si le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit sincere, choisiroient-ils pour leurs amusements des spectacles tels que celui que l'on m'a fait voir;

On m'a conduit dans un endroit où l'on représente, à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne sont plus (1), mais si nous ne rappellons que la mémoire des plus sages & des plus vertueux; je crois qu'ici on ne célebre que les insensés & les méchants. Ceux qui les représentent, crient & s'agitent comme des furieux; j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes qu'apparamment ils persécutent, pleurent sans cesse, & font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont

[1] Les Incas faisoient représenter des especes de Comédies, dont les sujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

ſi humains, ſe plaît à la repréſentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs ſemblables?

Mais peut-être a-t-on beſoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette penſée me vient ſans la chercher; ſi elle étoit juſte, que je plaindrois cette nation! La nôtre, plus favoriſée de la nature, chérit le bien par ſes propres attraits; il ne nous faut que des modeles de vertu pour devenir vertueux; comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE XVII.

JE ne ſais plus que penſer du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne ſuis pour aſſeoir un jugement ſur ſon caractere.

On m'a fait voir un ſpectacle totalement oppoſé au premier. Celui-là cruel, effrayant, révolte la raiſon, & humilie l'humanité. Celui-ci amuſant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon ſens. Il eſt compoſé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de femmes que le premier. On y repréſente auſſi quelques actions de la vie humaine; mais ſoit que

l'on exprime la peine ou le plaiſir, la joie ou la triſteſſe, c'eſt toujours par des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des ſons ſoit univerſelle, car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes paſſions que l'on a repréſentées, que ſi elles euſſent été exprimées dans notre Langue, & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il differe ſuivant les différentes Nations. La nature plus puiſſante & plus attentive aux beſoins & aux plaiſirs de ſes créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin des ſecours dans une crainte violente, ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, & qui n'ont aucune ſignification dans l'autre, il n'eſt pas moins certain que de tendres gémiſſements frappent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace, que des mots dont l'arrangement bizarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaiſir gai, que le récit d'une hiſtoire diver-

tiſſante, ou une plaiſanterie adroite, n'y fait jamais naître qu'imparfaitement?

Eſt-il dans aucune Langue des expreſſions qui puiſſent communiquer le plaiſir ingénu avec autant de ſuccès que font les jeux naïfs des animaux? Il ſemble que les danſes veulent les imiter, du moins inſpirent-elles à-peu-près le même ſentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce ſpectacle tout eſt conforme à la nature & à l'humanité. Eh! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inſpirer de la joie?

J'en reſſentis moi-même, & j'en emportois preſque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En ſortant nous nous étions un peu écartés de la foule, & nous nous ſoutenions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec ſa belle-ſœur qu'il conduiſoit, lorſqu'un jeune Sauvage, d'une jolie figure, aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laiſſa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline, qui s'étoit effrayée à ſon abord juſqu'à me faire partager le tremblement qui la ſaiſit, tourna la tête languiſſam-

ment vers lui lorſqu'il nous quitta. Elle me parut ſi foible, que la croyant attaquée d'un mal ſubit, j'allois appeller Déterville pour la ſecourir ; mais elle m'arrêta & m'impoſa ſilence, en me mettant un de ſes doigts ſur la bouche ; j'aimai mieux garder mon inquiétude que de lui déſobéir.

Le même ſoir, quand le frere & la ſœur ſe furent rendus dans ma chambre, Céline montra au Cacique le papier qu'elle avoit reçu ; ſur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois penſé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit poſſible que l'on s'effrayât de la préſence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites: mais, hélas ! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds, ces nœuds qui me ſembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne ſont déjà plus que les triſtes objets de mes regrets. L'illuſion me quitte, l'affreuſe vérité prend ſa place, mes penſées errantes, égarées dans le vuide immence de l'abſence, s'anéantiront déſormais avec la même rapidité que le temps. Cher Aza, il me ſemble que l'on nous ſépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je

je ne te verrai plus. Aza ! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre !

LETTRE XVIII.

COMBIEN de temps effacé de ma vie, mon cher Aza ! le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la derniere fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisois en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la suppporter ! Je ne vivois que dans l'avenir : le présent ne me paroissoit plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étoient que des desirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes sentiments que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interpretes de ma tendresse.

Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher ! que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrois le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes

habits, sur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les Langues.

Hélas! que la connoissance de celle dont je me sers à présent m'a été funeste! que l'espérance qui m'a porté à m'en instruire étoit trompeuse! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a séduite; le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainsi que bien d'autres Royaumes qui le composent.

Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables: on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples soumis à ton obéissance; je suis non-seulement sous une domination étrangere, éloignée de ton empire par une distance si prodigieuse, que notre Nation y seroit encore ignorée, si la cupidité des Espagnols ne leur avoit fait surmonter les dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire? Si tu m'aimes, si tu me desires, si seulement tu penses encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui

peuvent me conduire jusqu'à toi ; les périls à surmonter, les fatigues à supporter, seront des plaisirs pour mon cœur.

LETTRE XIX.

JE suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'ai retracé avec peine à mon souvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentiments applaniroit toutes les difficultés.

Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence Je voudrois que tu n'ignorasses aucunes de mes actions ; néanmoins elles sont depuis long-temps si peu intéressantes & si peu uniformes, qu'il me seroit impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de temps que l'on nomme *six mois*, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son Souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorois encore l'usage de sa Langue ; cependant, à la vive douleur qu'il fit paroître en se séparant de sa sœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-temps.

J'en versai bien des larmes ; milles craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs ? Je n'étois entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. Madame sa mere dont je n'avois que trop deviné le dédain (& qui ne m'avoit tant retenue dans sa chambre que par je ne sais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naissance & du pouvoir qu'elle a sur moi) me fit enfermer avec Céline dans une maison de Vierges, où nous sommes encore. La vie que l'on y mene est si uniforme, qu'elle ne peut produire que des événements peu considérables.

Cette retraite ne me déplairoit pas, si, au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privoit des instruc-

rions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du Pays, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connoissances de l'esprit, aux sentiments du cœur, & je crois même à la raison, du moins leur discours le fait-il penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temples du Soleil : ici les murs ouverts en quelques endroits, & seulement fermés par des morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors; c'est ce qu'on appelle des parloirs.

C'est à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne ; son ignorance, à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux instruite ; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation mal-adroite, ou d'une ignorance honteuse. Quoi qu'il en soit,

ſon entretien eſt toujours borné aux intérêts de ſon cœur & à ceux de ſa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en ſortant du ſpectacle où l'on chante, eſt ſon amant, comme j'avois cru le deviner.

Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir; &, pour l'en empêcher plus ſûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle, c'eſt que cette mere, glorieuſe & dénaturée, profite d'un uſage barbare, établi parmi les grands Seigneurs de ce Pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre ſon fils aîné plus riche.

Par le même motif, elle a déjà obligé Déterville à choiſir un certain Ordre, dont il ne pourra plus ſortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *vœux*.

Céline réſiſte de tout ſon pouvoir au ſacrifice que l'on exige d'elle; ſon courage eſt ſoutenu par des lettres de ſon amant, que je reçois de mon maître à écrire, & que je lui rends; cependant ſon chagrin apporte tant d'altération dans ſon carractere, que, loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que

je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié ; &, si ma tendresse, réveillée par la peinture de la sienne, me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur, en prononçant seulement ton nom, l'impatience & le mépris se peignent sur son visage ; elle me conteste ton esprit, tes vertus & jusqu'à ton amour.

Ma China même (je ne lui fais point d'autre nom ; celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé) ma China, qui sembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occasions, se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi ; ou, si je lui impose silence, elle sort ; Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin.

Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reste que la seule & pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentiments de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles, peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi ? Cette horrible pensée affoiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à

t'écrire. Je conserve mon illusion pour te conserver ma vie ; j'écarte la raison barbare qui voudroit m'éclairer : si je n'espérois te revoir, je périrois, mon cher Aza, j'en suis certaine ; sans toi la vie m'est un supplice.

LETTRE XX.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit ; cependant elles ne sont gueres moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, & que le génie inconséquent de cette nation pouvoit seul inventer.

Le gouvernement de cet Empire, entiérement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le Capa-Inca est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs Sujets ; aussi les crimes & les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits.

Le malheur des nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misere réelle.

Le commun des hommes ne soutien-

son état que par ce qu'on appelle commerce ou industrie ; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres ; elle est si bornée qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment pour s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or ; &, par une inconséquence qui blesse les lumieres naturelles, & qui impatiente la raison, cette nation insensée attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui est nécessaire au soutien de sa vie & de son état : ce Souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses Sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, & de l'indignation contre les loix. Mais, hélas ! que la maniere méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je

n'ai ni or, ni terres, ni adreſſe, je fais néceſſairement partie des citoyens de cette Ville. O Ciel ! dans quelle claſſe dois-je me ranger ?

Quoique tout ſentiment de honte, qui ne vient pas d'une faute commiſe, me ſoit étranger ; quoique je ſente combien il eſt inſenſé d'en recevoir par des cauſes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de ſouffrir de l'idée que les autres ont de moi : cette peine me ſeroit inſupportable, ſi je n'eſpérois qu'un jour ta généroſité me mettra en état de récompenſer ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'eſt pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce Pays, me donne en général de la défiance de leurs paroles ; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richeſſes. Les meubles que je croyois d'or, n'en ont que la ſuperficie, leur véritable ſubſtance eſt de bois ; de même ce qu'ils appellent politeſſe a tous les dehors de la vertu, & cache légérement leurs défauts ; mais, avec un peu d'attention, on en découvre auſſi aiſément l'artifice, que celui de leurs fauſſes richeſſes.

Je dois une partie de ces connoiſſances

à une sorte d'écriture que l'on appelle Livres ; quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles ; j'en tire des notions ; Céline m'explique ce qu'elle en sait, & j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverois à les lire, si je les entendois mieux, ni le desir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Puisqu'ils sont à l'ame ce que le soleil est à la terre, je trouverois avec eux toutes les lumieres, tous les secours dont j'ai besoin ; mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire ; à peine avoit-elle pensé que les livres fussent faits par les hommes, elle ignore leurs noms, & même s'ils vivent.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux Ouvrages ; je te les expliquerai dans notre langue ; je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime.

Hélas ! le pourrai-je jamais ?

****

LETTTE XXI.

JE ne manquerai plus de matiere pour t'entretenir, mon cher Aza, on m'a fait parler à un Cucipata, que l'on nomme ici *Religieux* : instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un grand Seigneur, savant comme un Amutas, il sait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa Religion. Son entretien, plus utile qu'un livre, m'a donné une satisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venoit pour m'instruire de la Religion de France, & m'exhorter à l'embrasser ; je le ferois volontiers, si j'étois bien assurée qu'il m'en eût fait une peinture véritable.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle prescrit, elles sont tirées de la Loi naturelle, & en vérité aussi pures que les nôtres ; mais je n'ai pas l'esprit assez subtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elles les mœurs & les usages de la nation, j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes

de cette Religion, ils ne m'ont paru ni plus incroyables, ni plus incompatibles avec le bon sens, que l'histoire de Manocapa, & du marais *Tisicaca* (1) : ainsi je les adopterois de même, si le Cucipata n'eût indignement méprisé le culte que nous rendons au Soleil ; toute partialité détruit la confiance.

J'aurois pu appliquer à ses raisonnements ce qu'il opposoit aux miens : mais, si les loix de l'humanité défendent de frapper son semblable, parce que c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son ame par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentiments, sans contrarier les siens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me pressoit de changer le sujet de notre entretien : je l'interrompis dès qu'il me fut possible, pour faire des questions sur l'éloignement de la ville de Paris à celle de Cusco, & sur la possibilité d'en faire le trajet. Le Cucipata y satisfit avec bonté ; &, quoiqu'il me désignât la distance de ces deux villes d'une façon désespérante ; quoiqu'il me fit regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me suffit de savoir que la chose étoit possible, pour affermir mon courage, & me donner la confiance de com-

(1) Voyez l'Histoire des Incas.

muniquer mon deſſein au bon Religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entrepriſe, avec des mots ſi doux, qu'il m'attendrit moi-même ſur les périls auxquels je m'expoſerois; cependant ma réſolution n'en fut point ébranlée; je priai le Cucipata, avec les plus vives inſtances, de m'enſeigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail; il me dit ſeulement que Déterville, par ſa haute naiſſance & par ſon mérite perſonnel, étant dans une grande conſidération, pourroit tout ce qu'il voudroit; & qu'ayant un oncle tout-puiſſant à la Cour d'Eſpagne, il pouvoit plus aiſément que perſonne me procurer des nouvelles de nos malheureuſes contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre ſon retour (qu'il m'aſſura être prochain) il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur diſpoſer de moi ſans ſon conſentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaiſir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui diſtinguent Déterville des perſonnes de ſon rang. Le poids de la reconnoiſſance eſt bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le ſavant homme m'apprit auſſi com-

ment le hasard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux Empire, & que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville, par un combat dont il étoit sorti victorieux, après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols, entre lesquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tiré de la cruelle obscurité où je vivois sur tant d'événements funestes, & ce n'est pas un petit soulagement à mes peines; j'attends le reste du retour de Déterville: il est humain, noble, vertueux, je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait! quelle joie! quel bonheur!

LETTRE XXII.

J'Avois compté, mon cher Aza, me faire un ami du savant Cucipata; mais une seconde visite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avois prise de lui dans la premiere; nous sommes déjà brouillés.

Si d'abord il m'avoit paru doux & sincere, cette fois je n'ai trouvé que de la

rudeſſe & de la fauſſeté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'eſprit tranquille ſur les intérêts de ma tendreſſe, je voulus ſatisfaire ma curioſité ſur les hommes merveilleux qui font des livres ; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la ſociété.

Je ne ſais ce que le Cucipata trouva de plaiſant dans mes queſtions ; mais il ſourit à chacune & n'y répondit que par des diſcours ſi peu meſurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, dois-je croire que des gens qui connoiſſent & qui peignent ſi bien les ſubtiles délicateſſes de la vertu, n'en aient pas plus dans le cœur que le commun des hommes, & quelquefois moins ? Croirai-je que l'intérêt ſoit le guide d'un travail plus qu'humain, & que tant de peines ne ſont récompenſées que par des railleries ou par de l'argent ?

Pouvois-je me perſuader que chez une Nation ſi faſtueuſe, des hommes, ſans contredit au-deſſus des autres, par les lumieres de leur eſprit, fuſſent réduits à la triſte néceſſité de vendre leurs penſées, comme le peuple vend pour vivre les plus viles productions de la terre.

La

La fauſſeté, mon cher Aza, ne me déplaît guere moins ſous le maſque tranſparent de la plaiſanterie, que ſous le voile épais de la ſéduction ; celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me ſatisfaire à cet égard, je remis la converſation ſur le projet de mon voyage ; mais, au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'oppoſa des raiſonnements ſi forts & ſi convaincants, que je ne trouvai que ma tendreſſe pour toi qui pût les combattre, je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie ; & paroiſſant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries qui, toutes inſipides qu'elles étoient, ne laiſſerent pas de m'offenſer : je m'efforçai de le convaincre de la vérité ; mais à meſure que les exprrſſions de mon cœur en prouvoient les ſentiments, ſon viſage & ſes paroles devinrent ſéveres ; il oſa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvois t'aimer ſans crime.

A ces paroles inſenſées, la plus vive colere s'empara de mon ame ; j'oubliai la modération que je m'étois preſcrite ; je l'accablai de reproches, je lui appris ce

que je penſois de la fauſſeté de ſes paroles, je lui proteſtai mille fois de t'aimer toujours ; & ſans attendre ſes excuſes, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois ſûre qu'il ne pourroit me ſuivre.

O mon cher Aza, que la raiſon de ce pays eſt biſarre ! toujours en contradiction avec elle-même, je ne ſais comment on pourroit obéir à quelques-uns de ſes préceptes, ſans en choquer une infinité d'autres.

Elle convient en général que la premiere des vertus eſt de faire du bien ; elle approuve la reconnoiſſance, & elle preſcrit l'ingratitude.

Je ferois louable ſi je te rétabliſſois ſur le Trône de tes peres ; je ſuis criminelle en te conſervant un bien plus précieux que les Empires du monde.

On m'approuveroit ſi je récompenſois tes bienfaits par les tréſors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne poſſede que ma tendreſſe, on veut que je te la raviſſe ; il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah, mon cher Aza ! je les trahirois toutes, ſi je ceſſois un moment de t'aimer fidelle à leurs loix, je le ferai à mon amour, je ne vivrai que pour toi.

☆☆☆☆☆☆☆☆☆:☆:☆☆☆☆☆☆☆☆☆

LETTRE XXIII.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter sur celle que m'a causé le retour de Déterville : mais comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter sans mêlange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre, quand on vint mystérieusement l'appeller : il n'y avoit pas long-temps qu'elle m'avoit quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au parloir ; j'y courus. Quelle fut ma surprise d'y trouver son frere avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir : je lui dois de l'estime & de l'amitié ; ces sentiments sont presque des vertus, je les exprimai avec autant de vérité que je les sentois.

Je voyois mon Libérateur, le seul appui de mes espérances ; j'allois parler sans contrainte de toi, de ma tendresse, de mes desseins, ma joie alloit jusqu'au transport.

Je ne parlois pas encore françois lorsque Déterville partit ; combien de choses n'avois-je pas à lui apprendre ; combien d'éclaircissements à lui demander ; combien de reconnoissances à lui témoigner ?

Je voulois tout dire à la fois ; je disois mal & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus que pendant ce temps-là Déterville changeoit de visage : une tristesse, que j'y avois remarquée en entrant, se dissipoit ; la joie prenoit sa place, je m'en applaudissois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout & de qui j'attends tout ? Cependant ma sincérité le jetta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline étoit sortie en même-temps que j'étois entrée : peut-être sa présence auroit-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville attentif à mes paroles paroissoit se plaire à les entendre, sans songer à m'interrompre : je ne sais quel trouble me saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, & lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquerent, je les cherchois ; il profita d'un moment de silence, & mettant un genouil en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue : à quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos discours ? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne sais,

répondis-je, quel chagrin Céline a pu vous donner ; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, repliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je en l'interrompant, moi, je ne vous aime point !

Ah, Déterville ! comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur, je me haïrois moi-même si je croyois pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il sembloit, à l'avidité de ses regards, qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu ; hélas ! je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, est-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez-vous pas vous-même ? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me séduit ; peut-être n'est-ce que pour me replonger plus cruellement dans le désespoir d'où je sors.

Vous m'étonnez, repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, si je n'ai pu me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ?

Non, repliqua-t-il, je ne puis encore me flatter ; vous ne parlez pas assez bien le françois pour détruire mes justes craintes ; vous ne cherchez point à me tromper, je le sais. Mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables, je vous aime ; que mon sort soit décidé, que je meure à vos pieds de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je (un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles ;) ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié & la reconnoissance m'attachent à vous, ces sentiments plaisent à mon cœur, & doivent satisfaire le vôtre.

Ah, Zilia ! me répondit-il, que vos termes s'affoiblissent, que votre ton se refroidit ? Céline m'auroit-elle dit la vérité ? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous, c'est ce que vous appellez l'amour..... Quelle peine cela peut-il vous faire ? ajoutai-je (en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jetter au Ciel des regards remplis de douleur.) J'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que

vous trouverez entre vous & lui, puiſque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en reſſentit jamais.

Comment cela ſe pourroit-il, repris-je? Vous n'êtes point de ma nation; loin que vous m'ayez choiſie pour votre épouſe, le haſard ſeul nous a joints, & ce n'eſt même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raiſon auriez-vous pour moi les ſentiments dont vous parlez?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractere, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous juſqu'à la mort? Né tendre, pareſſeux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchiſe que j'y déſirois, ne m'ont laiſſé pour elles qu'un goût vague ou paſſager; j'ai vécu ſans paſſion juſqu'au moment où je vous ai vue; votre beauté me frappa; mais ſon impreſſion auroit peut-être été auſſi légere que celle de beaucoup d'autres, ſi la douceur & la naïveté de votre caractere ne m'avoient préſenté l'objet que mon imagination m'avoit ſi ſouvent compoſé. Vous ſavez, Zilia, ſi je l'ai reſpecté, cet objet de mon admiration? Que ne m'en a-t-il pas coûté pour réſiſter aux occaſions ſéduiſantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation? Com-

bien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés? Mais loin de vous offenser, j'ai poussé la discrétion jusqu'au silence; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour: je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia! si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre je vous fuirai, mais je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort! m'écriai-je; (pénétrée de la douleur sincere dont je le voyois accablé); hélas quel sacrifice! Je ne sais pas si celui de ma vie ne me seroit pas moins affreux.

Eh bien, Zilia, me dit-il, si ma vie vous est chere, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui repliquai-je, & je l'aimerai jusqu'à la mort; je ne sais, ajoutois-je, si vos loix vous permettent d'aimer deux objets de la même maniere; mais nos usages & mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentiments que je vous promets, & je ne puis en avoir d'autres; la vérité m'est chere, je vous la dis sans détour.

De quel sang froid vous m'assassinez: s'écria-t-il. Ah, Zilia, que je vous aime, puisque j'adore jusqu'à votre cruelle franchise. Eh bien, continua-t-il, après avoir

avoir gardé quelques moments le silence, mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l'amour que vous conservez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impossible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou, tout au moins, qu'il auroit assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiroient de mon sort & pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elles servissent de regle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il, (avec un sang froid affecté), les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre amant, vous serez satisfaite à cet égard : cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza ; des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur : mes larmes coulerent en abondance ; elles m'empêcherent long-temps de répondre à Déterville, qui, de son côté, gardoit un morne silence. Eh bien ! lui dis-je enfin, je

ne le verrai plus ; mais je n'en vivrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable, & je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire savoir que je suis morte en l'aimant. Ah ! c'en est trop, s'écria-t-il en se levant brusquement : oui, s'il est possible, je serai le seul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots, il sortit & me laissa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étois demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Déterville venoit de sortir, abymée dans une confusion de pensées que je ne cherchois pas même à démêler, j'y serois restée long-temps si Céline ne fut entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit sorti si-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de son frere ; ensuite, tournant sa douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'auroisje pu lui dire ? Mon trouble me laissoit

à peine la liberté de penser : je sortis ; elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y serois restée un jour sans oser paroître, sans avoir eu de nouvelles de personne, & dans un désordre d'esprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le désespoir de son frere, ses dernieres paroles auxquelles je voudrois, & je n'ose, donner un sens favorable, livrerent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir, étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin : cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivois : mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre est écrite, & les caracteres ne sont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je souffre ; tu ne sais pas même si j'existe, si je t'aime. Aza, mon cher Aza ne le sauras-tu jamais ?

LETTRE XXIV.

JE pourrois encore appeller une abſence, le temps qui s'eſt écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fievre*. Si (comme je le crois) elle a été cauſée par les paſſions douloureuſes qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les triſtes réflexions dont je ſuis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéreſſer à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les ſoins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air ſi froid, elle a eu ſi peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ſes ſentiments. L'extrême amitié qu'elle a pour ſon frere l'indiſpoſe contre moi; elle me reproche ſans ceſſe de le rendre malheureux : la honte de paroître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément ſont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariétés & de peines de la part du frere & de la sœur, je ne suis pas insensible aux événements qui changent leurs destinées.

Madame Déterville est morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti son caractere, elle a donné tout son bien à son fils ainé. On espere que les gens de Loi empêcheront l'effet de cette injustice. Déterville désintéressé par lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir & matin ; ses lettres sont remplies de si tendres plaintes contre moi, de si vives inquiétudes sur ma santé, que, quoique Céline affecte en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément le motif du prétexte.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me soient lues ; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendroit, s'il étoit instruit des reproches sanglants dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur : la tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissois de la foible satisfaction de vivre en paix avec moi-même ; aucune tache ne souilloit la pureté de mon ame, aucun

remords ne la troubloit ; à préſent je ne puis penſer, ſans une ſorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuſes deux perſonnes auxquelles je dois la vie, que je trouble le repos dont elles jouiroient ſans moi, que je leur fais tout le mal qui eſt en mon pouvoir ; & cependant je ne puis ni ne veux ceſſer d'être criminelle. Ma tendreſſe pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE XXV.

QUE la prudence eſt quelquefois nuiſible, mon cher Aza ! J'ai réſiſté long-temps aux puiſſantes inſtances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaiſance que par laſſitude de diſputer avec Céline, je me ſuis laiſſé conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville preſque méconnoiſſable, je ſuis reſtée interdite : je me répentois déjà de ma démarche ; j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroiſſoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaiſir ?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais ; je ne vous au-

rois pas obligée à me voir, ſi je ne vous apportois autant de joie que vous me cauſez de douleur. Eſt-ce trop exiger qu'un moment de votre vue, pour récompenſe du cruel ſacrifice que je vous fais ? Et, ſans me donner le temps de répondre : voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé, en vous apprenant le ſort d'Aza ; elle vous prouvera mieux que tous mes ſerments, quel eſt l'excès de mon amour ; & tout de ſuite il m'en fit la lecture. Ah ! mon cher Aza ; ai-je pu l'entendre ſans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours ſont conſervés, que tu es libre, que tu vis ſans péril à la Cour d'Eſpagne. Quel bonheur ineſpéré !

Cette admirable lettre eſt écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment ſur ce précieux papier ? Je ne pouvois en arracher les miens : je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondoient mon viſage.

Si j'avois ſuivi les mouvements de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur doit augmenter ſes peines : je lui cachai mes tranſports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien ! Zilia, me dit-il, après avoir ceſſé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes inſtruite du ſort d'Aza; ſi ce n'eſt point aſſez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez ſans contrainte, il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je duſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha.

Je fus quelques moments embarraſſée de ma réponſe, je craignois d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchoient des termes qui exprimaſſent la vérité de mon cœur, ſans offenſer la ſenſibilité du ſien; je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne ſera jamais ſans mêlange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié : je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline; je voudrois ne vous point quitter, admirer ſans ceſſe vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je ſens qu'en m'éloignant de deux perſonnes ſi cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais.....

Quoi ! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter ! Ah ! je n'étois point préparé à cette funeſte réſolution, je manque

de courage pour la soutenir. J'en avois assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel; je l'avois préparé moi-même; mais je ne puis me séparer de vous, je ne puis renoncer à vous; non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas, vous abusez de ma tendresse, vous déchirez sans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia! cruelle Zilia, voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur?

C'est vous, lui dis-je, (effrayée de sa résolution) c'est vous que je devrois accuser. Vous flétrissez mon ame en la forçant d'être ingrate; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié, ne ternissez pas une générosité sans exemple, par un désespoir qui feroit l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter; ne me forcez pas à me plaindre de vous, laissez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde; & le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu

Je ne sais comment je prononçai ces paroles: mais Déterville, fixant ses yeux sur moi, sembloit ne me point regarder:

renfermé en lui-même, il demeura long-temps dans une profonde méditation ; de mon côté je n'osois l'interrompre : nous observions un égal silence, quand il reprit la parole, & me dit, avec une espece de tranquillité : oui, Zilia, je connois, je sens toute mon injustice ; mais renonce-t-on de sang froid à la vue de tant de charmes ? Vous le voulez, vous serez obéie. Quel sacrifice, ô Ciel ! Mes tristes jours s'écouleront, finiront sans vous voir. Au moins si la mort..... N'en parlons plus, ajouta-t-il, en s'interrompant ; ma foiblesse me trahiroit, donnez-moi deux jours pour m'assurer de moi-même ; je reviendrai vous voir, il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu, Zilia ! Puisse l'heureux Aza sentir tout son bonheur ! En même-temps il sortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres raviſſements. Je ne t'écrivis point : une lettre étoit trop peu pour mon cœur ; elle m'auroit rappellé ton absence. Je te

voyois, je te parlois, cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur, ſi tu avois joint à cette précieuſe lettre quelques gages de ta tendreſſe ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi, tu es inſtruit de mon ſort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie eſt égale à la mienne, tu brûle des mêmes feux, la même impatience te dévore : que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine ſans mélange. Cependant tu as embraſſé la Religion de ce peuple féroce ? Quelle eſt-elle ? Exige-t-elle les mêmes ſacrifices que celle de France ? Non, tu n'y aurois pas conſenti.

Quoiqu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes loix ; ſoumiſe à tes lumieres, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inſéparables. Que puis-je craindre ! Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penſerai plus que par toi, je ne vivrai que pour t'aimer.

LETTRE XXVI.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai, mon bonheur s'accroît chaque jour par ſes propres circonſtances. Je ſors de l'entrevue que Déterville m'avoit aſſignée; quelque plaiſir que je me ſois fait de ſurmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le ſacrifie ſans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de temps qu'il ne m'en faudroit pour aller en Eſpagne. Quoiqu'il m'ait généreuſement laiſſé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre; le temps eſt trop cher pour le prodiguer ſans néceſſité.

Peut-être avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de ſoin, ſi je n'euſſe tiré des éclairciſſements ſur mon voyage, qui m'ont décidé en ſecret ſur le parti que je prends, & ce ſecret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me ſuis ſouvenue, que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des pieces d'argent, & quelquefois d'or, dans tous les endroits

où nous nous arrêtions. J'ai voulu savoir si c'étoit par obligation, ou par simple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais même le repos. (1)

Hélas! je n'ai pas la moindre partie de ce qui seroit nécessaire pour contenter l'intérêt de ce peuple avide; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Quelle honte! tu fais tout ce que je lui dois. Je l'acceptois avec une répugnance qui ne peut être vaincue que par la nécessité; mais pourrois-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie? Je n'ai pu m'y résoudre, mon cher Aza; cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici; le plaisir de te voir plus promptement, n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au Ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir, il lui indique les moyens de te faire conduire ici, avec une générosité qui me pénetre de reconnoissance & d'admiration.

Quels doux moments j'ai passés pendant que Déterville écrivoit! Quel plaisir d'être occupée des arrangements de ton voyage,

(1) Les Incas avoient établis sur les chemins de grandes maisons, où l'on recevoit les Voyageurs sans aucuns frais.

de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au deſſein que j'avois de te prévenir ; je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à préſent mille ſources de plaiſirs que je n'y avois pas apperçues.

Pluſieurs circonſtances qui ne me paroiſſoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéreſſantes & agréables. Je ſuivois aveuglément ce penchant de mon cœur, j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Eſpagnols, dont la ſeule idée me ſaiſit d'horreur ; je trouve une ſatisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte, ſans remords, la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a aſſuré qu'il nous étoit à jamais impoſſible de revoir la Ville du Soleil. Après le ſéjour de notre patrie, en eſt-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza, quoique la ſincérité en ſoit bannie : on y trouve tant d'agréments, qu'ils font oublier les dangers de la ſociété.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'eſt pas néceſſaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes tréſors ſuffit pour te faire admirer & confondre l'orgueil des magni-

fiques indigents de ce Royaume, tes vertus & tes sentiments ne sont chéris que de moi.

Déterville m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes lettres ; il m'a assuré que tu trouverois des Interpretes pour t'expliquer les dernieres. On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte. Adieu, cher espoir de ma vie ; je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes lettres, je te les garderai.

Comment supporterois-je la longueur de ton voyage, si je me privois du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur ?

LETTRE XXVII.

DEPUIS que je fais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoissois plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage ; mon ame ne reçoit de toutes parts que des idées agréables, & pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont sa mere l'avoit privée. Elle voit son amant tous les jours, son mariage n'est

retardé que par les apprêts qui y ſont néceſſaires. Au comble de ſes vœux, elle ne penſe plus à me quereller, & je lui en ai autant d'obligation, que ſi je devois à ſon amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en ſoit le motif, nous ſommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un ſentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait ſentir tout le prix par une complaiſance qui m'a fait paſſer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuſe d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes eſpeces; elle eſt accourue dans ma chambre, m'a amenée dans la ſienne; & après m'avoir conſultée ſur les différentes beautés de tant d'ajuſtements, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, & d'un air empreſſé elle commandoit déja à nos Chinas de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir; mais voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi (lui ai-je dit les yeux baignés de larmes,) pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le ſuis. Je vous dois la vie, & tout ce que j'ai, c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs.

heurs. Je sais que, selon vos Loix, quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des sentiments si peu naturels. Nos usages sont plus humains ; celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne ; vous m'avez appris à penser autrement, n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : nous sommes bien éloignés mon frere & moi, ma chere Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse, il nous siéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu ; je voulois seulement que vous partageassiez avec moi les présents d'un frere généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoissance : l'usage, dans le cas où je suis, m'autorisoit à vous les offrir ; mais, puisque vous en êtes offensée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc, lui ai-je dit ? Oui, m'a-t-elle répondu en souriant ; mais permettez-moi d'écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laissé faire, & la gaieté s'est ré-

tablie entre nous, nous avons recommencé à examiner ces parures plus en détail, jusqu'au temps où on l'a demandée au parloir : elle vouloit m'y mener ; mais, mon cher Aza, eſt-il pour moi quelques amuſements comparables à celui de t'écrire. Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende d'avance ceux que l'on me prépare.

Céline va ſe marier, elle prétend m'emmener avec elle, elle veut que je quitte la Maiſon religieuſe pour demeurer dans la ſienne ; mais, ſi j'en ſuis crue. . . .

. . . . . .

. . . . Aza, mon cher Aza, par quelle agréable ſurpriſe ma lettre fut-elle hier interrompue ? hélas ! je croyois avoir perdu pour jamais ce précieux monument de notre ancienne ſplendeur, je n'y comptois plus, je n'y penſois même pas ; j'en ſuis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline, ſuivie de quatre hommes, accablés ſous le poids de gros coffres qu'ils portoient ; ils les poſerent à terre, & ſe retirerent. Je penſai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déjà en ſecret, lorſque Céline me dit, en me préſentant des clefs : ouvrez, Zilia, ouvrez, ſans vous effaroucher, c'eſt de la part d'Aza.

La vérité que j'attache inſéparablement à ton idée, ne me laiſſe point le moindre doute ; j'ouvris avec précipitation, & ma ſurpriſe confirma mon erreur, en reconnoiſſant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornements du Temple du Soleil.

Un ſentiment confus, mêlé de triſteſſe & de joie, de plaiſir & de regret, remplit tout mon cœur. Je me proſternai devant ces reſtes ſacrés de notre culte & de nos Autels ; je les couvris de reſpectueux baiſers, je les arroſai de mes larmes, je ne pouvois m'en arracher, j'avois oublié juſqu'à la préſence de Céline ; elle me tira de mon ivreſſe, en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes tranſports redoublerent ; mais quoique je la déchiffraſſe avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me ſera plus aiſé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le ſens

BILLET DE DÉTERVILLE

» Ces tréſors ſont à vous, belle Zilia, » puiſque je les ai trouvés ſur le vaiſſeau » qui vous portoit. Quelques diſcuſſions » arrivées entre les gens de l'Equipage, » m'ont empêché juſqu'ici d'en diſpoſer » librement. Je voulois vous les préſenter » moi-même ; mais les inquiétudes que

» vous avez témoignées ce matin à ma sœur, » ne me laissent plus le choix du moment. » Je ne saurois trop tôt dissiper vos crain- » tes ; je préférerai toute ma vie votre sa- » tisfaction à la mienne «.

Je l'avoue, en rougissant, mon cher Aza, je sentis moins alors la générosité de Déterville, que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase que le hasard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même (mon cœur l'a reconnu) que tes lèvres touchèrent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* (1) préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés ; je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes injustes, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offense ; rappellez votre équité, si vous voulez en inspirer aux autres.

Ces paroles me frapperent. Je reconnus dans mon action plus d'orgueil & de vengeance que de générosité. Que les

(1) Boisson des Indiens.

vices ſont prêts des vertus ! J'avouai ma faute : j'en demandai pardon à Céline, mais je ſouffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'impoſer, pour n'y pas chercher de l'adouciſſement. Ne me puniſſez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modeles du travail de nos malheureuſes contrées ; vous n'en avez aucun beſoin, ma priere ne doit point vous offenſer.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux arbuſtes d'or, chargés d'oiſeaux & d'inſectes, d'un travail excellent ; je me hâtai de lui préſenter, avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de coquillages, de poiſſons, & des fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choiſis enſuite pluſieurs Idoles des Nations vaincues (1) par tes ancêtres, & une petite ſtatue (2) qui repréſentoit

(1) Les Incas faiſoient dépoſer dans le Temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils ſoumettoient après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puiſque l'Inca *Huayna* conſulta l'Idole de Rimace *Hiſtoire des Incas, Tome I. page 350.*

(2) Les Incas ornoient leurs maiſons de ſtatues d'or de toutes grandeurs, & même de giganteſques.

une vierge du Soleil ; j'y joignis un tigre, un lion, & d'autres animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle en fouriant : ſans une lettre de votre part, les préſents ſeroient mal reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour rien refuſer ; j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiſſance, & lorſque Céline fut ſortie, je diſtribuai des petits préſents à ſa China & à la mienne ; j'en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaiſir de donner.

Ce n'a pas été ſans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton ſouvenir, n'eſt point ſorti de mes mains.

La chaiſe d'or (1) que l'on conſervoit dans le Temple, pour le jour des viſites du Capa-Inca, ton auguſte pere, placé d'un côté de ma chambre en forme de trône, me repréſente ta grandeur & la majeſté de ton rang. La grande figure du Soleil que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Eſpagnols, ſuſpendue au-deſſus, excite ma vénération ; je me proſterne devant-elle, mon eſprit l'adore, & mon cœur eſt tout à toi.

(1) Les Incas ne s'aſſeyent que ſur des ſieges d'or maſſif.

Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse tes tendres serments.

Des fleurs (1), des oiseaux répandus avec symmétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques Jardins où je me suis si souvent entretenue de ton idée.

Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part, sans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui sera jamais la vie de ma vie.

LETTRE XXVIII.

C'Est vainement, mon cher Aza, que j'ai employé les prieres, les plaintes, les instances pour ne point quitter ma retraite. Il a fallu céder aux importunités de Céline. Nous sommes depuis trois jours à la campagne où son mariage fut célébré en y arrivant.

(1) On a déja dit que les jardins du Temple, & ceux des Maisons Royales, étoient remplis de toutes sortes d'imitations en or & en argent. Les Péruviens imitoient jusqu'à l'herbe appellée *Maïs*, dont ils faisoient des champs tout-entiers.

Avec quelle peine, quel regret, quelle douleur n'ai-je pas abandonné les chers & précieux ornements de ma solitude? hélas! à peine ai-je eu le temps d'en jouir, & je ne vois rien ici qui puisse me dédommager.

Loin que la joie & les plaisirs dont tout le monde paroît enivré, me dissipent & m'amusent, ils me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou tout au moins à penser à toi.

Les divertissements de ce pays me paroissent aussi peu naturels, aussi affectés que les mœurs. Ils consistent dans une gaieté violente, exprimée par des ris éclatants, auxquels l'ame paroît ne prendre aucune part; dans des jeux insipides dont l'or fait tout le plaisir, ou bien dans une conversation si frivole & si répétée, qu'elle ressemble bien davantage au gazouillement des oiseaux, qu'à l'entretien d'une assemblée d'êtres pensants.

Les jeunes hommes, qui sont ici en grand nombre, se sont d'abord empressés à me suivre jusqu'à ne paroître occupés que de moi; mais soit que la froideur de ma conversation les ait ennuyés, ou que mon peu de goût pour leurs agréments les ait dégoûtés de la peine qu'ils prenoient à les faire valoir, il n'a fallu

que

que deux jours pour les déterminer à m'oublier ; bientôt ils m'ont délivrée de leur importune préférence.

Le penchant des François les porte si naturellement aux extrêmes, que Déterterville, quoiqu'exempt d'une grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne plus parler de ses sentiments, il évite avec une attention marquée de se rencontrer auprès de moi ; obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

A la tristesse qui le domine au milieu de la joie publique, il m'est aisé de deviner qu'il se fait violence : peut-être je devrois lui en tenir compte ; mais j'ai tant de questions à lui faire sur ton départ d'Espagne, sur ton arrivée ici, enfin sur des sujets si intéressants, que je ne puis lui pardonner de me fuir. Je sens un desir violent de l'obliger à me parler, & la crainte de réveiller ses plaintes & ses regrets me retient.

Céline, toute occupée de son nouvel époux, ne m'est d'aucun secours : le reste de la compagnie ne m'est point agréable ; ainsi, seule au milieu d'une assemblée tumultueuse, je n'ai d'amusement que mes pensées, elles sont toutes à toi, mon cher

Aza ; tu ſeras à jamais le ſeul confident de mon cœur, de mes plaiſirs, & de mon bonheur.

LETTRE XXIX.

J'Avois grand tort, mon cher Aza, de deſirer ſi vivement un entretien avec Déterville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ; quoique je déſavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'eſt point encore effacé.

Je ne ſais quelle ſorte d'impatience ſe joignit hier à ma triſteſſe accoutumée. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : juſqu'à la tendre ſatisfaction de Céline & de ſon époux, tout ce que je voyois m'inſpiroit une indignation approchante du mépris. Honteuſe de trouver des ſentiments ſi injuſtes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me cauſoient, dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je aſſiſe au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le viſage caché dans mes mains, j'étois enſevelie dans une rêverie ſi profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi, avant que je l'euſſe apperçu.

Ne vous offenſez pas, Zilia, me dit-il, c'eſt le hazard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous; mais je ſuis trop malheureux pour l'être ſans relâche: par pitié pour vous je me ſuis approché, j'ai vu couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur; cependant ſi vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia? vous ſuis-je odieux? Non, lui dis-je, au contraire, aſſeyez-vous, je ſuis bien aiſe de trouver une occaſion de m'expliquer, depuis vos derniers bienfaits..... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, pour être tout-à-fait généreux, il faut ſe prêter à la reconnoiſſance; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornements du Temple où j'ai été élevée. Peut-être en vous écrivant, ai-je mal exprimé les ſentiments qu'un tel excès de bonté m'inſpiroit; je veux..... Hélas! interrompit-il encore, que la reconnoiſſance eſt peu flatteuſe pour un cœur malheureux! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop ſouvent avec la haine.

Qu'oſez-vous penſer, m'écriai-je? ah! Déterville, combien j'aurois de reproches

à vous faire, ſi vous n'étiez pas tant à plaindre ! bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vu, j'ai ſenti moins de répugnance à dépendre de vous que des Eſpagnols. Votre douceur & votre bonté me firent déſirer dès-lors de gagner votre amitié : à meſure que j'ai démêlé votre caractere, je me ſuis confirmé dans l'idée que vous méritiez toute la mienne ; & ſans parler des extrêmes obligations que je vous ai (puiſque ma reconnoiſſance vous bleſſe) comment aurois-je pu me défendre des ſentiments qui vous ſont dus ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la ſimplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos ſentiments ; votre raiſon eſt preſque celle de la nature ; combien de motifs pour vous chérir ! juſqu'à la nobleſſe de votre figure, tout me plaît en vous ; l'amitié a des yeux auſſi-bien que l'amour. Autrefois, après un moment d'abſence, je ne vous voyois pas revenir ſans qu'une ſorte de ſérénité ne ſe répandit dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocents plaiſirs en peines & en contraintes ?

Votre raiſon ne paroît plus qu'avec effort. J'en crains ſans ceſſe les écarts. Les ſentiments dont vous m'entretenez, génent l'expreſſion des miens, ils me privent du plaiſir de vous peindre ſans dé-

tour les charmes que je goûterois dans votre amitié, ſi vous n'en troubliez la douceur, vous m'ôtez juſqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur, vos yeux embarraſſent les miens; je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui paſſoit quelquefois juſqu'à mon ame: je n'y trouve qu'une morne douleur, qui me reproche ſans ceſſe d'en être la cauſe. Ah! Déterville, que vous êtes injuſte, ſi vous croyez ſouffrir ſeul!

Ma chere Zilia, s'écria-t-il en me baiſant la main avec ardeur, que vos bontés & votre franchiſe redoublent mes regrets! quel tréſor que la poſſeſſion d'un cœur tel que le vôtre! mais avec quel déſeſpoir vous m'en faites ſentir la perte!

Puiſſante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir eſt le vôtre! N'étoit-ce point aſſez de me faire paſſer de la profonde indifférence à l'amour exceſſif, de l'indolence à la fureur, faut-il encore me vaincre? Le pourrai-je? Oui, lui dis-je? cet effort eſt digne de vous, de votre cœur. Cette action juſte vous éleve au-deſſus des mortels. Mais pourrai-je y ſurvivre, reprit-il douloureuſement? n'eſpérez pas au moins que je ſerve de victime au triomphe de votre amant; j'irai loin de vous adorer votre idée, elle ſera la nourriture amere de mon cœur: je vous ai-

merai, & je ne vous verrai plus! Ah! du moins n'oubliez pas.....

Les ſanglots étoufferent ſa voix, il ſe hâta de cacher les larmes qui couvroient ſon viſage; j'en répandois moi-même, auſſi touchée de ſa généroſité que de ſa douleur; je pris une de ſes mains que je ſerrai dans les miennes; non lui dis-je, vous ne partirez point. Laiſſez-moi mon ami: contentez-vous des ſentiments que j'aurai toute ma vie pour vous; je vous aime preſqu'autant que j'aime Aza: mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia! s'écria-t-il avec tranſport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus ſenſibles? un mortel poiſon détruira-t-il ſans ceſſe le charme que vous répandez ſur vos paroles? que je ſuis inſenſé de me livrer à leur douleur! dans quel honteux abaiſſement je me replonge! C'en eſt fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme; adieu? vous verrez bientôt Aza. Puiſſe-t-il ne pas vous faire éprouver les tourments qui me dévorent; puiſſe-t-il être tel que vous le deſirez, & digne de votre cœur.

Quelles alarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces dernieres paroles, ne jetta-t-il pas dans mon ame! Je ne pus me défendre des ſoupçons qui ſe préſenterent en foule à mon eſprit. Je ne doutai

pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne vouloit le paroître, qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Espagne ; enfin (oserois-je le prononcer !) que tu ne fus infidele.

Je lui demandai la vérité avec les dernieres instances, tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes.

Cependant les réflexions sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, & sur la légéreté avec laquelle tu avois changé de Religion, resterent profondément gravées dans mon esprit.

Pour la premiere fois, ma tendresse me devint un sentiment pénible ; pour la premiere fois, je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il étoit vrai, si tu ne m'aimois plus ! Ah ! que ma mort nous sépare plutôt que ton inconstance !

Non, c'est le désespoir qui a suggéré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble & son égarement ne devoient-ils pas me rassurer ? L'intérêt qui le faisoit parler, ne devoit-il pas m'être suspect ? Il me le fut, mon cher Aza, mon chagrin se tourna tout entier contre lui, je le traitai durement, il me quitta désespéré.

Hélas ! l'étois-je moins que lui ? Quels tourments n'ai-je point soufferts avant de retrouver le repos de mon cœur ? est-il

encore bien affermi ? Aza, je t'aime si tendrement : pourrois-tu m'oublier ?

LETTRE XXX.

QUE ton voyage eſt long, mon cher Aza ! Que je deſire ardemment ton arrivée ! le temps a diſſipé mes inquiétudes : je ne les vois plus que comme un ſonge dont la lumiere du jour efface l'impreſſion. Je me fais un crime de t'avoir ſoupçonné, & mon repentir redouble ma tendreſſe ; il a preſque entiérement détruit la pitié que me cauſoient les peines de Déterville ; je ne puis lui pardonner la mauvaiſe opinion qu'il ſemble avoir de toi ; j'en ai bien moins de regret d'être en quelque façon ſéparée de lui.

Nous ſommes à Paris depuis quinze jours, je demeure avec Céline dans la maiſon de ſon mari, aſſez éloignée de celle de ſon frere, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient ſouvent y manger ; mais nous menons une vie ſi agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loiſir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajuſtement, & le reſte à ce que l'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient auſſi infructueuſes qu'elles ſont fatigantes, ſi la derniere ne me procuroit les moyens de m'inſtruire plus particuliérement des uſages de ce Pays.

A mon arrivée en France, n'entendant pas la langue, je ne pouvois juger que ſur les dehors ; peu inſtruite dans la Maiſon religieuſe, je ne l'ai guere été davantage à la campagne, où je n'ai vu qu'une ſociété particuliere, dont j'étois trop ennuyée pour l'examiner. Ce n'eſt qu'ici où, répandue dans ce que l'on appelle le grand monde, je vois la Nation entiere.

Les devoirs que nous rendons, conſiſtent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maiſons qu'il eſt poſſible, pour y rendre & y recevoir un tribut de louanges réciproques ſur la beauté du viſage & de la taille, ſur l'excellence du goût & du choix des parures.

Je n'ai pas été long-temps ſans m'appercevoir de la raiſon qui fait prendre tant de peines pour acquérir cet hommage ; c'eſt qu'il faut néceſſairement le recevoir en perſonne, encore n'eſt-il que bien momentané. Dès que l'on diſparoît, il prend un autre forme. Les agréments que l'on trouvoit à celle qui ſort, ne ſervent plus que de comparaiſon mépriſante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La cenſure eſt le goût dominant des François, comme l'inconſéquence eſt le caractere de la nation. Leurs livres ſont la critique générale des mœurs, & leurs converſations celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'il ſoit abſent.

Ce qu'ils appellent la mode n'a point encore altéré l'ancien uſage de dire librement tout le mal que l'on peut des autres, & quelquefois celui que l'on ne penſe pas. Les plus gens de bien ſuivent la coutume; on les diſtingue ſeulement à une certaine formule d'apologie de leur franchiſe & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révelent ſans ſcrupule les défauts, les ridicules, & juſqu'aux vices de leurs amis.

Si la ſincérité dont les François font uſage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque eſt ſans bornes. Il ne faut ni éloquence pour ſe faire écouter, ni probité pour ſe faire croire. Tout eſt dit, tout eſt reçu avec la même légéreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François ſoient nés méchants: je ſerois plus injuſte qu'eux, ſi je te laiſſois dans l'erreur.

Naturellement ſenſibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât ſans attendriſſement l'hiſtoire que l'on m'oblige ſouvent à faire de la droiture

de nos cœurs, de la candeur de nos sentiments, & de la simplicité de nos mœurs ; s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux, l'exemple & la coutume sont les tyrans de leurs usages.

Tel qui pense bien, médit d'un absent, pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent. Tel autre seroit bon, humain, sans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule ; & tel est ridicule par état qui seroit un modele de perfections, s'il osoit hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, leurs vices sont artificiels comme leurs vertus, & la frivolité de leur caractere ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Ainsi que leurs jouets de l'enfance, ridicules institutions des êtres pensants, ils n'ont, comme eux, qu'une ressemblance ébauchée avec leurs modeles ; du poids aux yeux, de la légéreté au tact, la surface coloriée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils estimés par les autres Nations que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses, & les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour mobile, & la vertu pour principe !

LETTRE XXXI.

IL n'eſt pas ſurprenant, mon cher Aza, que l'inconſéquence ſoit une ſuite du caractere léger des François; mais je ne puis aſſez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumieres qu'aucune autre Nation, ils ſemblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes que les étrangers remarquent en eux dès la premiere vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur eſprit, que leur façon de penſer ſur les femmes. Ils les reſpectent, mon cher Aza, & en même-temps ils les mépriſent avec un égal excès.

La premiere loi de leur politeſſe, ou, ſi tu veux de leur vertu (car je ne leur en connois point d'autre) regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition; il ſe couvriroit de honte, & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faiſoit quelqu'inſulte perſonnelle. Et cependant l'homme le moins conſidérable, le moins eſtimé peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir ſa réputation par des ca-

lomnies, ſans craindre ni blâme ni punition.

Si je n'étois aſſurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oſerois-je te peindre des contraſtes que la ſimplicité de nos eſprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force & le courage dans un ſexe, indiquoit qu'il devoit être le ſoutien & le défenſeur de l'autre ; nos Loix y ſont conformes (1) ?

Ici, loin de compatir à la foibleſſe des femmes, celles du peuple accablées de travail, n'en ſont ſoulagées ni par les loix, ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la ſéduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour ſe dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un reſpect purement imaginaire, toujours ſuivi de la plus mordante ſatyre.

Je m'étois bien apperçue, en entrant dans le monde, que la cenſure habituelle de la Nation tomboit principalement ſur les femmes, & que les hommes entr'eux ne ſe mépriſoient qu'avec ménagement : j'en cherchois la cauſe dans leurs bonnes qualités, lorſqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

(1) Les Loix diſpenſoient les femmes de tout travaille pénible.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrés depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison que le mort avoit parlé au désavantage du vivant: cette nouvelle extravagance me parut d'un caractere assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui; ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes naturellement lâches, sans honte & sans remords, ne craignent que les punitions corporelles, & que, si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait de la même maniere dont ils sont obligés de se venger de la plus légere insulte: tel que l'on voit reçu & accueilli dans la société, ne seroit plus; ou retiré dans un désert, il y cacheroit sa honte & sa mauvaise foi: mais les lâches n'ont rien à craindre, ils ont trop bien fondé cet abus pour le voir jamais abolir.

L'impudence & l'effronterie sont les premiers sentiments que l'on inspire aux hommes; la timidité, la douceur & la

patience, sont les seules vertus que l'on cultive dans les femmes : comment ne seroient-elles pas les victimes de l'impunité ?

O mon cher Aza ! que les vices brillants d'une Nation d'ailleurs charmante, ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs ! N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon soutien dans le chemin de la vertu ; & moi, celle où je suis de conserver ton estime & ton amour, en imitant mon modele, en le surpassant même, s'il est possible, en méritant un respect fondé sur le mérite, & non pas sur un frivole usage.

LETTRE XXXII.

NOs visites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passée hier ! combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa sœur me sont agréables ; mais combien elles me feront cheres, quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frere, son mari & moi, pour aller, di-

ſoit-elle, rendre une viſite à la meilleure de ſes amies. Le voyage ne fut pas long, nous arrivâmes de très-bonne heure, à une maiſon de campagne, dont la ſituation & les approches me parurent admirables; mais ce qui m'étonna, en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer perſonne.

Cette maiſon, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroiſſoit un enchantement. Cette penſée me divertit; je demandai à Céline ſi nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les Hiſtoires, où la Maîtreſſe du logis étoit inviſible, ainſi que les domeſtiques.

Vous la verrez, me répondit-elle; mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargé de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant ſon abſence. Alors, ajouta-t-elle en riant, voyons comment vous vous en tirerez? J'entrai volontiers dans la plaiſanterie; je repris le ton ſérieux pour copier les compliments que j'avois entendu faire en pareil cas; & l'on trouva que je m'en acquittai aſſez bien.

Après s'être amuſée quelque-temps de ce badinage, Céline me dit: tant de politeſſe ſuffiroit à Paris pour nous bien recevoir;

recevoir ; mais, Madame, il faut quelque chose de plus à la campagne, n'aurez-vous pas la bonté de nous donner à dîner ?

Ah ! sur cet article, lui dis-je, je n'en sais pas assez pour vous satisfaire, & je commence à craindre pour moi-même que votre amie ne s'en soit trop rapportée à mes soins. Je sais un remede à cela, répondit Céline ; si vous voulez seulement prendre la peine d'écrire votre nom, vous verrez qu'il n'est pas si difficile que vous le pensez, de bien régaler ses amis ; vous me rassurez, lui dis-je ; allons, écrivons promptement.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire & du papier déjà écrit ; il me le présenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'instant même parut un autre homme d'assez bonne mine, qui nous invita, selon la coutume, de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange.

Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence ; à peine étions-nous assis, qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine : rien ne manquoit de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même sembloit avoir oublié son chagrin, pour nous exciter à la joie ; il

me parloit en mille manieres de ſes ſentiments pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, ſans plaintes ni reproches.

Le jour étoit ſerein : d'un commun accord nous réſolûmes de nous promener en ſortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maiſon ne ſembloit le promettre. L'art & la ſymmétrie ne s'y faiſoient admirer que pour rendre plus touchants les charmes de la ſimple nature.

Nous bornâmes notre courſe dans un bois qui termine ce beau jardin ; aſſis tous quatre ſur un gazon délicieux, nous commencions déjà à nous livrer à la rêverie qu'inſpire naturellement les beautés naturelles, quand à travers les arbres nous vîmes venir à nous d'un côté une troupe de payſans vêtus proprement à leur maniere, précédés de quelques inſtruments de muſique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon ruſtique, mais mélodieuſe, des chanſons où j'entendis avec ſurpriſe que mon nom étoit ſouvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorſque les deux troupes nous ayant jointes, je vis l'homme le plus apparent quitter la ſienne, mettre un genouil en terre, & me préſenter dans un grand baſſin pluſieurs clefs, avec un compli-

ment, que mon trouble m'empêcha de bien entendre ; je compris seulement qu'étant le chef des Villageois de la contrée, il venoit me faire hommage en qualité de leur Souveraine, & me présenter les clefs de la maison dont j'étois aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue, il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois si peu : d'ailleurs, tout ce qui se passoit, avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des moments je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable : cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole ; si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie, elle ne l'étoit gueres pour moi.

Déterville fut le premier qui en fut touché ; il fit un signe à sa sœur, elle se leva après avoir donné quelques pieces d'or aux payſans & aux jeunes filles, en leur disant que c'étoit les prémices de mes bontés pour

eux ; elle me propoſa de faire un tour de promenade dans le bois : je la ſuivis avec plaiſir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit miſe ; mais je n'en eus pas le temps ; à peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, & me regardant avec une mine riante ; avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, & que vous le ſerez bien davantage, ſi je vous dis qu'il eſt très-vrai que cette terre & cette maiſon vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je ! Ah, Céline, vous pouſſez trop loin l'outrage ou la plaiſanterie. Attendez, me dit-elle plus ſérieuſement ; ſi mon frere avoit diſpoſé de quelques parties de vos tréſors pour en faire l'acquiſition, & qu'au lieu des ennuyeuſes formalités dont il s'eſt chargé, il ne vous eût réſervé que la ſurpriſe, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré (à tout événement) une demeure telle que vous avez paru l'aimer, & de vous avoir aſſuré une vie indépendante ? Vous avez ſigné ce matin l'acte authentique qui vous met en poſſeſſion de l'une & de l'autre. Grondez-nous à préſent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, ſi rien de tout cela ne vous eſt agréable.

Ah ! mon aimable amie, m'écriai-je en me jettant entre ſes bras, je ſens trop vive-

ment des soins si généreux pour vous exprimer ma reconnoissance ; il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots ; j'avois senti d'abord l'importance d'un tel service.

Touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurois de te consacrer cette charmante demeure, la multitude de mes sentiments en étouffoit l'expression. Je faisois à Céline des caresses qu'elle me rendoit avec la même tendresse ; & après m'avoir donné le temps de me remettre, nous allâmes retrouver son frere & son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville, & jetta un nouvel embarras dans mes expressions ; je lui tendis la main ; il la baisa sans proférer une parole, & se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, & que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avoit de me voir si contente ; j'en fus attendrie jusqu'à en verser aussi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous à ce qui se passoit, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie ; il me fit des compliments sur ma nouvelle dignité, & nous engagea à retourner à la maison pour en examiner, disoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza, tout

ce qui s'offrit à mon paſſage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me ſembloient plus belles, les arbres plus verds, la ſymmétrie des jardins mieux ordonnée.

Je trouvai la maiſon plus riante, les meubles plus riches, les moindres bagatelles m'étoient devenues intéreſſantes.

Je parcourus les appartements dans une ivreſſe de joie, qui ne me permettoit de rien examiner ; le ſeul endroit où je m'arrêtai, fut dans une aſſez grande chambre, entourée d'un grillage d'or, légérement travaillé, qui renfermoit une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, & d'une propreté admirable ; j'étois dans un tel enchantement, que je croyois ne pouvoir les quitter ſans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faiſant ſouvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remiſe. Nous cherchâmes à l'employer ; mais nos recherches auroient été inutiles, s'il ne nous eût montré la porte qu'elle devoit ouvrir ; confondue avec art dans les lambris : il étoit impoſſible de la découvrir ſans en ſavoir le ſecret.

Je l'ouvris avec précipitation, & je reſtai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond verd, ornés de figures extrêmement bien deſſinés,

imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la Ville du Soleil, telles à peu près que je les avois racontées à Déterville.

On y voyoit nos Vierges repréſentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France : on diſoit même qu'elles me reſſembloient.

Les ornements du Temple que j'avois laiſſés dans la maiſon religieuſe, ſoutenus par des pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil ſuſpendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du Ciel, achevoit par ſon éclat d'embellir cette charmante ſolitude ; & des meubles commodes, aſſortis aux peintures, la rendoient délicieuſe.

En examinant de plus près ce que j'étois ravie de retrouver, je m'apperçus que la chaiſe d'or y manquoit ; quoique je me gardaſſe bien d'en parler, Déterville me devina ; il ſaiſit ce moment pour s'expliquer : vous cherchez inutilement, belle Zilia, me dit-il ; par un pouvoir magique la chaiſe de l'Inca s'eſt transformée en maiſon, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre ſcience à cette métamorphoſe, ce n'a pas été ſans regret, mais il a fallu reſpecter votre délicateſſe ; voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire (pratiquée adroitement dans le

mur,) voici les débris de l'opération magique. En même-temps il me fit voir une caſſette remplie de pieces d'or à l'uſage de France. Ceci, vous le ſavez, continua-t-il, n'eſt pas ce qui eſt le moins néceſſaire parmi nous, j'ai cru devoir vous en conſerver une petite proviſion.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoiſſance & l'admiration que me cauſoient des ſoins ſi prévenants, quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux auſſi, me dit-elle, vous faire voir la puiſſance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajuſtements, enfin de tout ce qui eſt à l'uſage des femmes, avec une telle abondance que je ne pus m'empêcher d'en rire & de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vécuſſe pour employer tant de belles choſes. Autant que nous en vivrons mon frere & moi, me répondit-elle : & moi, repris-je, je deſire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai, & vous ne mourrez aſſurément pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le Temple du Soleil (c'eſt ainſi qu'ils nommerent le merveilleux cabinet ;) j'eus enfin la liberté d'en parler; j'exprimerai, comme je le ſentois, les

ſentiments

sentiments dont j'étois pénétrée. Quelle bonté ! Que de vertus dans les procédés du frere & de la sœur.

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié ; je leur fis les honneurs du souper encore plus gaiement que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domestiques que je savois être à moi ; je badinois sur mon autorité & mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréable à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à mesure que le temps s'écouloit, Déterville retomboit dans sa mélancolie & même qu'il échappoit de temps en temps des larmes à Céline ; mais l'un & l'autre reprenoient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient. Je ne pus l'obtenir ; nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon Palais enchanté.

O mon cher Aza ! quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi !

LETTRE XXXIII.

LA triſteſſe de Déterville & de ſa ſœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon Palais enchanté : ils me ſont trop chers l'un & l'autre, pour ne m'être pas empreſſée à leur en demander le motif: mais voyant qu'ils s'obſtinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traverſé ton voyage, & bientôt mon inquiétude a ſurpaſſé leur chagrin. Je n'en ai pas diſſimulé la cauſe, & mes aimables amis ne l'ont pas laiſſé durer long-temps.

Déterville m'a avoué qu'il avoit réſolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me ſurprendre, mais que mon inquiétude lui faiſoit abandonner ſon deſſein. En effet, il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait donner ; & par le calcul du temps & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même ; enfin qu'il n'y a plus de temps à meſurer juſqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette premiere confidence faite, Déterville n'a plus héſité de me dire tout le reſte

de ſes arrangements. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te deſtine ; tu logeras ici juſqu'à ce qu'unis enſemble ; la décence nous permette d'habiter mon délicieux Château. Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous ſéparera ; Déterville a pourvu à tout, & m'a convaincue plus que jamais de l'excès de ſa généroſité.

Après cet éclairciſſement, je ne cherche plus d'autre cauſe à la triſteſſe qui le dévore, que ta prochaine arrivée. Je le plains, je compatis à ſa douleur, je lui ſouhaite un bonheur qui ne dépende point de mes ſentiments, & qui ſoit une digne récompenſe de ſa vertu.

Je diſſimule même une partie des tranſports de ma joie, pour ne pas irriter ſa peine. C'eſt tout ce que je puis faire ; mais je ſuis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entierement en moi-même : ainſi quoique je te crois fort près de moi, que je treſſaillîſſe au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre preſque à chaque mot, pour courir à la fenêtre, je ne laiſſe pas de continuer à écrire ; il faut ce ſoulagement au tranſport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il eſt vrai : mais ton abſence en eſt-elle moins réelle, que ſi les mers nous ſéparoient encore ? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre ; pourquoi ceſſerois-je de m'entretenir avec toi de la ſeule façon dont je puis le faire ? Encore

un moment, & je te verrai ; mais ce moment n'exiſte point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reſte de ton abſence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendreſſe ? Hélas ! tu l'as vue toujours gémiſſante. Que ce temps eſt loin de moi ! avec quel tranſport il ſera effacé de mon ſouvenir ! Aza, cher Aza ! que ce nom m'eſt doux ! bientôt je ne t'appellerai plus en vain ; tu m'entendras, tu voleras à ma voix, les plus tendres expreſſions de mon cœur ſeront la récompenſe de ton empreſſement..... On m'interrompt, ce n'eſt pas toi, & cependant il faut que je te quitte.

LETTRE XXXIV.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Malthe.

AVEZ-VOUS pu, Monſieur, prévoir, ſans repentir, le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ! Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonſtances ſi agréables, par des motifs de reconnoiſſance ſi preſſants, à moins que ce ne fut pour me rendre plus ſenſible à votre déſeſpoir & à votre abſen-

ce ! Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres !

Céline, toute affligée qu'elle eſt, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a préſenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux, la douleur s'eſt fait ſentir dans mon ame ; en retrouvant l'objet de ma tendreſſe, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres ſentiments. Ah ! Déterville, que pour cette fois votre bonté eſt inhumaine ! mais n'eſpérez pas exécuter juſqu'à la fin vos injuſtes réſolutions ; non, la mer ne vous ſéparera pas à jamais de tout ce qui vous eſt cher ; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes lettres, vous écouterez mes prieres ; le ſang & l'amitié reprendront leurs droits ſur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille à laquelle je ſuis reſponſable de votre perte.

Quoi ! pour récompenſe de tant de bienfaits, j'empoiſonnerois vos jours & ceux de votre ſœur ; je romprois une ſi tendre union : je porterois le déſeſpoir dans vos cœurs, même en jouiſſant encore de vos bontés : non, ne le croyez pas, je ne me vois qu'avec horreur dans une maiſon que je remplis de deuil ; je reconnois vos ſoins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois

de me haïr ; mais quels qu'ils soient, j'y renonce, & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir, si vous n'y revenez. Que vous êtes aveugle, Déterville !

Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vues ! Vous vouliez me rendre heureuse, vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez sécher mes larmes, vous les faites couler, & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue que vous avez cru si redoutable pour vous ? Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu le plus doux épanchement de mon ame, la curiosité offensante, qui l'arrache à mes transports, pour visiter les raretés de Paris, tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah ! Déterville ! peut-être ne serez-vous pas long-temps le plus malheureux ?

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramenent ; elle est le seul asyle de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à faire ? Si vous m'abandonnez,

où trouverai-je des cœurs ſenſibles à mes peines ? La généroſité, juſqu'ici la plus forte de vos paſſions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ? Non, je ne puis le croire, cette foibleſſe ſeroit indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer ; mais venez m'en convaincre, ſi vous aimez votre gloire & mon repos.

****

LETTTE XXXV.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Malthe.

SI vous n'étiez la plus noble des créatures, Monſieur, je ſerois la plus humiliée ; ſi vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatiſſant, ſeroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon déſeſpoir ? Mais, hélas ! que me reſte-t-il à craindre ? qu'ai-je à ménager ? tout eſt perdu pour moi.

Ce n'eſt plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie que je regrette ; ce ne ſont plus les inquiétudes d'une tendreſſe innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'eſt la bonne foi violée, c'eſt l'amour mépriſé qui déchire mon ame. Aza eſt infidele.

Aza, infidele ! Que ces funeſtes mots

ont de pouvoir sur mon ame..... mon sang se glace..... un torrent de larmes.....

J'appris des Espagnols à connoître leurs malheurs ; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible : ce sont eux qui m'enlevent le cœur d'Aza ; c'est leur cruelle Religion qui me rend odieuse à ses yeux. Elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ses proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pourroit m'aimer ; unis par les liens du sang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie sans honte, sans regret, sans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'est cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embrasser pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, (sans corrompre mon cœur par ses principes,) j'aurois soumis mon esprit à ses illusions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé à être instruite ; mes pleurs n'ont point été écoutées. Je ne puis être admise dans une société si pure, sans abandonner le motif, qui me détermine, sans renoncer à ma tendresse, c'est-à-dire, sans changer mon existence.

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte, je ne puis refuser une sorte de vénération à des Loix qui me tuent ; mais est-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les

adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus. Ah ! malheureuse.....

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs, que le respect pour la vérité dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole, prêt à s'unir à elle ; il n'a consenti à venir en France, que pour se dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentiments, que pour me rendre une liberté que je déteste, que pour m'ôter la vie.

Oui, c'est en vain qu'il me rend à moi-même : mon cœur est à lui, il y sera jusqu'à la mort.

Ma vie lui appartient, qu'il me la ravisse & qu'il m'aime....

Vous saviez mon malheur, pourquoi ne me l'aviez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard ? Eh ! pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru; aveugle prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeste destinée, j'aurois conduit sa victime à ma rivale, je serois à présent..... O Dieux ! Sauvez-moi cette horrible image....

Déterville, trop généreux ami ! suis-je digne d'être écoutée ? Suis-je digne de vo-

tre pitié ? Oubliez mon injuſtice; plaignez une malheureuſe dont l'eſtime pour vous eſt encore au-deſſus de ſa foibleſſe pour un ingrat.

LETTRE XXXVI.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Malthe.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monſieur, vous ignorez l'état dont les cruels ſoins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne penſois plus. S'il m'étoit reſté quelque ſentiment, ſans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort ; le ſang glacé dans les veines, j'ai long-temps ignoré ma propre exiſtence ; j'avois oublié juſqu'à mon malheur. Ah, Dieux! pourquoi en me rappellant à la vie, m'a-t-on rappellée à ce funeſte ſouvenir ?

Il eſt parti ; je ne le verrai plus ; il me fuit, il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout eſt fini pour moi. Il prend une autre épouſe, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne. Eh bien, cruel Aza, puiſque le fantaſtique honneur de l'Europe a des

charmes pour toi, que n'imites-tu auſſi l'art qui l'accompagne?

Heureuſes Françoiſes, on vous trahit; mais vous jouiſſez long-temps d'une erreur qui feroit à préſent tout mon bien. On vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeſte ſincérité de ma Nation, vous pouvez donc ceſſer d'être une vertu? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes, quand l'occaſion le veut?

Tu m'as vu à tes pieds, barbare Aza; tu les a vus baignés de mes larmes; & ta fuite..... Moment horrible! pourquoi ton ſouvenir ne m'arrache-t-il pas la vie?

Si mon corps n'eût ſuccombé ſous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foibleſſe..... Il ne ſeroit pas parti ſeul. Je te ſuivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux.

Déterville, quelle foibleſſe fatale vous a éloigné de moi? Vous m'euſſiez ſecourue; ce que n'a pu faire le déſordre de mon déſeſpoir, votre raiſon, capable de perſuader, l'auroit obtenu; peut-être Aza ſeroit encore ici. Mais, ô Dieux! déjà arrivé en Eſpagne, au comble de ſes vœux..... Regrets inutiles, déſeſpoir infructueux, douleur, accable-moi!

Ne cherchez point, Monſieur, à ſurmonter les obſtacles qui vous retiennent

à Malthe, pour revenir ici ; qu'y feriez-vous ? Fuyez une malheureuſe qui ne ſent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un ſupplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE XXXVII.

RASSUREZ-VOUS, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fuſſent en ſûreté, & que moins agitée, je ne puſſe calmer vos inquiétudes. Je vis ; le deſtin le veut, je me ſoumets à ſes loix.

Les ſoins de votre aimable ſœur m'ont rendu la ſanté ; quelques retours de la raiſon l'ont ſoutenue. La certitude que mon malheur eſt ſans remede, a fait le reſte. Je ſais qu'Aza eſt arrivé en Eſpagne, que ſon crime eſt conſommé ; ma douleur n'eſt pas éteinte, mais la cauſe n'eſt plus digne de mes regrets ; s'il en reſte dans mon cœur, ils ne ſont dûs qu'aux peines que je vous ai cauſées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raiſon.

Hélas ! à meſure qu'elle m'éclaire, je découvre ſon impuiſſance ; que peut-elle ſur une ame déſolée ? L'excès de la douleur nous rend la foibleſſe de notre premier âge. Ainſi que dans l'enfance, les objets ſeuls

ent du pouvoir sur nous ; il semble que la vue soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue & accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier desir que m'inspira la nature, fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté ; ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire ; j'y trouve des secours contre le désespoir, que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolants ne pouvoient prévaloir sur les objets qui me traçoient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de son arrivée, le siege sur lequel il s'assit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vu se former, tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à sa premiere vue ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié & de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon

esprit, c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable : si elle me quitte je prends des livres, je lis d'abord avec effort ; insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité qui m'environne, & donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerai-je ? Les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination : je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes foiblesses, je ne combats celles de mon cœur, qu'en cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remedes violents.

Peut-être la fastueuse décence de votre Nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance & la solitude où je vis ? Du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour me convaincre de mon tort ; la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour

guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas! quand y régnera-t-elle sans partage & sans retour?

LETTRE XXXVIII.

& derniere.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Paris.

JE reçois presque en même-temps, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malthe, & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi! Déterville, après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentiments dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence.

A quoi bon affecter une déférence pour moi, que vous démentez au même instant? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'assurez d'une soumission

aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des sentiments qui y sont les plus opposés, qui m'offensent ; enfin, que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes serments ; plût au Ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! mais quand je l'oublierois, fidelle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés ; je puis guérir de ma passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui ; tout ce que l'amitié inspire de sentiments sont à vous, vous ne la partagerez avec personne, je vous les dois, je vous les promets, j'y serai fidelle ; vous jouirez au même degré de ma confiance & de ma sincérité : l'une & l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentiments vifs & délicats, tourneront au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir, avec une égale franchise, le regret de n'être point née en France, &

mon

mon penchant invincible pour Aza ; le desir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penser & mon éternelle reconnoissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance fait aussi-bien que l'amour donner de la rapidité au temps. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante, & d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoissance de vos sciences & de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité : je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréable les charmes naïfs de la simple amitié, & je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer : que nous resteroit-il à desirer?

Vous craignez en vain que ma solitude n'altere ma santé Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la na-

ture, le ſimple examen de ſes merveilles n'eſt-il pas ſuffiſant pour varier & renouveller ſans ceſſe des occupations toujours agréables ? La vie ſuffit elle pour acquérir une connoiſſance légere, mais intéreſſante de l'Univers, de ce qui m'environne, de ma propre exiſtence ?

Le plaiſir d'être, ce plaiſir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains, cette penſée ſi douce, ce bonheur ſi pur, *je ſuis*, *je vis*, *j'exiſte*, pourroit ſeul rendre heureux, ſi l'on s'en ſouvenoit, ſi l'on en jouiſſoit, ſi l'on en connoiſſoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiſer les reſſources de notre ame, & les bienfaits de la nature. Renoncez aux ſentiments tumultueux, deſtructeurs imperceptibles de notre être; venez apprendre à connoître les plaiſirs innocents & durables; venez en jouir avec moi; vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes ſentiments tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

Réponſe de DÉTERVILLE *à* ZILIA, *& à la trente-huitieme & derniere Lettre imprimée.*

AH, Zilia ! à quel prix m'eſt-il permis de vous revoir ? Avez-vous bien penſé à ce que vous exigez de moi ? J'ai pu, il eſt vrai, garder le ſilence auprès de vous ; mais cette ſituation faiſoit en même temps la joie & le malheur de ma vie : j'ai pu travailler au retour d'Aza : je reſpectois votre paſſion pour lui, quelque cruelle qu'elle fût pour moi. Lors même que j'ai ſoupçonné ſon changement, ſans me livrer aux flatteuſes eſpérances que j'en pouvois concevoir, j'ai pouſſé l'effort juſqu'à m'en affliger, puiſqu'il devoit vous rendre malheureuſe. Mais Aza alloit revoir vos charmes : Aza venoit vous retrouver fidelle, tendre, occupée de la ſeule idée & du deſir de couronner ſa flamme. Quel triomphe pour lui de voir ces nœuds fortunés, précieux monuments de votre tendreſſe ! Quel autre cœur que le ſien n'eût pas repris ſes glorieuſes chaînes ? Ou plutôt, quel autre cœur que le ſien eût été capable de les rompre jamais ?

Ne pouvant prévoir ſon ingratitude, il ne me reſtoit plus qu'à mourir. Je for-

mai le deſſein de m'éloigner pour toujours, & de fuir ma patrie & ma famille ; je ne pus cependant me refuſer la douloureuſe conſolation de vous en informer. Céline vivement touchée de mon funeſte ſort, ſe chargea de vous rendre ma lettre. Le temps qu'elle choiſit pour cela, vous me l'avez mandé, Zilia, ce fut l'inſtant que s'offrit à vos regards l'infidele Aza ; ſans doute que la tendre compaſſion de Céline pour un frere malheureux, lui fit goûter un ſecret plaiſir à troubler des moments qui devoient être ſi doux ; elle ne ſe trompa point, vous fûtes ſenſibles à mon déſeſpoir, & vous daignâtes me le marquer avec des expreſſions flatteuſes & propres à ſatisfaire un cœur qui n'embitionneroit pas des ſentiments plus vifs.

J'appris bientôt le crime d'Aza : je l'avouerai, mon cœur ſe livra, pour la premiere fois, à l'eſpérance, je pouſſai l'illuſion juſqu'à me flatter de la gloire de vous conſoler. J'enviſageai, pour la premiere fois de ma vie, un avenir fortuné. A ces ſentiments ſi doux & ſi nouveaux pour moi, ſuccéda la plus affreuſe ſituation, votre vie fut en danger ; mon ame fut déchirée par la crainte de vous perdre : je travaillai avec ardeur à ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſoient à mon retour, j'en vins à bout, je volai vers vous. Mon

reſpect m'impoſa la néceſſité d'attendre vos ordres pour me préſenter à vos yeux ; je vous en demandai la permiſſion avec les expreſſions ſi naturelles à un cœur dans l'état du mien. Pourrois-je vous exprimer ce que j'éprouverois à la lecture de votre Réponſe ? Non, cela n'eſt pas poſſible. Combien de mouvements différents ont agité mon ame ! combien de projets inſenſés ! celui de m'éloigner de vous, j'ai oſé le former, Zilia : mais trop foible pour l'exécuter, je me livrai à mon ſort, en reſtant près de vous ; mon reſpect, mon admiration & mes ſervices ſeront les ſeules expreſſions que je permettrai à ma vive douleur ; me ſera-t-il défendu, divine Zilia d'eſpérer, en ſilence, que vous ſerez touchée un jour d'une paſſion dont le reſpect égalera toujours la vivacité ?

LETTRE II.

ZILIA A CÉLINE.

QUE je ſuis malheureuſe, ma chere Céline ! Vous m'abandonnez à moi-même ! hélas ! je n'ai point de plus cruel ennemi : ſans ceſſe livrée aux réflexions les plus affligeantes, ſur des malheurs que je n'ai pu prévoir, manquant d'expérience,

je ne puis abſolument jouir du repos que ſemble m'offrir cette charmante ſolitude. Elle ne ſert qu'à me rappeller le ſouvenir du cruel Aza, avec tous ſes charmes ; en-vain j'appelle à mon ſecours la raiſon & mon amour outragé, payé d'ingratitude ; je vois bien que je ne puis eſpérer que du temps le calme que je déſire. Que n'avoit-il plu à l'amour, que des ſentiments ſi tendres, ſi délicats, fuſſent réſervés à Déterville ? Il en eût mieux connu le prix. Mais pouvois-je prévoir des événements dont je n'avois aucune idée ? Aza ſe préſenta la premiere fois à mes yeux avec tous les avantages, la naiſſance, le mérite, une figure charmante, & l'amour le plus vif autoriſé du devoir ; que falloit-il de plus pour engager un jeune cœur naturellement ſenſible & tendre ? Auſſi ſe donna-t-il ſans réſerve : je ne reſpirois que pour lui, je ne déſirois d'avoir des charmes & d'en acquérir de nouveaux, que pour être plus digne de lui, & pour le rendre plus amoureux, s'il eût été poſſible. Notre bonheur fut parfait juſqu'à la funeſte révolution qui nous arracha l'un à l'autre.

Une longue abſence, la dépendance des autres, la perte de ſes richeſſes, l'ont ſans doute déterminé à m'oublier, pour jouir des avantages réels qu'on lui a offerts, & qu'il ne ſe flattoit plus d'avoir en me reſtant attaché. D'ailleurs, comment ſe-

roit-il resté fidele, puisqu'il ne l'a point été à sa Religion ? Une erreur en entraîne une autre.

Mais je m'apperçois, avec regret, que je ne vous entretiens que de cet ingrat. Que je suis foible, ma chere Céline ! & que j'ai besoin de vos conseils pour fortifier ma raison contre un amour involontaire ! C'en est fait, je veux faire de nouveaux efforts pour le surmonter.

Déterville est-il à Paris ? A-t-il accepté la tendre amitié que je lui ai offerte ? Vous êtes l'un & l'autre tout ce qui me reste de plus cher. Venez adoucir ma solitude : la promenade, la lecture, les réflexions partageront notre temps ; je pense que je dois aussi étudier votre Religion. Aza, dont les connoissances étoient sublimes, comme fils du Soleil, doit avoir l'esprit plus vif & plus pénétrant que moi ; il a pu connoître des défauts que je ne vois pas dans la nôtre ; je puis me faire illusion sur sa perfection. Quand je quittai le Pérou, j'étois persuadée qu'il étoit seul le favori du Soleil ; que notre seul horison en étoit éclairé, & que les autres peuples étoient dans d'obscures ténebres. Je n'ai pas tardé à reconnoître mon erreur ; il me semble donc que des instructions qui me seront données par Déterville, dont la droiture, la candeur, la modération, la générosité forment le caractere, feront sur moi plus

d'impreſſion. Je joindrai cette obligation à toutes celles que je lui ai déja ; je reſerve ſeulement qu'il n'emploiera que des raiſonnements, des preuves ſolides pour me perſuader ; je veux être inſtruite, mais point contrainte : cette étude ſérieuſe ſera entremêlée d'amuſements innocents ; vous les partagerez avec nous, Céline. Mais faites bien ſentir à Déterville qu'il mettra le comble à ma reconnoiſſance, s'il retranche abſolument l'amour de notre ſociété. Cette liaiſon ſera charmante, ſi je n'entends point parler de cet ennemi de mon repos ; l'eſtime, la confiance y régneront : que peut-il deſirer davantage ?

Venez tous deux reſpirer cette aimable liberté que l'on goûte à la campagne avec des perſonnes qui nous ſont cheres. Vous ſupporterez avec bonté mes foibleſſes : vous fortifierez ma raiſon, & le temps fera le reſte.

LETTRE III.

Réponſe de Céline à Zilia.

JE ne vous aurois point laiſſée à vous-même, ma chere Zilia, ſi je ne vous avois crue plus affermie ſur un malheur ſans reſſource ; j'aurois penſé même vous faire inſulte de croire que l'inconſtant Aza occupoit

occupoit ſeul encore votre cœur. Il ne le mérite pas en vérité. A-t-il pu connoître tout ce que vous valez, & briſer ſes chaînes ?

On voit bien que l'amour plaide encore vivement pour lui auprès de vous ; mais cela le juſtifie-t-il ? Vous êtes ingénieuſe à chercher tout ce qui peut le faire trouver moins coupable ; c'eſt un effet de la bonté de votre cœur & de l'amour que vous avez encore pour cet ingrat. Mais, ma chere Zilia, ne vous faites point illuſion ; il n'avoit éprouvé en vous aimant nulles de ces petites tribulations qui réchauffent l'amour : la jalouſie, le caprice, les refroidiſſements, n'étoient point entrés dans votre liaiſon ; ſûr de votre cœur, il ne trouvoit que tendreſſe, égalité d'humeur, une paſſion peut-être trop vive de votre part, & ſur-tout point de concurrent. Voilà ce qui a fait votre malheur ; il a ceſſé de vous aimer, parce qu'il avoit été trop heureux : il n'eſt pas même bien décidé, ma chere Zilia, quel ſentiment a prévalu chez lui, ou la Religion, ou les beaux yeux de l'Eſpagnole ; ſi c'eſt le premier motif ſeul, il eſt excuſable ; mais les deux objets réunis enſemble me rendent fort ſuſpect ſon changement. Vous avez tort, ma chere amie, de penſer ſans ceſſe à ce perfide ; c'eſt entretenir une idée funeſte à votre repos. Ne parlons plus, je

vous prie de cet infidele ; oublions s'il eſt poſſible, juſqu'à ſon nom. Je vous irai voir ; je ferai mes efforts pour vous diſtraire ; je ſouhaite paſſionnément de pouvoir contribuer au retour de votre tranquillité, & d'aſſurer votre bonheur.

Je me reproche beaucoup de vous avoir laiſſée ſeule, abandonnée à vos réflexions ; mais j'ai cru votre cœur guéri ; je ne doute point qu'une compagnie aimable n'adouciſſe votre ſolitude ; je veux vous mener deux de mes bonnes amies, dont je ſuis ſûre que vous ſerez contente.

Mon frere eſt de retour, je lui ai fait voir votre lettre : il eſt pénétré de douleur de vous voir encore ſi remplie de l'idée du parjure Aza. Vous devez à ſa délicateſſe & à des ménagements dont lui ſeul eſt capable, toute la violence qu'il s'eſt faite de n'être point auprès de vous. Uniquement occupé d'une paſſion auſſi tendre que reſpectueuſe, il ne ſe trouve point capable d'en ſupprimer toutes ſortes de témoignages ; il craint de vous offenſer, parce qu'il craint que malgré lui il ne lui échappe auprès de vous des expreſſions qui lui ſont interdites avec une extrême rigueur. Il regrette ſans ceſſe que des ſentiments ſi conſtants, ſi tendres, ſi délicats, qu'il croit mériter à juſte titre, ſoient la récompenſe d'un parjure.

Vous lui offrez votre amitié, vous le

preſſez de vous aller voir : en vérité n'eſt-ce pas une cruauté ? Quoi ! il verroit à chaque inſtant un objet enchanteur, pour lequel ſeul il ſoupire, qui, par ſa beauté, ſa douceur, & mille autres agréments l'enchaîneroit toujours davantage : & vous auriez le courage de lui défendre de parler de ce qui l'intéreſſe le plus.

Il accepte cependant avec reconnoiſſance la tendre amitié que vous lui offrez, ne pouvant rien obtenir de plus ; il ſent à merveille qu'elle auroit mille charmes pour un cœur moins amoureux ; mais ſa paſſion eſt trop forte pour s'en tenir à ce ſimple ſentiment. Ne pouvant rappeller ſa raiſon, je vois qu'il lui ſera difficile de fortifier la vôtre. Ma chere Zilia, n'eſt-ce pas preſque en manquer, que de s'obſtiner à aimer un objet qui ne peut & qui ne doit plus répondre à nos ſentiments ?

Si vous deſirez vous éclairer ſur notre Religion ne craignez point que Déterville vous inſtruiſe avec tyrannie ; il vous donnera des ſecours, des conſeils, que vous ſerez maîtreſſe de ſuivre ou de rejetter. Vous connoiſſez ſa droiture & ſa modération : je ſuis ſûre qu'il ne ſe démentira point, il aura cependant une joie parfaite, s'il a le bonheur de réuſſir ; mais, ma chere Zilia, pour ce grand ouvrage, il faut ſe défaire de tout préjugé.

Nous nous promettons beaucoup de douceur de votre société : nous y mettrons auſſi tout l'agrément dont nous ſommes capables ; ce qui nous ſera aiſé, notre cœur étant libre du côté de l'amour & n'étant rempli que de la tranquille amitié. Déterville même, que nous avons enfin engagé d'être de la partie, m'a promis ſincérement de ne point paroître amoureux, & d'avoir toute la diſcrétion que vous exigez de lui ; mais il vous prie à ſon tour de ne lui jamais parler de l'infidele & heureux Aza. Il doit ce me ſemble, exiger de vous cette complaiſance : je ne ſais ſi elle ne vous coûtera pas ; mais il faut que vos deux cœurs ſoient à l'uniſſon, pour former entre nous un concert parfait.

LETTRE IV.

Déterville à Céline.

A Mon retour de Malthe à Paris, ma chere ſœur, j'ai reçu avec un tranſport mêlé de crainte, la lettre de la belle Zilia, qui m'a été rendue par votre ordre. En effet, elle me confirme d'abord le deſſein d'oublier Aza ; mais, ô douleur cruelle ! elle m'annonce de nouveau qu'elle ne pourra jamais ſe réſoudre à le rempla-

cer : elle me défend même d'en avoir la moindre idée. Quel coup accablant, ma chere Céline ! le concevez-vous bien ? Tant que Zilia a dû compter sur la fidélité d'un amant si chéri, je n'ai eu lieu ni d'espérer, ni de me plaindre ; je n'ignorois pas, puisque j'en suis moi-même la preuve, qu'un cœur véritablement épris ne peut suffire qu'à un seul amour. Celui de Zilia appartenoit de droit au fidele Aza ; mais ce même Aza devenu infidele & parjure, mes espérances n'ont-elles pas dû renaître ? Cependant, dans l'instant même, elles sont cruellement trompées. Quel sort est le mien, ma chere Sœur ! & de quelle trempe est donc l'ame des Péruviennes ? Quoi ! Zilia n'est pas même susceptible de ce vif plaisir que toutes les femmes, que dis-je ! que tous les cœurs attachent à la vengeance. Que n'efface-t-elle au moins de son cœur jusqu'à l'image de cet ingrat, ne fût-ce que pour montrer son horreur pour l'ingratitude ? Heureux si dans ces divers sentiments il entroit de l'amour pour moi ; je sens bien que ma delicatesse en seroit blessée, mais n'importe, elle m'aimeroit ; je devrois, à la vérité, mon bonheur au dépit ; mais je le devrois aussi peut-être à la reconnoissance. Et ne serois-je pas mille fois heureux ? Je ne puis m'empêcher d'être flatté de cette idée.

Il eſt vrai que cette beauté que j'adore, m'offre l'amitié la plus conſtante ; elle l'exprime avec paſſion, elle en détaille tous les agréments, avec tant de grace & de délicateſſe, que ſi toute autre que Zilia m'offroit une amitié pareille, j'en ſerois enchanté. Mais de ſa part, l'amitié la plus tendre peut-elle payer l'amour le plus paſſionné ? Sentiment paiſible, qu'a-t-elle de commun avec mes tranſports? Image foible d'une paſſion, comment répondroit-elle à la vivacité de celle que je ſens? Quel malheur ſeroit le mien, ſi, tandis que Zilia rendroit à l'amour le plus tendre le ſimple ſentiment de la tranquille amitié, ſon cœur oubliant enfin l'ingrat Aza, devenoit ſenſible pour un autre que moi ! J'en frémis d'horreur & de crainte. Hélas! une liaiſon pareille feroit mon tourment. Toujours près de l'objet qui ſeul peut faire mon bonheur, & toujours loin du bonheur même, cette ſituation, bien loin d'être un remede aux maux que je ſens, ne feroit que les augmenter.

Plaignez-moi, ma chere Céline, mais plaignez-moi ſincérement, ſi du moins vous avez quelque idée d'un amour ſans eſpérance.

LETTRE V.

Céline à Déterville.

QUE je plains un cœur agité, qui ne trouve de reſſource ni en ſoi-même, ni dans les autres! Tel eſt votre ſituation, mon cher Déterville; vous aimez Zilia, la plus aimable, la plus vertueuſe fille, qui fut jamais, & vous l'aimez preſque ſans meſure. La pureté de ſon ame, la délicate naïveté de ſes diſcours, ſa beauté toujours nouvelle à vos yeux, ſa candeur, ſa vive tendreſſe même pour Aza, toute contraire qu'elle eſt à la vôtre, tout a nourri en vous une paſſion que le goût & l'eſtime augmentent tous les jours : paſſion d'autant plus vive, que c'eſt la premiere que vous ayez éprouvée. Je m'efforcerois de vous en guérir, ſi elle étoit d'une nature à vous coûter des remords ; mais je n'ignore point que, maître de la deſtinée de cette belle Indienne par les loix de la guerre, vous avez reſpecté ſa beauté, ſes ſentiments & ſes malheurs ; je ſai qu'il n'a pas tenu à vous que le ſeul bien qui pouvoit la rendre heureuſe lui fût rendu, & cela aux dépens de vos richeſſes, je vous ai admiré comme un prodige, quand je vous ai vu appeller du fond de l'Eſpagne l'heureux Aza, pour lui remettre, avec ſes tré-

fors, le seul dont vous ne pouviez vous passer; c'est le comble de la générosité.

Cependant, par une bizarrerie sans exemple de la fortune, lorsque l'infidélité d'Aza rend vos bienfaits inutiles, & que vous avez plus que jamais droit d'espérer, la constance imprévue de Zilia pour un ingrat, ajoute le dernier trait à vos disgraces.

Mais, mon cher frere, en applaudissant à votre douleur, & en vous plaignant de la fatalité de votre étoile, souffrez que je vous fasse sentir que vous la rendez pire encore. Le trouble de votre cœur vous empêche sans doute d'entrevoir la moindre lueur d'espérance; peut-être même que l'indifférence dans laquelle vous viviez auparavant, n'a pu vous instruire des ressources que la fortune vous laisse encore. Comme femme, je serois tentée de vous en laisser ignorer une partie; mais comme Sœur, je ne saurois m'y résoudre. Ecoutez-moi donc, mon cher Déterville.

Aza étoit naturellement le seul objet auquel Zilia devoit s'attacher. Prince tendre, jeune & charmant, & Zilia dans la force & la douceur de ses premiers feux; unis par le goût & le devoir, & par la vertu qui ennoblit l'un & l'autre, un malheur affreux, une révolution cruelle les sépare, & rend plus vive l'image du bonheur dont ils se voient cruellement privés. Repré-

ſentez-vous combien le déſeſpoir a dû même ajouter de force à une paſſion déjà ſi vive & ſi légitime. C'eſt un cœur tout neuf, plein de feu, donné pour la premiere fois, & qui ne connoît point de plaiſir plus ſenſible que de s'attacher à l'objet qu'il a choiſi ; enfin, c'eſt un cœur amoureux à l'excès, que la difficulté enflamme, & qui, touchant au bonheur, ſe le voit arracher à l'inſtant même qu'il ſe flattoit d'en jouir. Mettez-vous pour un moment à la place de Zilia, mon cher frere : eſt-il poſſible qu'un autre Amant puiſſe lui faire oublier ſitôt un Epoux ſi cher, & lui rendre ſa tranquillité ? Rappellez-vous la nobleſſe de ſon ame, vous concevrez qu'un cœur ſi généreux peut-être capable de pouſſer ſon attachement au-delà des bornes d'une ſenſibilité ordinaire, & continuer d'aimer un objet qu'il eſt ſûr de ne pouvoir poſſéder ; c'eſt une corde d'inſtrument qui réſonne longtemps après qu'elle a été fortement touchée.

Mais ne voyez-vous pas, mon cher Déterville, que ce ſentiment eſt trop contraire à la nature pour être durable? Doutez-vous que Zilia, revenue à des réflexions plus tranquilles, ne ſente l'injuſtice d'Aza, le poids de ſon indifférence, & l'inutilité d'aimer ſans retour ? Soutenue encore dans ſa tendreſſe par une eſpece de

preſtige, l'illuſion qu'elle ſe fait viendra bientôt à ſe diſſiper ; l'image d'Aza ne tardera pas à lui devenir importune, & le cœur de Zilia, vuide de l'intérêt qui l'occupoit, ſe ſoutiendra difficilement dans cette inaction. Une langueur ennuyeuſe eſt un fardeau inſupportable pour une ame active ; Zilia ſouhaitera enfin quelque prétexte de ſe diſtraire ; & quel prétexte plus heureux pour tous les deux, que celui de la reconnoiſſance ! Car Zilia fait profeſſion d'en avoir pour vous, elle ſent qu'elle en doit à tous vos procédés généreux.

Je viens à l'amitié qu'elle vous offre. Vous la rebuttez cette amitié, & l'on diroit qu'elle vous offenſe, ou tout au moins qu'elle vous bleſſe. Vous la regardez comme un ſentiment trop foible pour répondre à la vivacité de votre amour. Il ſemble que l'on vous paie avec de la fauſſe monnoie ; enfin vous la rejettez, parce que ce n'eſt pas préciſément de l'amour ; mais, mon cher frere, eſt-ce au nom que vous en voulez ? pour moi je le crois ; car l'amitié de Zilia devroit vous inſpirer moins de répugnance. Que dis je ? vous devriez en être charmé. Pourquoi m'obligez-vous à développer ici les grands ſecrets du beau ſexe ? apprenez que ce ſentiment ſi doux parmi les hommes, ſi rare entre les femmes, eſt toujours plus vif

entre des personnes de différent sexe : les hommes s'aiment avec cordialité, les femmes avec défiance ; & deux personnes de sexe différent, joignent au goût de l'amitié, une partie de ce feu que la nature ne manque jamais d'inspirer. Cette amitié, si pure en apparence, aura néanmoins en naissant le germe de la passion ; l'ami & l'amie ne s'en douteront nullement : je veux même qu'ils se tiennent mutuellement en garde : n'importe toutes leurs précautions ne changeront rien au progrès imperceptible de la nature, & bientôt ils seront étonnés d'être amoureux l'un de l'autre sans s'en être apperçus.

Cette amitié donc que l'on vous offre, mon cher Déterville, est, selon moi, le premier acte de cette piece intéressante dont vous desirez si fort le dénouement ; c'est le premier développement du cœur, & dès qu'il vous est favorable, avez-vous lieu de vous en plaindre ?

Il est vrai que le nom d'amitié y met un voile qui vous le cache en partie ; mais c'est un voile tissu des mains de l'amour, fait uniquement pour tromper les yeux jaloux, mais qui ne cache rien à des yeux pénétrans, & ne dérobe pas long-temps la vérité à celui qui en est l'objet. N'avouez-vous pas à présent, mon cher frere, que j'ai eu lieu d'être surprise de vous entendre

plaindre ſi vivement du ſeul parti que Zilia devoit prendre ? Réfléchiſſez-y bien, & vous ſerez de mon ſentiment ; eſt-il de moyen plus heureux, & qui ménage mieux ſa délicateſſe & la vôtre ?

N'auriez-vous pas toujours meilleure opinion d'une Belle qui ſeroit d'autant plus réſervée, qu'elle voudroit vous plaire davantage, en donnant à votre paſſion un caractere ſage & raiſonnable ?

En vérité, vous devez ſavoir gré à Zilia de ce que, par la voie de l'amitié, elle vous ménage pour la ſuite des plaiſirs plus vifs & plus piquans que ceux que vous vous propoſez, en exigeant d'elle un retour de tendreſſe qu'elle n'oſe & qu'elle ne doit point encore avouer. Rapportez-vous-en au beau ſexe ſur cette eſpece de ſentiment ; n'ayez point de honte de ce que les femmes vous y devancent, puiſque ſans elles les hommes ignoreroient peut-être les fineſſes de l'art d'aimer. On leur accorde par excellence la ſoupleſſe de l'eſprit ; c'eſt une ſuite naturelle de celle de leur cœur. Dans l'art d'aimer, dont je parle, je n'entends point, qu'il y entre de l'artifice ; ces deux caracteres, quoiqu'aſſez reſſemblant, méritent d'être diſtingués. Toutes les Femmes d'eſprit aiment avec art, mais toutes ne ſont pas artificieuſes. Pour votre chere Zilia, c'eſt

l'ingénuité la plus fine que je connoiſſe ; elle a le cœur droit, noble & élevé. Ce cœur uniquement occupé juſqu'à préſent d'une paſſion des plus tendres & des plus légitimes, mais cruellement trompé, vous éprouverez enfin qu'il étoit réſervé pour vous. Donnez ſeulement un terme à la douleur de Zilia, &, ſans vous plaindre, laiſſez au temps à détruire en elle cette idée de gloire qui la flatte encore.

Cet honneur ſingulier de demeurer fidelle à ſes premiers nœuds, lors même qu'ils ſont rompus ſans reſſource, eſt un ſentiment qu'elle n'a ſûrement pas puiſé chez nous, & dont ſans doute elle ſe défera à notre exemple : alors libre & craignant de l'être par l'habitude de ne l'être pas, ſenſible à vos ſoins généreux, l'amitié, qu'elle ne regarde à préſent que comme une douce ſympathie, n'aura plus qu'un pas à faire pour devenir de l'amour ; & ce miracle ſe fera ſans qu'elle s'en apperçoive.

Voilà, mon cher Déterville, une perſpective charmante. Je penſe qu'en voilà aſſez pour vous réduire ſans peine au parti que Zilia vous propoſe de ſi bonne grace. Mais attendez de vos ſoins déſintéreſſés en apparence, & plus encore de la nature de votre cœur, le bonheur dont vous commenciez à déſeſpérer.

LETTRE VI.

ZILIA A DÉTERVILLE

APRÈS la perte d'Aza, je n'aurois jamais penſé, Monſieur, que mon cœur pût être encore ſenſible à de nouveaux chagrins. J'en fais cependant aujourd'hui la funeſte expérience, par la découverte que le hazard m'a fait faire, qui me replonge dans de cruels ennuis. Votre Sœur vint hier chez moi. Après ſon départ, je trouve dans ma chambre un papier, je l'ouvre; mais quelle fut ma ſurpriſe de reconnoître ſon écriture dans une lettre qu'elle vous adreſſe, où, vous blâmant de ne pas accepter mes offres, elle prétend vous y déterminer par des motifs bien différents des miens. Qui l'eût pu croire, que Céline, toujours tendre, toujours généreuſe, mon unique conſolation dans l'amertume qui enveloppe mon ame, que Céline, dis-je, fût une perfide? Quoi! me livrant aux douceurs de ſon amitié, & l'aimant de bonne foi, j'apprends qu'elle ne m'aime qu'avec défiance. Si votre Sœur, au commencement de cette fatale Lettre, m'accable de louanges, ce ſont moins ſes ſen-

timents, sans doute, que la crainte de vous déplaire, qui les lui arrache : car sur quoi prétend-elle fonder votre espérance ? si ce n'est sur le peu de solidité de ces mêmes vertus qu'elle m'attribue. En vous développant les secrets de son sexe, son art, ou plutôt son artifice, ne tourne pas à l'avantage de son cœur. Hé quoi ! peut-on, sans injustice, juger des Vierges dévouées au Soleil & élevées dans son Temple, parce qu'elle définit le caractere général des femmes ? N'est-il qu'un modele, qu'une regle pour juger ? Le Créateur, qui diversifie ses ouvrages en mille manieres, qui donne à chaque Pays quelque propriété particuliere, qui nous donne à tous des physionomies si variées & si différentes, a-t-il voulu que les caracteres seuls fussent semblables par-tout, & que tous les êtres raisonnables pensassent de même ? Pour moi, j'ai de la peine à me le persuader. D'ailleurs, d'où vient qu'elle donne aux hommes de si heureuses prérogatives ? Croit-elle qu'ils aient une plus ample portion de ce souffle de la Divinité ? Nous en sommes persuadés au Pérou à l'égard des divins Amutas, que la sublimité des connoissances, & que leurs usages consacrés à la vertu, élevent au-dessus des hommes ordinaires ; mais pour les autres hommes, s'ils ont des

paſſions qui leur ſont communes, nous leur connoiſſons auſſi des vertus qui les dirigent, & qui rectifient ces paſſions, & nous les jugeons ſur leurs actions & non ſur des foibleſſes ſuppoſées.

Comment peut-elle eſſayer de vous perſuader du peu de fermeté de mes ſentiments? Le paſſé ne l'en a ſûrement pas inſtruite. Mon cœur, formé dès l'enfance à la franchiſe, n'a jamais cherché à perſuader l'infidele Aza de la ſincérité de mes feux, que par l'expreſſion de leur vivacité.

J'ignore & je veux toujours ignorer cet art qui dégrade bien plus les femmes qu'il ne releve leurs attraits : il prouve ſeulement leur foibleſſe, leur vanité & leur défiance envers l'objet qu'elles veulent enchaîner. La nature ne connoît point cet art, & ne fait aucun effort pour orner les graces, & parer la vertu.

Vainement Céline prétend diſtinguer l'art & l'artifice, cette idée ne me fait point illuſion. Cherche-t-on le déguiſement, lorſqu'on eſt intéreſſé à ne cacher rien? Et oſeroit-on avouer enſuite, ſans rougir, tout ce qu'on a mis en œuvre pour jetter dans l'erreur?

J'eſpere tout de la généroſité de votre cœur. Digne d'être né parmi nous, je ſuis ſûre qu'aucun ſoupçon injurieux n'eſt entré

tré dans votre ame ; & je ſerois bien fâchée que vous euſſiez vu cette maudite lettre, qui peut-être vous en auroit fait naître. Mais, Déterville, ſerois-je digne de vos bontés, ſi la trop foible Céline penſoit juſte ?

Trop vertueux pour penſer que l'on cherche la gloire, en s'acquittant de ſon devoir, n'attendez rien du temps ni de ma foibleſſe. Unie avec Aza, par des nœuds que la mort ſeule auroit déja dû rompre, aucun objet ne pourra m'en dégager. Venez, Monſieur, jouir des fruits tranquilles que vous offre la reconnoiſſance : venez orner mon eſprit en l'éclairant.

Dégagé des paſſions tumultueuſes, vous éprouverez que l'amitié eſt ſeule digne de remplir notre cœur, & ſeule capable de nous faire un ſort parfaitement heureux.

****

LETTRE VII.

DÉTERVILLE A ZILIA.

J'ÉTOIS parti, adorable Zilia, dans la ferme réſolution de vous oublier, ne connoiſſant point d'autre ſoulagement à mes peines ; je croyois qu'une longue

abſence opéreroit ce prodige. Mais, hélas ! le dépit qu'inſpire un tendre ſentiment, eſt bientôt étouffé par ſon principe même. Me voilà de retour plus amoureux que jamais & auſſi maltraité, malgré les lueurs d'eſpérance que l'infidélité d'Aza avoit fait naître chez moi. Ma ſituation me met de plus en plus en droit de me plaindre ; mais quelque cruelle pour moi que ſoit votre façon de penſer, elle m'en ôte la liberté ; vous m'enchaînez d'une façon ſi ſéduiſante, par la tendre amitié que vous m'offrez, que, quoique les bornes que vous lui preſcrivez me paroiſſent une eſpece d'ingratitude, je ſens que mes plaintes deviendroient une injuſtice.

En me ſoumettant à la rigueur de vos loix, mon cœur oſe encore conſerver l'eſpérance de les adoucir pardonnez mon déſordre & ma ſincérité, je vous exprime les mouvements de mon cœur, je me plais à ces illuſions ; je ſuis fâché quand ma raiſon me fait ſentir ma témérité ; j'en rougis un inſtant, mais bientôt les idées d'un heureux avenir triomphent. Telle eſt ma foibleſſe ; réflexion humiliante pour moi, qui releve d'autant plus la gloire de la fille du Soleil.

Près de vous, belle Zilia, un ſeul de vos regards ramenera le reſpect qui vous

eſt dû ; l'ardeur de vous plaire m'enlevera au-deſſus des ſens, vous ſerez la regle de mes mœurs, liés & unis enſemble par les ſeuls ſentiments de l'ame & de l'eſprit, nous n'aurons point à craindre les dégoûts que le trouble des paſſions entraîne après lui. Nos jours tranquilles, ſans ennui, ſemblables à un printemps perpétuel, où tout paroît ſortir des mains de la nature, couleront dans une félicité parfaite ; en jouiſſant mutuellement des bienfaits de cette nature, nous en couronneront notre innocence. Si nous parlons quelquefois d'Aza, ce ne ſera que pour nous rappeller ſon ingratitude & le plaindre. Peut-être le deſtin ſeul eſt coupable de ſon changement ; d'ailleurs, il n'étoit plus digne de la Vierge du Soleil, après avoir reſpiré l'air du pays des cruels ennemis du Pérou.

Ne ſachez aucun mauvais gré à ma Sœur : ſa tendreſſe pour moi, & ſa ſenſibilité pour ma ſituation, lui a fait imaginer toutes les raiſons que vous avez vues, pour me conſoler & faire renaître mon eſpérance : ce motif doit l'excuſer. Promettez-moi de lui pardonner, divine Zilia : rien ne doit altérer les douceurs de la ſociété charmante que nous nous propoſons de former avec vous.

Dans cette eſpérance je pars pour m'al-

ler jetter à vos pieds : je regarderai ce nouveau ſéjour comme le Temple du Soleil : j'y adorerai, avec reſpect, l'Aſtre qui l'éclaire, & l'objet de tous mes ſoins ſera de vous y rendre ſans ceſſe l'hommage le plus pur & le plus ſoumis.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
D'AZA
OU
D'UN PÉRUVIEN.

SECONDE PARTIE.

Auteur de ces Lettres
est Lamarche-Parmentier

LETTRES
D'AZA,
OU
D'UN PÉRUVIEN.
SECONDE PARTIE.

A ROUEN,
chez JEAN RACINE, Libraire,
rue Ganterie.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Permission.

AVERTISSEMENT.

LA lecture des Lettres d'une Péruvienne m'a fait ſouvenir que j'avois vu en Eſpagne, il y a quelques années, un Recueil de Lettres d'un Péruvien, dont l'Hiſtoire m'a paru depuis avoir beaucoup de rapport avec celle de Zilia. J'ai obtenu ce Manuſcrit. J'ai reconnu que c'étoient les Lettres mêmes d'Aza, traduites en Eſpagnol. C'eſt ſans doute à *Kanhuiſcap*, ami d'Aza, à qui la plupart de ces Lettres ſont adreſſées, que l'on doit cette Traduction du Péruvien.

L'intérêt qu'Aza a excité en moi dans ces Lettres, m'en a fait entreprendre la Traduction. J'ai vu avec joie, s'effacer de mon eſprit les idées odieuſes que Zilia m'avoit

données d'un Prince plus malheureux qu'inconſtant. Je crois qu'on goûtera le même plaiſir. On en reſſent toujours à voir juſtifier la vertu.

Bien des gens feront peut-être un crime à Aza d'avoir peint, ſous le nom de Mœurs Eſpagnoles, des défauts, des vices même particuliers à la Nation Françoiſe. Quelque ſenſé que paroiſſe ce reproche, il ſera bientôt détruit, lorſqu'on fera attention, avec M. de Fontenelle, qu'un Anglois & un François ſont Compatriotes à Pékin. Je n'oſe me flatter d'avoir rendu la nobleſſe des images, la force & l'expreſſion des penſées que j'ai trouvées dans l'Original Eſpagnol : je m'en prends à notre Langue & au ſort ordinaire des Traductions. Le Lecteur s'en prendra peut-être à moi ; nous pourrons avoir raiſon tous deux.

LETTRES

LETTRES D'AZA A AZILIA.

LETTRE PREMIERE.

QUE tes larmes se dissipent comme la rosée à la vue du Soleil ; que tes chaînes changées en fleurs, tombent à tes pieds, & te peignent, par l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de mon amour, plus ardent que l'astre divin qui l'a fait naître ! Zilia, que tes craintes cessent ! Aza respire encore ; c'est t'assurer qu'il t'aime toujours.

Nos tourments vont finir : un moment fortuné va nous unir à jamais. O divine félicité ! qui peut vous retarder encore ?

Les prédictions de *Viracocha* (1) ne

(1) Incas qui avoit prédit la destruction de leur Empire par les Espagnols.

ſont point accomplies. Je ſuis encore ſur le trône auguſte de *Manco-Capac*, & Zilia n'eſt point à mes côtés. Je regne, & tu portes des fers.

Raſſure-toi, tendre objet de mon ardeur, le Soleil n'a que trop éprouvé notre amour, il va le couronner. Ces nœuds, foibles interpretes de nos ſentiments ; ces nœuds, dont je bénis l'uſage, & dont j'envie le ſort, te verrons libre. Du fond de ton affreuſe priſon, tu voleras dans mes bras. Semblable à la colombe qui, échappée aux ſerres du vautour, vient jouir de ſon bonheur auprès de ſa fidelle compagne, je te verrai dépoſer dans mon cœur, encore ému de craintes, tes douleurs paſſées, ta tendreſſe & mon bonheur. Quelle joie ! quels tranſports de pouvoir effacer tes malheurs ! Tu verras à tes pieds ces barbares maîtres du tonnerre, & les mains mêmes qui t'ont donné des fers, t'aideront à monter ſur le trône.

Pourquoi faut-il que le ſouvenir de mes malheurs vienne altérer un bonheur ſipur? Pourquoi faut-il que je te trace des maux qui ne ſont plus ? N'eſt-ce point abuſer des préſents des Dieux, que de n'en pas goûter tout le prix ? Ne point oublier ſon infortune, c'eſt preſque la mériter. Et tu veux, ma chere Zilia, que j'ajoute à mes maux la honte de les

avoir soufferts justement. Je t'aime, je puis te le dire, je vais te revoir. Quel nouvel éclaircissement puis-je te donner sur mon sort ? J'irois te peindre le passé, quand je ne puis t'exprimer les sentiments qui m'agitent en ce moment..... Mais que dis-je ? Tu le veux, Zilia !

Rappelle-toi, si tu le peux, sans mourir, ce jour affreux, ce jour dont l'alégresse fut l'aurore.

Le Soleil plus brillant répandoit sur mon visage les mêmes rayons dont il éclairoit le tien. Les transports de la joie, les flammes de l'amour enlevoient mon cœur. Mon ame étoit confondue dans la Divinité même dont elle est émanée. Mes yeux étinceloient du feu qu'ils avoient pris dans les tiens, & brilloient de mille desirs. Retenue par la décence des cérémonies, je marchois au Temple, mon cœur y voloit. Déja je t'y voyois plus belle que l'étoile du matin, plus vermeille que la rose nouvelle, accuser de lenteur nos *Cucipatas* (1), te plaindre à moi de l'obstacle qui nous séparoit encore..... quand tout à coup, ô souvenir horrible ! la foudre gronde, éclate dans les airs. A ce bruit redoutable tout tombe à mes côtés. Moi-même je me prosterne pour adorer *Yllapa* (2). Je l'implore

(1) Prêtres du Soleil.
(2) Le tonnerre.

pour toi. Ses coups redoublent, se ralentissent, ils cessent. Je me leve tremblant pour tes jours. Quelle horreur ! quel spectacle ! enveloppé dans un nuage de soufre, environné de flammes & de sang dans une affreuse obscurité, mes yeux n'apperçoivent que la mort ; mes oreilles n'entendent que des cris, & mon cœur ne demande que toi. Tout te peint à ce cœur éperdu. J'entends encore le coup qui t'a frappée. Je te vois pâle, défigurée, le sein souillé de sang & de poussiere : un feu cruel te dévore.

Les nuages se dissipent, l'obscurité cesse, le croiras-tu, Zilia ? Ce n'étoit point Yllapa. Les Dieux ne sont pas si cruels. Des barbares usurpateurs de leur puissance, nous en faisoient sentir tout le poids. A leur vue odieuse, je m'élance au milieu d'eux. L'amour, les Dieux qu'ils ont outragés, me prêtent leurs forces ; ta vue les augmente. Je vole à toi. Je renverse tout. Je suis prêt de t'atteindre ; mais tu passes la porte sacrée. On t'entraîne, tu disparois, la douleur me dévore, le désespoir m'arrache des pleurs. Furieux, je m'élance, on se jette sur moi. Les coups que j'ai portés, ont détruit jusqu'à mes armes. Affoibli par l'excès de mes efforts, accablé par le nombre, je tombe sur les corps

corps outragés de mes ancêtres (1). Là, mon sang & mes larmes se mêlent à leur ignominie, aux corps expirants de tes compagnes, aux guirlandes mêmes dont tu devois orner ma tête, & que tes mains avoient tissues. Un froid mortel s'empare de mes sens. Mes yeux troublés s'affoiblissent, se ferment. Je cesse de vivre, sans cesser de t'aimer.

Sans doute l'amour, l'espoir de te venger, ma chere Zilia, m'ont rendu à la vie. Je me suis trouvé dans mon Palais, environné des miens. La fureur a succédé à ma foiblesse; j'ai poussé des cris affreux; les mains armées, j'ai excité ma garde à me venger. Périssent, lui ai-je dit, périssent les impies, ils ont violé nos plus sacrés asyles. Venez, armez-vous tous; frappons, détruisons ces cruels. Rien ne pouvoit calmer mes transports. Mais quand le *Capa-Inca* (2) mon pere, averti de ma fureur, m'eût assuré que je te reverrois, que tes jours étoient en sûreté, que nous serions l'un à l'autre, quelle joie, quels nouveaux transports se sont emparés de mon ame! O ma chere Zilia, est-ce assez d'un cœur pour goûter tant de plaisir?

(1) Les Péruviens mettoient dans leurs Temples les corps embaumés de quelques-uns de leurs Rois.

(2) Nom générique des Rois du Pérou.

Une baſſe avidité pour un vil métal a ſeule conduit ces barbares dans ces lieux. Mon pere a ſu leurs deſſeins, & les a prévenus. Ils partiront enfin courbés ſous le poids de ſes dons, auſſi-tôt qu'ils t'auront rendue à mes vœux. Ces peuples que l'or arma contre nous, & qu'il rend nos amis, devenus moins féroces, font éclater à chaque inſtant leur reconnoiſſance & leur reſpect. Ils s'inclinent devant moi, ainſi que nos Cucipatas devant le Soleil. Se peut-il qu'un amas mépriſable de matiere, puiſſe changer ainſi le cœur de l'homme ; & de barbares qu'ils étoient les rendre les inſtruments de ma félicité ? Etoit-ce à un métal, à des monſtres, à retarder, à faire enfin notre bonheur ?

Adorable Zilia ! lumiere de mon ame ! que les mots dont tu te ſers pour te tracer le malheur qui nous a ſéparés, m'ont cauſé d'agitation ! Je t'ai ſuivis dans le danger. Ma fureur s'eſt renouvellée ; mais les aſſurances de ta tendreſſe, ainſi qu'un baume ſalutaire, ont adouci la plaie que tu touchois dans mon cœur. Non, Zilia, rien n'eſt égal au bonheur d'être aimé de toi. Tous mes ſens en ſont troublés, Mon impatience s'accroît, elle me dévore. Je brûle. Je meurs.

Viens me rendre la vie. Zilia, Zilia ! que *L'huama* (1) te prête ſes ailes ; que l'éclair

(1) Grand aigle du Pérou.

le plus vif te porte jusqu'à moi, tandis que mon cœur plus prompt que lui vole au-devant de tes pas.

LETTRE II.

A ZILIA (1).

QUOI, Zilia, la terre n'est pas anéantie. Le Soleil nous éclaire encore, & le mensonge & la trahison sont dans son empire. O Zilia! toutes les vertus même sont bannies de mon cœur éperdu. Le désespoir & la fureur ont pris leur place.

Ces barbares Espagnols, assez hardis pour te donner des fers, mais trop lâches, trop inhumains pour les briser ont osé me trahir. Malgré leurs promesses, tu ne m'es pas rendue.

Yllapa! qui te retient? lance tes coups; tourne contre ces perfides les traits dévorants qu'ils t'ont dérobés; qu'une flamme empoisonnée après mille tourments les réduise en poudre! Monstre cruel! dont le crime ne peut se laver que dans le sang du dernier de ta race (2) Nation perfide, dont

(1) Cette lettre ne lui fut pas remise.

(2) Les Péruviens poursuivoient le crime jusques dans les descendants du criminel.

les Villes rasées devroient être semées de pierres, & arrosées de sang (1) ; quelles horreurs joignez-vous à l'infamie du parjure !

Déjà de ses rayons sacrés le Soleil a éclairé deux fois ses enfants, & ma chere Zilia n'est pas rendue à mon impatience. Ces yeux, dans lesquels je devrois fixer ma félicité, sont en ce moment inondés de pleurs. C'est peut-être au travers des larmes les plus ameres, qu'ils laissent échapper ces traits de flammes qui embraserent mon cœur. Ces mêmes bras dans lesquels les Dieux devoient couronner l'amour le plus ardent, sont peut-être accablés encore sous le poids d'indignes fers. O douleur funeste ! ô mortelle pensée !

Tremblez, vils humains, le Soleil m'a remis sa vengeance. Mon amour outragé va la rendre plus cruelle.

C'est par toi que j'en jure, Astre vivifiant dont nous tenons nos ames (2) & nos jours ; c'est par tes pures flammes, dont le feu divin m'anime. O Soleil ! que tes rayons bienfaisants s'éloignent de moi pour jamais ; que plongé dans une nuit

(1) On détruisoit jusqu'aux Villes où étoient nés les grands criminels ; on y semoit des pierres : on y versoit du sang en signe de malédiction.

(2) Les Péruviens regardoient l'ame comme une portion du Soleil.

affreuſe, la conſolante aurore n'annonce plus ton retour, ſi Aza ne détruit la race criminelle qui oſe ſouiller de menſonges ces lieux ſacrés. Et toi, ma chere Zilia, objet infortuné de toute ma tendreſſe, ſeche tes pleurs. Tu verras bientôt ton amant renverſer tes ennemis, briſer tes fers, les en accabler. Chaque inſtant augmentera ma fureur & leur ſupplice. Déjà une joie cruelle ſe fait jour dans mon cœur Déjà je crois me baigner dans le ſang de ces perfides. La rage ſignale mon amour.

Je vais ſurpaſſer leur barbarie; elle ſera mon guide; je cours la ſuivre. Zilia, ma chere Zilia! ſois ſûre de ma victoire, c'eſt toi que je vais venger.

LETTRE III.

DE MADRID,

A KANHUISCAP.

QUELLE Divinité aſſez touchée de mes maux, généreux ami, a pu te conſerver à ma douleur! Il eſt donc vrai qu'au ſein des malheurs les plus affreux on peut goûter quelques charmes: & que, quelqu'infortuné que l'on ſoit, on peut contribuer au bonheur des autres; tes mains ſont accablées de chaînes, & tu parois

ſoulager les miennes. Ton ame eſt abattue par la douleur, & tu diminues ma triſteſſe.

Etranger, captif dans ces climats barbares, tu me fais retrouver ma Patrie, dont le ſort t'éloigne. Mort pour tout le reſte des hommes, je ne veux plus vivre qu'avec toi. Ce n'eſt que pour toi que mon eſprit accablé trouvera des expreſſions, & que mes mains affoiblies formeront quelquefois ces nœuds qui nous réuniſſent malgré nos cruels ennemis.

Pardonne ſi l'amour le plus tendre, le plus violent, t'entretient plus ſouvent que l'amitié & que la vengeance. Les douceurs de l'une peuvent conſoler ; la violence de l'autre peut avoir des charmes, mais ils le cédent à l'amour.

Ce n'eſt pas qu'abattu ſous les coups du ſort, mon infortune ait diminué mon courage. Roi, je penſois en Roi : eſclave, je n'ai pas les ſentiments de mes ſemblables. Je deſire la vengeance ſans l'eſpérer. Je voudrois changer, & ton ſort & le mien. Je ne puis que les plaindre.

Va, meurs, on nous tranſporte dans un monde nouveau, & malgré mes prieres, on nous ſépare. Notre amitié devient l'objet de la crainte de nos vainqueurs. Accoutumés au crime, pourroient-ils ne pas redouter la vertu ?

Eſt-ce ainſi qu'il devoit finir, Kan-

kuiſcap, ce jour où ton courage & le mien, où mon amour mieux qu'eux encore, devoit me rendre en triomphant digne de la main qui m'armoit, de l'Aſtre étincelant qui m'a fait naître, & de ton admiration; où le Soleil, ennemi du parjure, devoit venger ſes fils, les raſſaſier de la chair fumante de ces monſtres, (1) & les abreuver de leur ſang odieux?

Eſt-ce ainſi que je dois venger les Dieux de Zilia? Zilia! qui, conſumée par l'amour le plus vif, brûle encore dans des fers que je n'ai pu briſer. Zilia! que d'infames raviſſeurs..... O Dieux! éloignez de moi ces funeſtes images..... Que dis-je, Kanhuiſcap? Les Dieux mêmes ne peuvent les bannir. Je ne vois point Zilia; un élément cruel nous ſépare. Peut-être ſa douleur..... nos ennemis..... les flots..... un trait mortel me perce le cœur. Ami, je ſuccombe à l'excès de mes maux. Mes quipos échappent de mes mains. Zilia.... Zilia!

(1) Les Péruviens mangeoient la chair de leurs ennemis, buvoient leur ſang, les femmes s'en frottoient le bout des mamelles pour le faire ſucer à l'enfant.

LETTRE IV.

A KANHUISCAP.

FIDELE Anqui, tes quipos ont ſuſpendu un inſtant mes alarmes, mais ils n'ont pu les bannir. Au baume ſalutaire que ton amitié répand ſur mes maux, ſuccedent toujours des ſouvenirs affreux. Je me rappelle à chaque inſtant Zilia dans les fers, le Soleil outragé, ſes Temples profanés : je vois mon pere courbé ſous le poids des chaînes, comme ſous celui des ans ; ma Patrie déſolée. Je n'exiſte plus que dans ma triſteſſe. Tout l'accroît ; les ombres de la nuit ne me repréſentent que des images effrayantes. En vain le ſommeil m'offrent le repos, dans ſes bras je ne trouve que des tourments. Cette nuit encore Zilia s'eſt offerte à mes yeux. Les horreurs de la mort étoient peintes ſur ſon viſage. Mon nom ſembloit échapper de ſes levres mourantes ; je le voyois tracé ſur les quipos qu'elle tenoit encore. Des Barbares inconnus, les armes teintes de ſang, au milieu de la flamme, du tumulte & des cris, l'arrachoient d'une de ces énormes machines qui nous ont tranſportés, & ſembloient la préſenter en triomphe à leur chef odieux, quand tout à coup la mer, s'élevant juſ-

qu'aux nues, n'a plus offert à ma vue que des flots de sang, des cadavres flottants, des bois à demi consumés, des feux & des flammes dévorantes.

En vain je veux dissiper ces tristes idées, elles reviennent toujours se peindre à mon esprit. Rien ne m'arrache à ma douleur, tout l'augmente. Je hais jusqu'à l'air que je respire. Je me plains aux flots de ce qu'ils ne m'ont point englouti. Je me plains aux Dieux du jour qu'ils me laissent encore. Si leur bonté moins cruelle me permettoit de me ravir à la lumiere, si je pouvois disposer un instant de cette portion de la Divinité qu'ils m'ont départie; si ce n'étoit point un crime horrible pour un mortel, que de détruire l'ouvrage de la Divinité, dût-on blâmer ma foiblesse, dût mon ame errer dans les airs, Kanhuiscap, mes maux seroient finis. Mais que dis-je? Ils augmentent tous les jours.

Reçois dans ton sein mes vives douleurs, ô Kanhuiscap! apprends, s'il se peut, le sort de Zilia, tandis que mon cœur éperdu la demande aux Dieux, à la nature entiere, à moi-même.

LETTRE V.

QUE les rayons divins qui nous donnent la vie, t'échauffent de leur feu le plus doux, Kanhuiscap ! Tu nourris dans mon cœur l'espoir le plus flatteur. Les progrès que tu fais dans la langue des Espagnols, t'ont déja instruit que les premiers Vaisseaux qu'on attend sur le rivage que tu habites, viennent de la terre du Soleil. Tu sauras le sort de celle pour qui seul je respire. Juge avec quelle impatience j'attends que tu m'en instruise. Je me suis peint d'avance l'étendue de ma félicité. L'état de Zilia s'est dévoilé à mes yeux. Je l'ai vue, je la vois encore, remise à la garde du Soleil, n'ayant d'autre tristesse que celle de mon éloignement, parer les Autels de ce Dieu de sa beauté, autant que des ouvrages de ses mains. Ainsi qu'une fleur précieuse, qui, après l'orage, encore agitée par les vents, reçoit les premiers rayons du Soleil, l'eau qui la couvre ne sert qu'à augmenter son éclat ; de même Zilia paroît plus belle & plus chere à mon cœur. Tantôt je la vois comme le Soleil même, lorsqu'après une longue obscurité, sa lumiere plus vive annonce à nos yeux ébl'ouis la convalescence imprévue, & la prolongation de nos jours. Tantôt je suis

à ſes pieds. Je reſſens le trouble, l'émotion, le plaiſir, le reſpect, la tendreſſe, tous les ſentiments qui m'agitoient lorſque je jouiſſois de ſa vue ; ceux mêmes dont ſon cœur étoit ému, Kanhuiſcap, je les éprouve. Que les chaînes des illuſions ſont fortes ! mais qu'elles ſont aimables ! mes maux réels ſont détruits par des plaiſirs apparents. Je vois Zilia heureuſe : mon bonheur eſt certain.

O mon cher Kanhuiſcap, ne trompes pas un eſpoir qui fait ma félicité, qui peut être détruit par la ſeule impatience ! Que le moindre retardement, généreux ami, ne differe pas mon bonheur. Que tes quipos noués par les mains de l'alégreſſe, me ſoient portés par les vents devenus plus prompts ; & que pour prix de ton amitié, les parfums les plus exquis ſe répandent toujours ſur ta tête.

LETTRE VII.

DE quelle eau délicieuſe te ſers-tu, cher ami, pour éteindre le feu cruel qui dévoroit mon cœur ? Aux inquiétudes qui m'agitoient ſans ceſſe, à la douleur qui m'accabloit, tu fais ſuccéder la joie & le calme. Je vais revoir Zilia. O bonheur preſque ineſpéré ! Je ne la vois point encore, ô cruel éloignement ! En vain mon cœur

devance ſes pas. En vain toute mon ame vole ſe confondre dans la ſienne ; il m'en reſte aſſez pour ſentir que je ſuis ſéparé de Zilia.

Je vais la recevoir, & cette conſolante penſée, loin de calmer mon inquiétude, accroît mon impatience. Séparé de ma vie même, juge quels tourments j'endure ? A chaque inſtant je meurs ; je ne renais que pour deſirer. Semblable au chaſſeur qui augmente en courant l'éteindre, la ſoif qui le dévore, mon eſpoir rend plus vive la flamme qui me conſume ; plus je ſuis prêt de m'unir à Zilia, plus je crains de la perdre. Pour combien de temps, fidele ami, un moment ne nous a-t-il pas déja ſéparés ? Et ce moment cruel, au comble de ma félicité, je le craindrai encore.

Un élément auſſi barbare qu'inconſtant, eſt le dépoſitaire de mon bonheur. Zilia, me dis-tu, abandonne l'Empire du Soleil, pour venir dans ces climats affreux. Long-temps errante ſur les mers, avant de me rejoindre, quels dangers n'aura-t-elle pas à courir, & combien davantage n'en aurois-je pas à craindre pour elle ! .... Mais dans quel égarement me plonge mon amour ! Je redoute des maux, quand tout me promet des plaiſirs; des plaiſirs dont l'idée ſeule... Ah ! Kanhuiſcap, quelle joie ! quelle ſentiment juſqu'alors inconnu ! .... tous mes ſens ſe ſéparent pour goûter le même plaiſir.

Zilia s'offre à mes yeux ; j'entends les tendres accents de sa voix. Je l'embrasse. Je meurs.

LETTRE VII.

SI, susceptible d'altération, quelque chose pouvoit diminuer ma joie, Kanhuiscap, le terme où tu remets mon bonheur pourroit l'affoiblir.

Avant de me rendre heureux, il faut que le Soleil éclaire cent fois le monde : avant cet espace immense de temps, Zilia ne peut m'être rendue.

En vain l'amitié s'efforce de me dédommager des rigueurs de mon sort ; elle ne peut m'arracher à mon impatience.

Alonzo, que l'injuste Capa-Inca des Espagnols a nommé pour s'asseoir avec mon pere sur le trône du Soleil ; Alonzo, à qui les Espagnols m'ont confié, veut inutilement me dérober à ma douleur. L'amitié qu'il me témoigne, les mœurs de ses compatriotes qu'il me fait observer, les amusements qu'il cherche à me procurer, les réflexions auxquelles je m'abandonne moi-même, ne font que la charmer.

La douleur amere où m'avoit plongé la séparation de Zilia, m'avoit empêché jusqu'ici de faire aucune attention sur les

objets qui m'environnent. Je ne voyois, je n'espérois que des maux. Je me plaisois, pour ainsi dire, dans mon infortune. Je ne vivois point : pouvois-je rien considérer ? Mais à peine ai-je donné à la joie les moments que l'amour lui devoit, que j'ai ouvert les yeux. Quel spectacle alors m'a frappé ! puis-je te peindre combien il me surprend encore ? Je me trouve seul au milieu d'un monde que je n'eusse jamais imaginé. J'y vois des hommes semblables à moi. Une surprise égale les saisit & me frappe. Mes regards avides se confondent dans les leurs. Une foule de peuple qui s'agite & circule sans cesse dans le même espace, où il semble que le sort l'ait renfermé ; d'autres qu'on ne voit presque jamais, & qui ne se distinguent de ce peuple laborieux que par leur oisiveté ; des rumeurs, des cris, des querelles, des combats, un bruit affreux, un trouble continuel : voilà d'abord tout ce que je pus discerner.

Dans ces commencements mes regards embrassant trop de choses, n'en pouvoient distinguer aucune. Je ne fus pas long-temps à m'en appercevoir, c'est pourquoi je résolus de leur prescrire des bornes, & de commencer à réfléchir sur ce que je voyois de plus près ; c'est ainsi que la maison d'Alonzo est devenue le siege de mes pensées. Les Espagnols que j'y vois m'ont paru un objet assez considérable pour m'occu-

per quelque-temps, & me faire juger par leurs inclinations de celles de leurs compatriotes. Alonzo, qui a habité assez de temps dans nos contrées, & qui conséquemment n'ignore ni nos usages, ni notre langue, m'aide dans les découvertes que je veux faire. Cet ami sincere, dégagé des préjugés de sa nation, m'en fait souvent sentir le ridicule. Regardez cet homme grave, me disoit-il l'autre jour, qu'à son regard fier, sa moustache retroussée, son bonnet enfoncé, & à sa suite nombreuse, vous preniez déja pour un second *Huayna-Capac ?* (1) c'est un Cucipatas qui a promis à notre *Bachamac* (2) d'être humble, doux & pauvre. Celui-ci, à qui la liqueur qu'il prend à si grands traits, ne laissera bientôt plus aucune marque de raison, est un Juge qui, dans une heure au plus, va décider de la vie ou de la fortune d'une douzaine de citoyens. Cet homme qui est encore plus amoureux de lui-même que de cette Dame auprès de laquelle il paroît si empressé, qui à peine peut supporter la chaleur du jour & l'habit parfumé qui le couvre, qui parle avec tant de feu de la moindre bagatelle, dont la débauche a creusé les yeux, pâli le visage, & éteint même jusqu'à la voix, est un guerrier

(1) Nom du plus grand Conquérant du Pérou.

(2) Le Dieu Créateur.

qui va conduire trente mille hommes au combat.

C'eſt ainſi, Kanhuiſcap, qu'à l'aide d'Alonzo, je vois diſſiper pendant quelques moments l'inquiétude qui me conſume. Mais, hélas, qu'elle reprend bientôt ſa place ! Ces amuſements de l'eſprit le cedent toujours aux affections du cœur.

LETTRE VIII.

LEs obſervations qu'Alonzo me fait faire ſur les caracteres de ſes concitoyens, ne m'empêchent pas de jetter quelquefois les yeux ſur le ſien. Admirateur des vertus de cet ami ſincere, je ne laiſſe pas d'en remarquer les défauts. Sage, généreux & vaillant, il eſt cependant foible, & donne dans les ridicules qu'il condamne ; voyez ce guerrier reſpectable & terrible, me diſoit-il, ce ferme défenſeur de notre patrie, cet homme qui d'un ſeul coup-d'œil ſe fait obéir par un millier d'autres, il eſt eſclave dans ſa propre maiſon, & ſoumis aux moindres volontés de ſa femme. Ainſi me parloit Alonzo, lorſque Zulmire entra. A l'air impérieux qu'elle affectoit, aux tendres embraſſements de ſon pere, je ne pus douter qu'Alonzo ne fût dans le cas du guerrier dont il venoit de

de blâmer la foibleſſe. Ne crois pas que cet Eſpagnol ſoit le ſeul de ſa nation qui ne pardonne point aux autres ſes propres foibleſſes. Un ſpectacle aſſez ſingulier me l'a prouvé. Je me promenois un de ces jours dans un jardin, où dans la foule je diſtinguai un petit monſtre : il étoit de la hauteur d'une *Vicunna*, (1) ſes jambes étoient contournées comme un *Amaruc*, (2) & ſa tête enfoncée dans ſes épaules, pouvoit à peine ſe tourner. Je ne pouvois m'empêcher de plaindre le ſort de cet infortuné, lorſque de grands éclats de rire vinrent à me diſtraire. Je regardai d'où ils partoient. Quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis que c'étoit un homme preſque auſſi difforme que le premier, qui ſe railloit de la taille du petit monſtre, & en faiſoit remarquer à d'autres la ſingularité. Se peut-il que nous ne reconnoiſſions pas nos défauts, lors même que nous les remarquons dans les autres ? Se peut-il que l'excès d'une vertu devienne une foibleſſe ? Alonzo ſoumis à ſa fille, ſeroit inexcuſable de ne la pas aimer. La vivacité de l'eſprit, les graces, la beauté, le Dieu Créateur lui a tout donné. Son port, ſes regards languiſſants, malgré le feu qui les anime, le vif éclat de ſon teint, me font aſſez juger qu'elle a un

(1) Eſpece de Chevre des Indes.

(2) Couleuvre des Indes.

cœur ſenſible, mais vain ; doux, mais ardent dans ſes moindres deſirs.

Quelle différence, ami, entr'elle & Zilia ! Zilia qui, ignorant preſque ſa beauté, voudroit la cacher à tout autre qu'à ſon vainqueur ; elle que la modeſtie & la candeur conduiſent, & dont le cœur occupé ſeul par l'amour le plus pur & le plus tendre, ne ſent point les mouvements de l'orgueil, & mépriſe les détours de l'art ; elle qui, pour plaire, ne ſait qu'aimer, elle enfin. . . . . Quelle flamme ardente conſume mon ame ! Zilia, ma chere Zilia ! ne me feras-tu jamais rendue ? Qui peut retarder encore notre félicité ? Les Dieux ſeroient-ils jaloux des plaiſirs d'un mortel ? Ah ! cher ami, ſi ce n'eſt que pour eux que l'amour doit avoir des douceurs, pourquoi nous font-ils connoître la beauté ? Ou pourquoi, maîtres de nos cœurs, nous laiſſent-ils deſirer un bonheur qui les offenſe ?

☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆

LETTTE IX.

SANS le ſecours de la langue Eſpagnole, les réflexions qu'Alonzo me fait faire, ne pouvoient pas être portées à un certain point, & celles où je me livre moi-même, ne pouvoient qu'être ſuperficielles. Cherchant à charmer mon impa-

tience, j'ai demandé un maître qui pût m'instruire dans cette Langue. Les connoissances qu'il m'a communiquées, me mettent déja en état de profiter des conversations, & d'examiner de plus près le génie & le goût d'une Nation qui semble n'avoir été créée que pour la destruction de la terre, dont cependant elle croit être l'ornement. D'abord je pensois que ces Barbares ambitieux, occupés à faire le malheur des peuples qui les ignorent, ne s'abreuvoient que de sang, ne voyoient le Soleil qu'à travers d'une obscure fumée, & s'occupoient uniquement à forger la mort; car, tu le sais aussi-bien que moi, ce tonnerre dont ils nous ont frappé, avoit été créé par eux. Je croyois ne rencontrer dans leurs Villes que des Artisants de la foudre, des Soldats s'exerçant à la course & au combat, des Princes teints du sang qu'ils ont versé, bravant, pour en répandre encore, les chaleurs du jour, la glace des ans, la fatigue & la mort.

Tu prévois ma surprise, lorsqu'à la place de ce théatre sanglant qu'avoit élevé mon imagination, j'ai vu le trône de la clémence.

Ces Peuples qui, je crois, n'ont été cruels que pour nous, paroissent gouvernés par la douceur. Une étroite amitié semble lier les concitoyens. Ils ne se ren-

contrent jamais qu'ils ne se donnent des marques d'estime, d'amitié; & même de respect. Ces sentiments brillent dans leurs yeux, & commandent à leur corps. Ils se prosternent les uns devant les autres. Enfin, à leurs embrassements continuels, on les prendroit plutôt pour une famille bien unie, que pour un peuple.

Ces guerriers, qui nous ont paru si redoutables, ne sont ici que des vieillards encore plus aimables que les autres, ou de jeunes gens enjoués, doux & prévenants. La mollesse qui les gouverne, la peine qu'un rien leur coûte, les plaisirs qui sont leur unique étude, & les sentiments d'humanité qu'ils laissent paroître, me feroient croire qu'ils auroient deux corps, l'un pour la société, l'autre pour la guerre.

Quelle différence en effet! Ami, tu les as vus porter dans nos murs désolés l'horreur, l'épouvante & la mort. Les cris de nos femmes expirantes sous leurs coups, la vieillesse respectable de nos peres, les sons douloureux que produisoient à peine les tendres organes de nos enfants, la majesté de nos Autels, la sainte horreur qui les environne, tout ne faisoit qu'augmenter leur barbarie.

Et je les vois aujourd'hui adorer les appas qu'ils fouloient aux pieds, honorer la vieillesse, tendre une main secourable à

l'enfance, & reſpecter les Temples qu'ils profanoient. Kanhuiſcap, ſeroit-ce donc les mêmes hommes ?

LETTRE X.

PLUS je réfléchis ſur la variété du goût des Eſpagnols, moins j'en découvre le principe. Cette Nation n'en paroît avoir qu'un qui ſoit général, c'eſt celui qui la porte à l'oiſiveté. Il y a cependant une divinité à peu près du même nom, c'eſt le bon goût. Une foule choiſie d'adorateurs lui ſacrifie tout juſqu'à ſon repos ; quoique cependant une partie ignore (& cette partie eſt la plus ſincere) quel eſt ce Dieu ; l'autre, plus orgueilleuſe, en donne des définitions qui ne ſont pas plus intelligibles pour les autres que pour elle-même. C'eſt, ſelon bien des gens, un Dieu qui, pour être inviſible, n'en eſt pas moins réel. Chacun doit ſentir ſes inſpirations. Il faut convenir avec le Sculpteur qu'on le voit caché ſous un maſque hideux, qui paroît voltiger ſur deux ailes de chauve-ſouris, & qu'un petit enfant enchaîne galamment avec une guirlande de fleurs. Une eſpece d'hommes, qu'on appelle ici petits maîtres, vous forcera de dire que ce Dieu eſt plutôt

dans ſon pourpoint, que dans celui d'un de ſes pareils ; & la preuve qu'elle en apportera, (à laquelle vous ne pourrez vous refuſer) c'eſt que les fentes de ſon pourpoint ſont plus ou moins grandes que celles de l'autre.

Il y a quelques jours que je fus voir un édifice dont on m'avoit fait un récit fort incertain. A peine l'eus-je apperçu, que je vis près la porte deux troupes d'Eſpagnols qui ſembloient en guerre ouverte l'une contre l'autre. Je demandai à quelqu'un qui m'accompagnoit, quel étoit le ſujet de leur diviſion. C'eſt, me dit-il, un grand point. Il s'agit de décider de la réputation de ce Temple & du rang qu'il doit tenir dans la poſtérité. Ces gens que vous voyez ſont des connoiſſeurs. Les uns ſoutiennent que c'eſt une maſſe de pierres, qui n'a rien de rare que ſon énormité ; les autres oppoſent que cet édifice n'eſt rien moins qu'énorme, & qu'il eſt conſtruit dans le bon goût.

Après avoir laiſſé ce peuple de connoiſſeurs, j'entrai dans le Temple. A peine eus-je fait quelques pas, que je vis peint ſur un lambris un vieillard vénérable, dont la grandeur & la nobleſſe des traits inſpiroient le reſpect. Il paroiſſoit porté ſur les vents, & étoit environné de petits enfants ailés qui baiſſoient les yeux ſur la terre. Que repréſente ce Tableau, demandai-je ?

C'eſt, me répondit un vieux Cucipatas, après pluſieurs inclinations, le portrait du Maître de l'Univers, qui d'un ſouffle a tout tiré du néant : mais, interrompit-il avec précipitation, avez-vous examiné ces pierres précieuſes qui couvrent cet Autel ? Il n'avoit pas achevé ces paroles, que la beauté d'une de ſes pierres m'avoit déja frappé. Elle repréſentoit un homme la tête ceinte de lauriers. Je ne fus pas long-temps à m'informer quel étoit cet homme qui avoit mérité une place à côté d'un Dieu. C'eſt, me dit le Cucipatas d'un air riant, la tête du Prince le plus cruel & le plus mépriſable qui ait jamais exiſté. Cette réponſe me jetta dans une ſuite de réflexions que le défaut d'expreſſions m'empêcha de communiquer. Revenu de mon premier étonnement, d'un pas reſpectueux, je quittois le Temple, lorſqu'un autre objet m'arrêta. Dans l'endroit le plus obſcur, à travers la pouſſiere, mes yeux démêlerent la tête d'un vieillard. Il n'avoit ni la majeſté ni le viſage du premier. Quel fut mon étonnement, quand on voulut me perſuader que c'étoit le portrait du même Dieu, ſeul Créateur de toutes choſes. Le peu de reſpect que ce Cucipatas paroiſſoit avoir pour ce portrait, m'empêcha de le croire, & je ſortis indigné contre ces impoſteurs.

Quelle apparence en effet, Kanhuiſcap, que les mêmes hommes, dans le même

lieu, foulent aux pieds le Dieu qu'ils adorent ?

Ce n'eſt pas là la ſeule contradiction que les Eſpagnols aient avec eux-mêmes : rien de plus fréquent que celles que le temps opere ſur eux.

Pourquoi détruit-on ce Palais à qui la ſolidité permettoit encore un ſiecle au moins de durée ? C'eſt, m'a-t-on répondu, parce qu'il n'eſt plus de goût. C'étoit dans ſon temps un chef-d'œuvre conſtruit à grands frais ; mais il eſt ridicule aujourd'hui.

Quoique cette Nation ſoit eſclave de ce prétendu bon goût, elle ſe diſpenſe cependant d'en poſſéder en propre. Il y a ici des gens de goût, qui, payés pour en avoir, vendent chérement aux autres celui que le caprice leur attribue. Alonzo me fit remarquer l'autre jour un de ces hommes qui ont la réputation de ſe vêtir avec une certaine élégance, dont, à les croire, on fait un grand cas ; pour conſtater avec lui, il me montra en même-temps quelqu'un qui paſſoit pour n'avoir aucun goût. Je ne ſavois en faveur duquel me décider, lorſque le public, devant qui ils étoient, porta le jugement en ſe moquant de tous les deux ; de là la ſeule différence poſitive que je pus établir entre l'homme de goût & celui qui en manque, c'eſt qu'ils s'écartent de la nature par deux chemins différents, & que ce

ce Dieu qu'ils appellent bon goût, choisit sa demeure, tantôt au bout de l'une de ces routes, tantôt au bout de l'autre. Malheur alors à qui ne prend pas le véritable sentier. On le honnit, on le mépriſe, juſqu'à ce que Dieu, venant à changer de ſéjour, le mette en droit, au moment qu'il y penſe le moins, de rendre aux autres la pareille.

Cependant, Kanhuiſcap, à entendre les Eſpagnols, rien n'eſt plus conſtant que le goût : & s'il a changé tant de fois, c'eſt que leurs ancêtres ignoroient le véritable. Que je crains bien que le même reproche ne ſoit encore dans la bouche du dernier de leurs deſcendants.

LETTRE XI.

T'AVOURAI-JE ma ſurpriſe, Kanhuiſcap, lorſque j'ai appris que dans ces climats, que je crois habités par la vertu même, ce n'eſt que par force qu'on eſt vertueux. La crainte du châtiment & de la mort inſpire ſeule ici des ſentiments que je croyois que la nature avoit gravés dans tous les cœurs. Il y a des volumes entiers qui ne ſont remplis que de la prohibition du crime. Il n'eſt point d'horreur que l'on puiſſe imaginer, qui n'y trouve ſon châtiment; que dis-je, ſon exemple. Oui, c'eſt moins une ſage pré-

voyance, que les modeles du crime, qui a dicté les loix qui le défendent. A en juger par ces loix, quels forfaits les Eſpagnols n'ont-ils pas commis ? Ils ont un Dieu, & l'ont blaſphémé ; un Roi, & l'ont outragé ; une foi, & l'ont violée. Ils s'aiment, ſe reſpectent les uns les autres, & cependant ils ſe donnent la mort. Amis, ils ſe trahiſſent : unis par leur Religion, ils ſe déteſtent. Où eſt donc, me demandai-je ſans ceſſe, cette union que j'avois trouvée d'abord parmi ces peuples ; ce lien charmant dont il ſembloit que l'amitié enchaînoit leurs cœurs ? Puis-je croire qu'il ne ſoit formé que par la crainte ou par l'intérêt ? Mais ce qui m'étonne le plus, c'eſt l'exiſtence des loix. Quoi ! un peuple qui a pu violer les droits les plus ſaints de la nature, & étouffer ſa voix, ſe laiſſe gouverner par la voix preſqu'éteinte de ſes ancêtres ? Quoi ! ces peuples, pareils à leur Hamas, ouvre la bouche au frein que leur préſente un homme dont ils viennent de déchirer le ſemblable ? Ah ! Kanhuiſcap, que malheureux eſt le Prince qui regne ſur de tels peuples ? Combien de pieges n'a-t-il pas a éviter ? Il faut qu'il ſoit vertueux, s'il veut conſerver ſon autorité, & ſans ceſſe le crime eſt devant ſes yeux : le parjure l'environne, l'orgueil devance ſes pas, la perfidie, baſ-

fant les yeux, fuit ſes traces, & il n'apperçoit jamais la vérité qu'à la fauſſe lueur du flambeau de l'envie.

Telle eſt la véritable image de cette foule qui environne le Prince, & qu'on appelle la Cour. Plus on eſt près du trône, plus on eſt loin de la vertu. Un vil flatteur s'y voit à côté d'un défenſeur de la patrie; un bouffon auprès d'un Miniſtre le plus ſage, & le parjure échappé au ſupplice qu'il mérite, y tient le rang dû à la probité. C'eſt pourtant dans le ſein de cette foule de criminels heureux, que le Roi prononce la juſtice. Là il ſemble que les loix ne lui ſont appriſes que par ceux qui les violent eux-mêmes. L'arrêt qui condamne un coupable, eſt ſouvent ſigné par un autre.

Car telles rigoureuſes que ſoient les loix, elles ne le ſont pas pour tout le monde. Dans le cabinet d'un Juge, une belle femme tombant en pleurs à ſes genoux, un homme qui apporte un amas aſſez conſidérable de pieces d'or, blanchiſſent aiſément l'homme le plus criminel, tandis que l'innocent expire dans les tourments.

Ah! Kanhuiſcap, qu'heureux ſont les enfants du Soleil, que la vertu ſeule éclaire! Ignorant le crime, ils n'en

craignenent pas la punition ; & comme elle eſt leur juge , la nature ſeule eſt leur loi.

LETTRE XII.

RAREMENT , Kanhuiſcap , le premier point de vue d'où l'on conſidere les choſes, eſt le plus juſte. Quelle différence entre ce peuple , & celui que j'avois vu la premiere fois. Toute ſa vertu n'eſt qu'un voile léger , à travers duquel on diſtingue les traits de ceux qui veulent s'en couvrir : ſous l'éclat éblouiſſant des plus belles actions , on entrevoit toujours la ſemence de quelques vices. Ainſi les rayons du Soleil , qui ſemblent donner à la roſe une plus belle couleur , nous font mieux appercevoir les épines qu'elle cache.

Un orgueil inſupportable eſt la ſource de cette aimable union qui m'avoit d'abord charmé ; ces tendres embraſſements , ce reſpect affecté, partent du même principe. La moindre inflexion de corps eſt regardée ici comme un devoir exigé ſeul par le rang & l'amitié ; & les hommes les plus vils de ce Royaume , qui ſe haïſſent d'avantage , ſe donnent mutuellement ce faux hommage.

Un grand paſſe devant vous, il ſe découvre, c'eſt un honneur; il vous ſourit, c'eſt une grace; mais on ne penſe pas qu'il faut acheter ce ſalut ſi honorable, ce ſourire ſi flatteur, par un millier d'abaiſſements & de peines. Je ments: il faut être eſclave pour recevoir des honneurs.

L'orgueil a encore ici un autre voile, c'eſt la gravité, ce vernis qui donne un air de raiſon aux actions les plus inſenſées. Tel ſeroit un homme généralement eſtimé, s'il avoit eu la foibleſſe de contraindre ſon enjouement, qui, avec toute la prudence & l'eſprit poſſibles, eſt regardé comme un étourdi; être ſage, ce n'eſt rien; le paroître, c'eſt tout.

Cet homme, dont la ſageſſe & les talens répondent à la douceur qui eſt peinte ſur ſon viſage, me diſoit l'autre jour Alonzo, ce génie preſque univerſel, a été exclus des charges les plus importantes, pour avoir ri une fois inconſidérement.

Il ne faut donc pas s'étonner, Kanhuiſcap, ſi l'on fait ici de très-grandes ſottiſes de ſang froid. Auſſi ce ſérieux affecté ne fait-il pas ſur moi une grande impreſſion. J'apperçois l'orgueil de celui qui l'affecte, & à meſure qu'il s'eſtime, je le mépriſe davantage. Le mérite & l'enjouement ſont-ils donc des êtres antipa-

thiques ? Non, la raiſon ne perd jamais rien aux plaiſirs que l'ame ſeule reſſent.

LETTRE XIII.

JE ne puis m'empêcher de te le répéter encore, Kanhuiſcap, les Eſpagnols me paroiſſent quelque choſe d'indéfiniſſable. A toutes les contradictions qu'ils font paroître, j'en vois tous les jours ſuccéder de nouvelles. Que penſeras-tu de celle-ci ? Cette Nation a un Dieu (1) qu'elle adore, & loin de lui faire aucune offrande, c'eſt ce Dieu qui la nourrit. On ne remarque point dans ſes Temples aucuns *Curacas* (2), ſymboles de ſes beſoins ; enfin, il y a certains temps de la journée, où l'on prendroit les Temples pour des Palais déſerts.

Quelques vieilles femmes y demeurent cependant preſque tout le jour. L'air de dévotion qu'elles affectent, les larmes

(1) Il faut obſerver que c'eſt un Péruvien qui parle, & qu'il n'a qu'une connoiſſance imparfaite de notre culte.

(2) Statues de différents métaux, & différemment habillées, qu'on plaçoit ou attiroit dans les Temples. C'étoient des eſpeces d'*ex-Voto*, qui caractériſoient les beſoins de ceux qui les offroient.

qu'elles répandent, me les avoient d'abord fait eſtimer. Le mépris qu'on faiſoit d'elles les touchoit, lorſqu'Alonzo fit ceſſer ma ſurpriſe. Que ces femmes, me dit-il, qui ont déjà acquis votre eſtime, vous ſont peu connues! Une de celles que vous voyez, eſt payée par des femmes proſtituées pour trafiquer leurs charmes.

Cette autre ſacrifie ſon bien & ſon repos à la déſolation de ſa famille.

Meres dénaturées, les unes confient leurs enfants à des gens à qui elles ne voudroient point confier le moindre bijou, pour venir adorer un Dieu, qui, à ce dont elles conviennent, ne leur ordonne rien tant que l'éducation de ces mêmes enfants.

Les autres, revenues des plaiſirs du monde, parce qu'elles ne le peuvent plus goûter, ſe font ici devant leur Dieu une vertu de vices qu'elles ont remarqués dans les autres.

Que ces Nations barbares, Kanhuiſcap, ſont difficiles à accorder avec elles-mêmes! Leur Religion n'eſt pas plus aiſée à concilier avec la nature. La conduite de leur Dieu, à leur égard, eſt auſſi variable que la leur envers lui (1).

Ils reconnoiſſent, comme nous, un Dieu Créateur. Il differe, il eſt vrai, du nôtre, en ce qu'il n'eſt qu'une pure ſubſ-

(1) C'eſt toujours un Péruvien qui parle.

tance, ou, pour mieux dire, que l'assemblage de toutes les perfections. Nulle borne ne peut être prescrite à sa puissance, nulle variation ne peut lui être imputée; la sagesse, la bonté, la justice, la toute-puissance, l'immutabilité composent son essence. Ce Dieu a toujours existé, & existera toujours. Voilà la définition que m'en ont donnée les Cucipatas de cet Empire qui n'ignorent rien de ce qui s'est passé depuis, & même avant la création du monde.

Ce fut ce Dieu qui mit les hommes sur la terre, comme dans un lieu de délices. Il les plongea même dans un abyme de miseres & de peines, après quoi il les détruisit. Un seul homme cependant fut excepté de la ruine totale, & repeupla le monde d'hommes encore plus méchants que les premiers. Cependant Dieu, loin de les punir, en choisit un certain nombre, à qui il dicta ses Loix, & promit d'envoyer son Fils. Mais ce peuple ingrat, oubliant les bontés de son Dieu, immola ce Fils, le gage le plus cher de sa tendresse. Rendue par ce crime l'objet de la haine de son Dieu, cette Nation éprouva sa vengeance: sans cesse errante de contrée en contrée, elle remplit l'Univers du spectacle de son châtiment; ce fut à d'autres hommes, jusqu'alors plus dignes de la colere céleste, que ce Fils,

tant promis, prodigua ſes bienfaits. Ce fut pour eux qu'il inſtitua de nouvelles Loix, qui ne different qu'en peu de choſes des anciennes.

Voilà ſage ami, la conduite de ce Dieu envers les hommes. Comment l'accorder avec ſon eſſence ? Il eſt tout-puiſſant, immuable. C'eſt pour les rendre heureux qu'il créa ces peuples, & cependant aucun bonheur réel ne les dépouille des infirmités humaines. Il veut les rendre heureux; ſes Loix leur défendent le plaiſir qu'il a fait pour eux, comme eux pour le plaiſir; il eſt juſte, & il ne punit pas dans les deſcendants les crimes qu'il a punis ſi ſévérement dans les peres. Il eſt bon, & ſa clémence ſe laſſe preſqu'auſſi-tôt que ſa ſévérité.

Perſuadés qu'ils ſont de la bonté, de la puiſſance & de la ſageſſe de ce Dieu, tu croiras peut-être, Kanhniſcap, que les Eſpagnols fideles à ſes Loix, les ſuivent avec ſcrupule : ſi tu le penſes que ton erreur eſt grande ! Abandonnés ſans ceſſe & ſans réſerve à des vices défendus par ces Loix, ils prouvent, ou que la juſtice de ce Dieu n'eſt pas aſſez grande, qui ne punit pas des actions qu'il défend, ou que ſa volonté eſt trop ſévere, qui défend des actions que ſa bonté l'empêche de punir.

LETTRE XIV.

PEUT ÊTRE as-tu penſé fidele ami, qu'adouci par le temps, l'impatience qui dévoroit mon cœur s'étoit enfin ralentie. J'excuſe mon erreur, je l'ai cauſée moi-même. Les réflexions auxquelles tu m'as vu livré quelque temps, ne pouvoient partir que d'une ame tranquille, ainſi que tu le penſois. Quitte une erreur qui m'offenſe. Souvent l'impatience emprunte d'une tranquillité apparente les armes les plus cruelles. Je ne l'ai que trop éprouvé. Mon eſprit contemploit d'un œil incertain les différents objets qui s'offroient devant moi ; mon cœur n'en étoit pas moins dévoré d'impatience. Toujours préſente à mes yeux, Zilia me conſervoit à mon inquiétude, dans les moments mêmes où ma Philoſophie te ſembloit un garant de mon repos.

Les Sienes & l'étude peuvent diſtraire mais elles ne font jamais oublier les paſſions : & quand elles auroient ce droit, que pourroient-elles ſur un penchant que la raiſon autoriſe? Tu le ſais, mon amour n'eſt point une de ces vapeurs paſſageres, que le caprice fait naître, & que bientôt il diſſipe. La raiſon qui me fit connoître mon cœur, m'apprit qu'il étoit

fait pour aimer. Ce fut à la lueur de ſon flambeau que la premiere fois j'apperçus l'amour. Pouvois-je ne le pas ſuivre ? Il me montroit la beauté. Dans les yeux de Zilia, il me fit voir ſa puiſſance, ſes douceurs, ma félicité ; & loin de s'oppoſer à mon bonheur, la raiſon m'apprit qu'elle n'étoit ſouvent que l'art de faire naître & durer les plaiſirs.

Juge à préſent, Kanhuiſcap, ſi la Philoſophie a pu diminuer mon amour. Les réflexions que je fais ſur les mœurs des Eſpagnols, ne peuvent que l'augmenter. La diſproportion de vertu, de beauté, de tendreſſe, que je remarque entr'elles & Zilia, me fait trop connoître combien il eſt cruel d'en être ſéparé.

Cette innocente candeur, cette franchiſe aimable, ces doux tranſports où ſon ame ſe livroit, ne ſont ici que des voiles dont ſe couvrent la licence & la perfidie. Cacher l'ardeur la plus vive pour en faire paroître une que l'on ne reſſent pas, loin d'être puni comme un crime eſt regardé comme un talent. Vouloir plaire à quelqu'un en particulier, c'eſt un crime ; ne pas plaire à tous, c'eſt une honte : tels ſont les principes de vertu que l'on grave ici dans le cœur des femmes. Dès qu'une d'elles a eu le bonheur, ſi c'en eſt un, d'être décidée belle, il faut qu'elle ſe prépare à recevoir l'hommage d'une

foule d'adorateurs à qui elle doit tenir compte de leur culte, au moins par un coup d'œil chaque jour. Quand la perſonne qui jouit de cette réputation, eſt ce qu'on appelle coquette, la premiere démarche qu'elle fait, eſt pour démêler dans la troupe celui qui eſt le plus opulent. Cette découverte une fois faite, tous ſes ſoins, ſes actions doivent tendre à lui plaire: elle y réuſſit, l'épouſe; alors elle conſulte ſon cœur. Sa beauté prend un nouvel éclat, elle va tous les jours dans les Temples & dans les endroits publics; là, à travers un voile qui exempte ſon front de rougir, & ſes yeux de baiſſer, elle paſſe en revue la troupe fidele.

Alvarès & Pedre partagent bientôt ſon cœur. Elle balance entr'eux, ſe décide pour le premier; cache ſon choix à tous les deux, les laiſſe ſoupirer. Sans décourager Pedre, elle rend Alvarès heureux, s'en dégoûte, retourne à Pedre, qu'elle abandonne bientôt pour un autre. Ce n'eſt pas là le plus difficile de ſes entrepriſes. Il faut qu'elle perſuade à tout le monde qu'elle chérit ſon mari, & qu'elle faſſe connoître à ſon époux le bonheur qu'il a d'avoir une femme ſage.

Le public a auſſi un devoir à remplir, dont il s'acquitte très-bien, c'eſt de faire ſouvenir le mari de ce qu'il a épouſé une belle femme.

Il n'eſt point juſqu'à Zulmire, dont ces contagieux exemples n'aient perverti le cœur. Je crois qu'enfant encore, elle avoit la paſſion dangereuſe de vouloir plaire. Ses moindres mouvements, ſes regards les plus indifférents, ont toujours quelque choſe qui ſemble partir du cœur. Ses diſcours ſont flatteurs, ſes yeux paſſionnés, & ſa voix touchante ſe perd ſouvent dans de tendres ſoupirs. C'eſt ainſi Kanhuiſcap, qu'ici, par des ſecrets différents, la vertu a les dehors du vice, tandis que le vice ſe couvre du manteau de la vertu.

LETTRE XV.

O VÉRITÉ qui me ſurprend encore ! O connoiſſance profonde ! Kanhuiſcap, le Soleil, ce chefd'œuvre de la nature ; la terre (1), cette mere féconde, ne ſont point des Dieux. Un Créateur différent du nôtre les a produits : d'un regard il peut les détruire. Confondus dans un vaſte cahos, enveloppés d'une matiere groſſiere, du ſein de la confuſion il tira ces aſtres lumineux, & les peuples qui les adorent. A toute matiere il donna une vertu productive. Le So-

(1) Les Pruviens adoroient la terre ſous le nom de Mamachaa.

leil, à sa voix, distribua la lumiere : la Lune reçut ses rayons, nous les transmit. La terre produisit, alimenta par ses sucs ces arbres, ces animaux que nous adorons. La mer, qu'un Dieu seul pouvoit domter, nous nourrit des poissons qu'elle renfermoit : & l'homme, créé maître de l'Univers, régna sur tous les animaux.

Voilà, cher ami, ces mysteres, dont l'ignorance a causé nos malheurs. Si, instruits, comme les Espagnols, des secrets de la nature, nous eussions su que ce foudre, qu'ils ont lancé sur nous, n'étoit qu'un amas de matiere, que nos climats renfermoient : que Yllapa même, ce Dieu terrible, n'étoit qu'une vapeur que la terre produisoit, & que le hazard guidoit dans sa chûte ; que ces Hamas furieux, qui fuyoient devant nous, pouvoient nous être soumis, paisibles témoins de la grandeur de nos peres, eussions-nous servi de triomphe à ces barbares ?

Il semble, en effet, Kanhuiscap, que la nature n'ait point de voile pour ces peuples : ses actions les plus cachées leur sont connues. Ils lisent au plus haut des Cieux & dans les plus profonds abymes, & il semble qu'il n'appartienne plus à la nature de changer ce qu'ils ont une fois prévu.

LETTRE XVI.

L'AUROIS-JE pu penſer, Kanhuiſcap, que ces peuples, que la raiſon elle-même ſemble éclairer, fuſſent les eſclaves des ſentiments de leurs ancêtres? Quelque fauſſe qu'elle ſoit, une opinion reçue doit être ſuivie. On ne peut la combattre ſans riſquer d'être taxé au moins de ſingularité.

Le ſentiment naturel, cette voix ſi diſtincte, qui nous parle ſans ceſſe; ce brillant flambeau eſt éteint par un préjugé: c'eſt un tyran qui, pour être haï, n'en eſt pas moins puiſſant: un fourbe qui, pour être connu, n'en eſt pas moins dangereux. Ce tyran cependant ne ſeroit pas difficile à vaincre, s'il n'avoit un ſoutien encore plus dangereux que lui, la ſuperſtition. C'eſt cette fauſſe lumiere qui conduit ici la plupart des hommes, qui leur fait préférer des opinions fabuleuſes à la force de la vérité. Un homme qui viſitera les Temples pluſieurs fois dans la journée, s'il y paroît dans une contenance hypocrite & outrée, quelque vice dont il ſoit la proie, quelque crime qu'il commette, ſera généralement eſtimé, tandis que le plus vertueux qui aura

ſecoué le joug de ſes préjugés, ne s'attirera que des mépris. L'homme d'eſprit ne doit point écouter les préjugés. L'homme ſans préjugés paſſe ici pour impie. Il n'eſt pas permis de n'être ici que ce qu'on appelle ſage : il faut ajouter à ce titre celui de dévot, ou l'on vous gratifie du nom de libertin. Les diſtributeurs de l'eſtime publique, ces gens ſi mépriſables par eux-mêmes, n'admettent jamais de claſſe intermédiaire. N'être ni dévot, ni libertin, c'eſt pour eux un problême ; c'eſt être à leurs yeux éblouis ce que leur ſont les amphibies, un monſtre.

Les Eſpagnols ont deux Divinités ; l'une préſide à la vertu, l'autre au crime. Si, ſans affectation, vous vous contentez de ſacrifier intérieurement à la premiere, on vous taxe bientôt d'adorer l'autre. Ce n'eſt pas que l'empire de la vertu ſoit abſolu. Ses ſujets ont beaucoup à redouter de la part du Dieu du crime. Car ils ſont toujours obligés de paroître en public avec des armes propres à le combattre, & qui ne ſuffiſent pas toujours pour lui réſiſter. On arrêta l'autre jour un homme qui avoit commis pluſieurs crimes, & l'on diſoit hautement qu'il falloit que le diable l'eût conduit à cet excès d'abomination : il avoit cependant attaché à ſon col une ſorte de cordon qui avoit été conſacré

consacré par des Cucipatas au Dieu de bonté. Il tenoit d'une main des grains enfilés dans un autre cordon, qui avoit le pouvoir d'éloigner le moteur de ses forfaits, & de l'autre le poignard qui lui avoit servi à les commettre.

Je fus conduit hier dans une grande place, où une quantité prodigieuse de peuple témoignoit une joie extrême, en voyant brûler plusieurs de ses semblables. L'habit singulier dont ils étoient revêtus, l'air satisfait des sacrificateurs qui les conduisoient comme en triomphe, me les firent prendre pour des victimes que ces Sauvages alloient immoler à leurs Dieux. Quel fut mon étonnement, quand j'appris que le Dieu de ces Barbares avoit en horreur, non-seulement le sang des hommes, mais encore celui des animaux ! De quelle horreur ne fus-je pas saisi moi-même, quand je me ressouvins que c'étoit au Dieu de bonté que des Prêtres déréglés alloient faire ces odieux sacrifices ? Ces Cucipatas comptent-ils appaiser leur Dieu ; L'expiation même doit plus l'offenser que les crimes qui ont pu l'irriter contr'eux. Kanhuiscap, quelle horreur déplorable !

LETTRE XVII.

LE desir que tu parois avoir de t'instruire, fidele ami, me satisfait autant qu'il m'embarrasse. Tu me demandes des certitudes, des éclaircissements sur des découvertes dont je t'ai fait part; tes doutes sont excusables : mais je ne puis satisfaire à ce que tu exiges. Tu l'eusse fait il y a peu de temps. Je concevois les choses plus aisément que je ne les écrivois, & mon esprit, plus prompt que ma main, trouvoit l'évidence où il ne trouve plus que l'incertitude. Il y a deux jours que je voyois la terre ronde ; on me persuade à présent qu'elle est platte. De ces deux idées ma raison n'en admet qu'une indubitable, qui est qu'elle ne peut être à la fois l'une & l'autre. C'est ainsi que souvent l'erreur conduit à l'évidence.

Le Soleil tourne autour de la terre, me disoit, il y a quelque temps, un de ces hommes qu'on appelle Philosophes. Je le croyois, il m'avoit convaincu. Un autre vint, me dit le contraire : je fis appeller le premier, & m'établis pour juge de leurs différents. Ce que je pus apprendre de leurs dispu-

tes, fut qu'il étoit poſſible que l'une & l'autre planette fiſſent cette circonvolution, & que l'ancêtre d'un des diſputants étoit Alguafil.

Voilà tout ce que m'enſeigne le commerce de ces gens, dont la ſcience m'avoit d'abord ſurpris; l'eſtime particuliere que l'on fait d'eux, eſt un de mes étonnements. Eſt-il poſſible qu'un peuple ſi éclairé faſſe tant de cas de perſonnes qui n'ont d'autre mérite que celui de penſer? Il faut que la raiſon ſoit quelque choſe de bien rare pour lui.

Un homme penſe ſinguliérement, parle peu, ne rit jamais, raiſonne toujours; orgueilleux, mais pauvre, il ne peut ſe faire remarquer par des habits brillants; il y ſupplée, & ſe diſtingue par de vils flambeaux. C'eſt un Philoſophe, il a le droit d'être impudent.

Un autre, jeune encore, veut faire de la philoſophie une femme de Cour. Il la cache ſous de riche habits, la farde, la prétintaille: elle eſt enjouée, coquette, les parfums annoncent ſes pas. Les gens accoutumés à juger ſur les apparences, ne la reconnoiſſent plus. Le Philoſophe n'eſt qu'un fat. Le ſoupçonner de penſer, autant vaudroit l'accuſer d'être conſtant.

Zaïs avoit des vapeurs, me diſoit Alonzo: il leur falloit donner un prétex-

te. La philoſophie en parut un plauſible à Zaïs. Elle n'oublia rien pour paſſer pour Philoſophe. Elle ſe le croyoit déjà. Le caprice, la miſanthropie, l'orgueil la mettoient en poſſeſſion de ce titre. Il ne lui manquoit plus que de trouver un amant auſſi ſingulier qu'elle. Elle a réuſſi.

Zaïs & ſon amant compoſent une Académie. Leur château eſt un obſervatoire. Quoique déja ſur l'âge, dans ſes jardins, Zaïs eſt Flore : ſur ſon balcon, c'eſt Uranie ; de ſon amant diſgracieux, autant que ſingulier, elle fait un Céladon. Que manque-t-il à un ſpectacle auſſi ridicule ? Des ſpectateurs.

La philoſophie, Kanhuiſcap, eſt moins ici l'art de penſer, que celui de penſer ſingulierement. Tout le monde eſt philoſophe : le paroître n'eſt cependant pas, comme tu vois, une choſe facile.

LETTRE XVIII.

DE tout ce qui frappe mes yeux étonnés, Kanhuiſcap, rien ne me ſurprend davantage que la maniere dont les Eſpagnols ſe comportent avec leurs femmes. Le ſoin particulier qu'ils ont de les cacher ſous d'immenſes draperies, me

feroit presque croire qu'ils en sont plutôt les ravisseurs que les époux. Quel autre intérêt pourroit les animer, si ce n'est la crainte que de justes possesseurs ne revendique un bien qui leur a été ravi : ou quelle honte trouvent-ils à se parer des dons de l'amour ?

Ils ignorent, ces barbares, le plaisir de se faire voir auprès de ce qu'on aime, de montrer à l'Univers entier la délicatesse de son choix, ou le prix de sa conquête, de brûler en public des feux allumés en secret, & de voir perpétuer dans mille cœurs des hommages qu'un seul ne suffit pas pour rendre à la beauté. Zilia ! ô ma chere Zilia ! Dieux cruels, pourquoi me priver encore de sa vue ? Mes regards unis aux siens par la tendresse & le plaisir, apprendroient à ces hommes grossiers, qu'il n'est point d'ornement plus précieux que les chaînes de l'amour.

Je crois cependant que la jalousie est le motif qui porte les Espagnols à cacher ainsi leurs femmes, ou plutôt que c'est la perfidie des femmes qui force les maris à cette tyrannie ; la foi conjugale est celle que l'on jure le plus aisément. Faut-il s'étonner qu'on la garde si peu ? On voit tous les jours ici deux riches héritiers, s'unir sans goût, habiter ensemble sans amour, & se séparer sans regret. Quelque peu malheu-

reux que te paroiſſe cet état, il eſt cependant infortuné. Etre aimé de ſa femme, n'eſt point un bonheur, c'eſt un malheur que d'en être haï.

La virginité preſcrite par la Religion, n'eſt pas mieux gardée que la tendreſſe conjugale, ou du moins ne l'eſt-elle qu'extérieurement.

Il y a ici, de même qu'à la Ville du Soleil, des filles conſacrées à la Divinité. Elles voient cependant les hommes familierement; une grille ſeulement les ſépare. Je ne ſaurois cependant deviner le motif de cette ſéparation; car ſi elles ont aſſez de force pour garder la vertu au milieu des hommes qu'elles voient continuellement, de quoi ſert une grille? Et ſi l'amour entre dans leur cœur, quel foible obſtacle à lui oppoſer, qu'une ſéparation excitante qui laiſſe agir les yeux & parler le cœur?

Des eſpeces de Cucipatas ſont aſſidus auprès de ces Vierges qu'on appelle Religieuſes; & ſous prétexte de leur inſpirer un culte plus pur, ils font naître & excitent chez elles des ſentiments d'amour, dont elles ſont la proie. L'art qui paroît banni de leur cœur, ne l'eſt pourtant pas de leurs habits & de leurs geſtes. Un pli qu'il faut faire prendre à un voile, un regard humble, une attitude qu'il faut étudier, voilà aſſez pour occuper pendant le quart d'une année, le temps, les peines &

même les veilles d'une Religieuse. Aussi les yeux d'une Religieuse en savent-ils plus que les autres yeux. C'est un tableau où l'on voit peints tous les sentiments du cœur. La tendresse, l'innocence, la langueur, le courroux, la douleur, le désespoir & le plaisir, tout y est exprimé ; & si le rideau se baisse un moment sur la peinture, ce n'est que pour laisser le temps de substituer un autre tableau à ce premier. Quelle différence entre le dernier regard d'une Religieuse & celui qui le suit ! tout ce manége n'est cependant que l'ouvrage d'un seul homme. Un Cucipatas a la direction d'une maison de Vierges ; toutes veulent lui plaire ; elles deviennent coquettes, & le Directeur, tel grossier qu'il soit, est forcé à prendre un air de coquetterie. La reconnoissance l'y oblige ; & sûr de plaire, il cherche encore de nouveaux moyens de se faire aimer, réussit, & se fait, pour ainsi dire, adorer. Tu en jugeras par ce trait. On m'a dit qu'une de ces Vierges avoient coëffé de la chevelure d'un Moine l'image du Dieu des Espagnols. On m'a aussi fait part d'une lettre écrite par une Religieuse, au Pere T... dont voici à peu près le contenu.

» Jesus ! mon Pere, que vous êtes in-» juste ! Dieu m'est témoin que le Pere » Ange ne m'occupe pas un seul instant, » & que loin d'avoir été enlevée par son

» Sermon jusqu'à l'extase (comme vous » me le reprochez) je n'étois, pendant ce » discours, occupée que de vous. Oui, » mon Pere, un seul mot de votre bouche » fait plus d'impression sur mon cœur, sur » ce cœur que vous connoissez si peu, que » tout ce que le Pere Ange pourroit me » dire pendant des années entieres, quand » même ce seroit dans le petit parloir de » Madame, & qu'il croiroit s'entretenir » avec elle..... Si mes yeux sembloient » s'enflammer, c'est que j'étois avec vous » lorsqu'il prêchoit. Que ne pénétrez-vous » dans mon cœur pour lire mieux ce que » je vous écris ? Cependant vous êtes venu » au parloir, & vous ne m'avez pas de- » mandée ; m'auriez-vous oubliée ?

» Ne vous souviendroit-il plus...? vous » ne me regardâtes pas une seule fois hier » pendant le Salut. Dieu voudroit-il m'af- » fliger au point de me priver des conso- » lations que je reçois de vous ? Au nom » de Dieu, mon Pere, ne m'abandonnez » pas dans la langueur où je suis plongée. » Je suis à faire pitié, tant je suis défaite ; » & si vous n'avez compassion de moi, » vous ne reconnoîtrez bientôt plus l'in- » fortunée Théresa.

» Notre Tourriere vous remettra un » gâteau d'amandes de ma façon. Je joins » à cette lettre un billet que la sœur A... » écrit au Pere Dom X... J'ai eu le secret

» de

» de l'intercepter. Je crois qu'il vous amu-
» sera. Ah ! que. . L'heure sonne , adieu. «

Après cela , Kanhuiscap , pourras - tu t'empêcher de convenir que les Espagnols sont aussi ridicules dans leurs amours , qu'insensés dans leurs cruautés. La maison d'Alonzo est , je crois , la seule où regnent la droiture & la saine raison. Je ne sais cependant que penser des regards de Zulmire ; trop tendres pour n'être que l'effet de l'art , ils sont trop étudiés pour être conduits par le cœur.

LETTRE XIX.

PENSER est un métier : se connoître est un talent. Il n'est pas donné à tous les hommes , Kanhuiscap , de lire dans leurs propres cœurs. Des especes de Philosophes ont seuls ici ce droit , ou plutôt celui d'embrouiller ces connoissances. Loin de s'attacher à corriger les passions , ils se contentent de savoir qui les produit : cette science , qui devroit faire rougir les vicieux , ne sert qu'à leur faire voir qu'ils ont un mérite de plus , le talent infructueux de connoître leurs défauts.

Les Métaphysiciens , c'est le nom de ces Philosophes , distinguent dans l'homme trois parties , l'ame , l'esprit & le cœur : & toute leur science ne tend qu'à savoir

laquelle de ces trois parties produit telle ou telle action. Cette découverte une fois faite, leur orgueil devient inconcevable. La vertu n'eſt, pour ainſi dire, plus faite pour eux ; il leur ſuffit de ſavoir qui la produit. Semblable à ces gens qui ſe dégoûtent d'une liqueur excellente, à l'inſtant qu'ils apprennent qu'elle vient d'un pays peu renommé.

C'eſt par le même principe, qu'enivré d'un ſavoir qu'il croit rare, un Métaphyſicien ne laiſſe point échapper l'occaſion de faire voir ſa ſcience. S'il écrit à ſa Maîtreſſe, ſa lettre n'eſt autre choſe que l'analyſe exacte des moindres facultés de ſon ame.

La Maîtreſſe ſe croit obligée de répondre ſur le même ton, & ils s'embrouillent tous les deux dans des diſtinctions chimériques & des expreſſions que l'uſage conſacre, mais qu'il ne rend point intelligibles.

Les réflexions que tu fais ſur les mœurs des Eſpagnols, te conduiront bientôt à celles que je viens de faire.

Que mon cœur n'eſt-il libre, généreux ami ! je te peindrois avec plus de force des penſées qui n'ont point d'autre ordre que celui que je peux leur donner dans l'agitation où je ſuis. Le temps approche où mes malheurs vont finir, Zilia enfin va paroître à mes yeux impatients. L'idée de ce

plaisir trouble ma raison. Je vole sur ses pas, je la vois partager mon impatience, mes plaisirs ; de tendres larmes coulent de nos yeux, réunis après nos malheurs, quel trait douloureux a passé dans mon ame, Kanhuiscap ! dans quel état affreux va-t-elle me trouver ? Vil esclave d'un barbare, dont elle porte peut-être les fers à la Cour d'un vainqueur orgueilleux, reconnoîtra-t-elle son amant ? Peut-elle croire qu'il respire encore ? Elle est dans l'esclavage. Croira-t-elle que des obstacles assez forts ont pu, Kanhuiscap.... Que dois-je attendre ? Quel sort m'est réservé ? Quand j'étois digne d'elle, Dieu cruel, tu l'arrachas de mes bras ; ne me feras-tu retrouver en elle qu'un témoin de plus de mon ignominie ? Et toi qui me rends l'objet de mon amour, élément barbare, me rendras-tu ma gloire ?

****

LETTRE XX.

QUEL Dieu cruel m'arrache à la nuit du tombeau ; quelle pitié perfide me fait revoir le jour que je déteste ! Kanhuiscap, mes malheurs renaissent avec mes jours, & mes forces augmentent avec l'excès de ma tristesse..... Zilia n'est plus..... O désespoir affreux ! O cruel ! Zilia n'est plus..... & je respire encore

& mes mains, que ma douleur devroit enchaîner, peuvent encore former ces nœuds que le trouble conduit, les larmes arrosent & le désespoir t'envoie.

En vain le Soleil a parcouru le tiers de sa course depuis que tu as déchiré mon cœur avec le trait le plus funeste. En vain l'abattement, l'inexistance ont captivé mon ame jusqu'à ce jour. Ma douleur, inutilement retenue, n'en devient que plus vive. J'ai perdu Zilia. Un espace immense de temps semble nous séparer, & je la perds encore en ce moment. Le coup affreux qui me l'a ravie, l'élément perfide qui la renferme, tout se présente à ma douleur. Sur des flots odieux je vois élever Zilia; le Soleil s'obscurcit d'horreur dans des abîmes profonds; la mer qui s'ouvre cache son crime à ce Dieu; mais elle ne peut me le dérober. A travers les eaux, je vois le corps de Zilia, ses yeux .... son sein ... une pâleur livide. Ami!... mort inexorable!... mort qui me fuit..... Dieux, plus cruels dans vos bontés que dans vos rigueurs! Dieux! qui me laissez la vie, ne réunirez-vous jamais ceux que vous ne pouvez séparer?

En vain, Kanhuiscap, j'appelle la mort; on l'éloigne de moi; la barbare est sourde à ma voix, & garde ses traits pour ceux qui les évitent.

Zilia, ma chere Zilia, entends mes cris,

vois couler mes pleurs ! Tu n'es plus, je ne vis que pour en répandre ; que ne puis-je me noyer dans le torrent qu'elles vont former !.... Que ne puis-je !... Quoi ! tu n'es plus, ame de mon ame !... Tu.... Mes mains me refuſent leur ſecours... Ma douleur m'accable... L'affreux déſeſpoir.... des larmes... l'amour... un ſoid inconnu.... Zilia.... Kanhuiſcap.... Zilia....

LETTRE XXI.

QUEL va être ton étonnement, Kanhuiſcap, lorſque ces nœuds que ma main peut à peine former, t'apprendront que je reſpire encore ! ma douleur, mon déſeſpoir, le temps que j'ai paſſé ſans t'inſtruire de mon ſort, tout a dû t'en confirmer la fin. Termine des regrets dûs à l'amitié, à l'eſtime, au malheur ; mais que le jour dont je jouis encore, ne te faſſe pas déplorer ma foibleſſe ; vainement la perte de Zilia devroit être celle de ma vie ; les Dieux qui ſembloient devoir excuſer le crime qui m'eût donné la mort, m'ont ôté la force de le commettre.

Abattu par la douleur, à peine ai-je ſenti les approches d'une mort qui alloit enfin terminer mes malheurs. Une maladie dangereuſe accabloit mon corps, & m'eût conduit au tombeau, ſi le funeſte ſecours

d'Alonzo n'eût reculé le terme de mes jours.

Je respire, mais ce n'est que pour être la proie des tourments les plus cruels. Tout m'importune dans l'état affreux où je suis. L'amitié d'Alonzo, la douleur de Zulmire, leurs attentions, leurs larmes, tout m'est à charge. Seul avec moi-même, au milieu des hommes qui m'environnent, je ne les apperçois que pour les fuir. Puisse, Kanhuiscap, un ami moins malheureux te récompenser de ta vertu! Amant trop infortuné pour être ami sensible, puis-je goûter les douceurs de l'amitié, quand l'amour me livre aux plus cruelles douleurs?

LETTRE XXII.

ENFIN l'amitié me rend à toi, à moi-même, Kanhuiscap; trop touché de mes maux, Alonzo a voulu les dissiper ou du moins partager avec moi ma tristesse. Dans ce dessein il m'a conduit dans une maison de campagne à quelques lieues de Madrid. C'est là que j'ai goûté le plaisir de ne rencontrer rien qui ne répondit à l'abattement de mon cœur. Un bois voisin du Palais d'Alonzo, a été long-temps le dépositaire de mes tristesses secretes. Là, je ne voyois

que des objets propres à nourrir ma douleur. Des rochers affreux, de hautes montagnes dépouillées de verdure, des ruisseaux épais qui couloient sur la bourbe; des pins noircis, dont les tristes rameaux sembloient toucher les Cieux; des gazons arides; des fleurs desséchées; des corbeaux & des serpents, y étoient les seuls témoins de mes pleurs.

Alonzo fut bientôt m'arracher, malgré moi, de ces tristes lieux. Ce fut alors que je vis combien les maux sont soulagés quand on les partage, & combien je devois aux tendres soins de Zulmire & d'Alonzo. Où prendrai-je des couleurs assez vives pour te peindre, Kanhuiscap, la douleur que leur cause mes malheurs? Zulmire; la tendre Zulmire les honore de ses larmes! Peu s'en faut que sa tristesse n'égale la mienne. Pâle, abattue, ses yeux s'unissent aux miens pour verser des pleurs, tandis qu'Alonzo déplore mon infortune.

LETTRE XXIII.

ZULMIRE, dont les soins étoient tous pour le malheureux Aza; Zulmire qui partageoit mes maux, qui trembloit pour mes jours, va finir les siens: chaque inf-

tant augmente ſes dangers & diminue ſa vie.

Cédant enfin à la tendreſſe, aux prieres de ſon pere, gémiſſant à ſes pieds, ſans eſpoir de la ſecourir, & plus encore peut-être aux mouvements de ſon cœur, Zulmire a parlé. C'eſt moi, cher Aza, que l'infortune ne peut abandonner, qui porte la mort dans ſon ſein. C'eſt ce malheureux dont le cœur déchiré ne reſpire que par le déſeſpoir, & dont l'amour a changé tout le ſang en un poiſon cruel.

Je ravis Zulmire à ſon pere, à mon ami : elle m'aime, elle meurt ; Alonzo va la ſuivre ; Zilia ne vit plus.

J'ai ſenti tes douleurs, viens partager mes peines, (m'a dit ce pere déſolé,) viens me rendre, & ma vie & ma fille, malheureux, dont je plains l'infortune dans l'inſtant même où je viens te prier de ſoulager la mienne. Sois ſenſible à l'amitié, tu le peux. La plus belle des vertus ne ſauroit nuire à ton amour. Viens, ſuis-moi. A ces mots qui terminerent ſes ſanglots précipités, il me conduit dans l'appartement de ſa fille. Attendri, accablé, j'entre en frémiſſant. La pâleur de la mort étoit répandue ſur ſes traits ; mais ſes yeux éteints ſe raniment à ma vue : il ſemble que ma préſence redonne la vie à cette infortunée.

Je meurs, (me dit-elle d'une voix entrecoupée,) je ne te verrai plus. Voilà tous mes regrets. Du moins, Aza, avant ma mort, je puis te dire que je t'aime. Je puis..... oui, ſouviens-toi que Zulmire emporte au tombeau l'amour qu'elle n'a pu te cacher, ſes regards que ſon cœur ont décelé tant de fois : ton indifférence enfin... je ne t'en fais point de reproche, ta ſenſibilité m'auroit prouvé ton inconſtance. Tout entier à une autre, la mort n'a pu t'en ſéparer, elle ne m'ôtera jamais l'amour que j'ai pour toi. Je la préfere à la guériſon d'un mal que je chéris ; d'un mal..... Aza.... Elle me tend une de ſes mains ; mais ſes forces l'abandonnent, elle tombe, ſes yeux ſe ferment ; mais tandis que je me reproche ſa mort, que je joins mes ſoins à ceux de ſon pere déſeſpéré, d'autres ſecours la rappellent à la vie. Ses yeux ſont rouverts, & quoiqu'éteints encore, s'attachent ſur moi, & me peignent l'amour le plus tendre. Aza ! Aza ! me dit-elle encore, ne me haïſſez point. Je me jette à ſes genoux, touché de ſon ſort. Une joie ſubite éclate dans ſes regards ; mais ne pouvant ſoutenir tous les mouvements que ſon ame éprouve, elle retombe, l'on m'entraîne pour lui ſauver des agitations dangereuſes.

Que peux tu penſer, Kanhuiſcap, des nouveaux malheurs dont je ſuis la proie? De la peine cruelle que je répands ſur ceux

à qui je dois tout ? Cette nouvelle douleur vient se joindre à celles qui m'accompagnent dans les tristes déserts, où l'amour, la mort & le désespoir me suivent sans cesse.

****

LETTTE XXIV.

AMI, le sort d'Alonzo est changé. La douleur qui m'accabloit a fait place à la joie. Zulmire prête à descendre au tombeau, est rappellée à la vie. Ce n'est plus cette Zulmire que la langueur réduisoit au trépas ; ses yeux ranimés font briller ses graces & sa beauté, dont sa jeunesse est parée.

Tandis que j'admire ses charmes renaissants, le croiras-tu ; loin de me parler de son amour, il semble au contraire qu'elle soit confuse de l'aveu qui lui est échappé. Ses yeux se baissent toutes les fois qu'ils rencontrent les miens. Mes peines sont suspendues ; mais hélas ! que ce calme est court ! Zilia ! ma chere Zilia ! puis-je me soustraire à ma douleur ? Pardonne-moi les instants que je lui ai dérobés ? Je lui consacre désormais tous ceux que me laisse mon infortune.

Ne crois pas, Kanhuiscap, que les craintes qu'Alonzo me témoigne pour Zulmire, puissent ébranler ma constance. En-

vain il me repreſente l'empire d'Aza ſur le cœur de ſa fille, la joie que lui cauſeroit notre union, la mort qui ſuivra notre ſéparation ; je me tais devant ce pere malheureux. Mon cœur, fidele à ma tendreſſe, eſt ferme, inébranlable pour Zilia. Non, c'eſt en vain qu'Alonzo prêt à partir pour cette terre infortunée qui ne verra plus Zilia, m'offre le pouvoir que ſon injuſte Roi lui donne ſur mes peuples. C'eſt reconnoître un tyran, que de ſe ſervir de ſa puiſſance. Les chaînes peuvent accabler mon bras, mais elles ne captiveront jamais mon cœur. Jamais je n'aurai pour le chef barbare des Eſpagnols, que la haine que je dois au maître d'un peuple qui cauſa mes malheurs & ceux de ma triſte patrie.

LETTRE XXV.

MEs yeux ſont ouverts, Kanhuiſcap, les feux de l'amour cedent, ſans s'éteindre, au flambeau de la raiſon.

O flammes immortelles, qui brûlez dans mon ſein amoureux ! Zilia, toi dont rien ne peut me ravir l'image, qu'un deſtin fatal m'arrache pour jamais, ne vous offenſez point, ſi le deſir de vous venger m'excite à vous trahir ?

Ne me dis plus, Kanhuiſcap, ce que je dois à mes peuples, à mon pere ; ne me

parle plus de la tyrannie des Eſpagnols. Puis-je oublier mes malheurs & leurs crimes ? Ils m'ont coûté trop cher. Ce ſouvenir cruel irrite ma fureur. C'en eſt fait, j'y conſens, je vais m'unir à Zulmire. Alonzo, je te l'ai promis. Eſt-ce donc un crime de laiſſer à Zulmire une erreur qui lui eſt chere ? Elle croit triompher de mon cœur. Ah ! loin de la déſabuſer, qu'elle jouiſſe de ſon bonheur imaginaire, qu'elle.... Ce n'eſt que par ce moyen que je puis venger, & mes peuples opprimés, & moi - même. Dès l'inſtant de notre union je ferai conduit à la terre du Soleil, à cette terre déſolée, dont tu me traces les malheurs. C'eſt là que je ferai éclater la vengeance dont je dérobe encore les violents tranſports. C'eſt ſur une Nation perfide que vont tomber ma fureur & mes coups. Réduit à la baſſeſſe d'un vil eſclave, à feindre enfin pour la premiere fois, j'irai punir les Eſpagnols de ma trahiſon & de mes forfaits, tandis que la famille d'Alonzo éprouvera tout ce que peut un cœur reconnoiſſant, & les hommages que l'on doit rendre à la vertu.

LETTRE XXVI.

SI tu étois un de ces hommes que le seul préjugé conduit, je me peindrois ta surprise, lorsque tu apprendras d'un Incas qu'il n'adore plus le Soleil. Je te verrois déjà te plaindre à cet astre de la lumiere qu'il me laisse, & à toi-même des soins dont tu accompagnes tes sentiments. Tu t'étonnerois que, parjure à mon Dieu, l'amitié, cette vertu que le crime ignore, puisse demeurer dans mon sein. Mais rassuré contre des préjugés que l'on t'avoit fait prendre pour des vertus, tu ne gardes d'un Péruvien que l'amour de la Patrie, de la vertu & de la franchise. J'attends de toi des reproches plus justes. Tu t'étonnes peut-être avec raison de me voir abandonner un culte qui m'a paru grossier, pour une Religon dont je t'ai fait voir les contradictions. Je me suis fait cette objection à moi-même; mais qu'elle a été bientôt levée, quand j'ai appris que c'étoit ce Dieu, qui étoit l'auteur de notre vie, qui avoit dicté cette loi, dont j'avois eu l'audace de blâmer la conduite. Qu'importe, en effet, qu'un honneur soit ridicule, s'il est exigé par celui à qui l'on le rend? C'est par ce principe que je n'ai point rougi de

me conformer à des usages que j'avois condamnés. Que les ouvrages des Dieux sont respectables ! qu'ils sont grands ! Si tu pouvois lire, Kanhuiscap, les livres divins qui m'ont été confiés, quelle sagesse, quelle majesté, quelle profondeur n'y trouverois-tu point ! Tu y reconnoîtrois aisément l'ouvrage de la Divinité. Ces contradictions invincibles que je trouvois d'abord dans la conduite de ce Dieu, y sont évidemment justifiées. Il n'en est pas de même de la conduite des hommes envers leur Dieu.

Ne crois pas qu'aussi crédule que nous le sommes d'ordinaire, je tienne ce que je t'écris du seul rapport d'un Prêtre. J'ai toujours trop reconnu le mensonge de nos Cucipatas pour ajouter foi aux fables de leurs semblables

Le haut rang qu'ils tiennent chez toutes les Nations, les engage à les tromper, & leur grandeur n'est souvent fondée que sur l'erreur des peuples ambitieux ; il leur en coûteroit trop, s'il falloit que la vertu leur donnât l'empire du monde ; ils aiment mieux le devoir à l'imposture.

LETTRE XXVII.

C'En eſt fait, Kanhuiſcap, Zulmire m'attend. Je marche à l'Autel. Déja tu m'y vois ; mais vois-tu les remords qui m'accompagnent ? Vois-tu les Autels tremblants à la vue du parjure, l'ombre de Zilia ſanglante, indignée, éclairant cette hyménée d'un lugubre flambeau ? Entends-tu ſa voix lamentable ? » Eſt-ce » là, dit-elle, cette foi que tu m'avois » jurée, perfide, cet amour qui doit en- » core animer nos cendres ? Tu m'aimes, » dis-tu, tu ne donne que ta main à » Zulmire. Tu m'aimes, perfide, & tu » donnes à un autre un bien dont je n'ai » pu jouir. Si je vivois encore..... » Quelles furies, Kanhuiſcap, ne déchirent point mon ſein ! Je vois Zulmire abuſée, me demander un cœur ſur qui elle a des droits légitimes. Mon pere & mes peuples, accablés ſous un joug cruel, regrettent en moi leur libérateur. Je vois ma promeſſe enfin..... Je cours y ſatisfaire.

LETTRE XXVIII.

ZILIA respire. Quel messager assez prompt pourra porter jusqu'à toi l'excès de ma joie ? Kanhuiscap, toi qui ressentis mes malheurs, jouis des transports de mon ame. Que les flammes qui l'embrasent, volent & portent dans ton sein l'excès de ma félicité.

La mer, nos ennemis, la mort.... non, rien ne m'a ravi l'objet de mon amour. Elle vit, elle m'aime, juge de mes transports.

Conduite dans un état voisin, en France, Zilia n'a éprouvé d'autre malheur que celui de notre séparation, & de l'incertitude de mon sort. Combien les Dieux protegent la vertu ! Un généreux François l'a délivrée de la barbarie des Espagnols.

Tout étoit prêt pour m'unir à Zulmire. J'allois, ô Dieu !.... quand j'appris que Zilia vivoit, qu'elle alloit me rejoindre. Nul obstacle ne peut la retenir ; je la verrai. Sa bouche me répétera les tendres sentiments que sa main a tracés ; je pourrai à ses pieds.... Ciel, je tremble d'un projet qui cause toute ma joie. Mon bonheur m'aveugle. Zilia viendroit au milieu

lieu de ſes ennemis ! De nouveaux dangers..... ! Elle ne partira point. Je vais la prévenir. Qui pourroit m'arrêter ? Alonzo, Zulmire, les Dieux ont dégagé ma foi. Zilia reſpire. Je la reçois des mains de la vertu. En vain la reconnoiſſance, l'eſtime, l'amitié la portoient à répondre aux ſentiments de Déterville ſon libérateur ; elle leur oppoſoit notre amour, & le forçoit à reſpecter nos feux. Combat glorieux ! effort que j'admire ! Déterville étouffe ſon amour, il oublie les droits qu'il a ſur elle ; apprends ſa généroſité, il nous réunit.

Zilia, Zilia..... je vais jouir de mon bonheur. Je vole te prévenir, te voir, & mourir de plaiſir à tes pieds.

LETTRE XXIX.

N'ACCUSE, ami, que Zilia de mon ſilence. Je l'ai vue, je n'ai vu qu'elle : n'attends pas que je t'exprime les tranſports, les raviſſements où me livra le premier moment qui l'offrit à ma vue ; il faudroit, pour les ſentir, aimer Zilia comme je l'aime. Falloit-il que des tourments inconnus vinſſent troubler une félicité ſi pure ?

Du ſein des plaiſirs au comble des dou-

leurs il n'y a donc point d'intervalle. Après tant de voluptés, mille traits déchirent mon cœur. Ma tendreſſe m'eſt odieuſe, & quand je veux ne point aimer, je ſens toute la fureur de l'amour.

J'ai pu ſoutenir la douleur de la perte de Zilia, je n'ai pu ſupporter celle que j'enviſage. Elle ne m'aimeroit plus..... O penſée accablante ! Lorſque je parus à ſes yeux, l'amour verſa dans mon ame, d'une main les plaiſirs, & de l'autre la douleur.

Dans les premiers tranſports d'un bonheur dont je ne puis t'exprimer même la douceur du ſouvenir, Zilia s'eſt échappée de mes bras pour lire une lettre qu'une jeune perſonne, qui m'avoit conduit, lui avoit donnée. Inquiete, troublée, attendrie, les larmes qu'elle venoit de donner à la joie, ne couloient déja plus que pour la douleur. Elle en inondoit cette lettre fatale. Ses larmes me faiſoient craindre pour elle des malheurs; l'ingrate goûtoit des plaiſirs; la douleur que je partageois étoit le triomphe de mon rival. Déterville, ce libérateur, dont les lettres de Zilia m'ont répété tant de fois les éloges, avoit écrit celle-ci. La paſſion la plus vive l'avoit dictée; en s'éloignant d'elle, après lui avoir rendu ſon rival, il mettoit le comble à ſa généroſité & à la douleur

de Zilia. Elle ſut me l'expliquer avec une vivacité, des expreſſions au-deſſus de la reconnoiſſance. Elle me força d'admirer des vertus qui, dans cet inſtant cruel, me donnoient la mort. D'un froid inébranlable ma douleur alors emprunta le ſecours. Je me dérobai bientôt à Zilia. Rempli de mon déſeſpoir, rien ne peut plus m'en délivrer. Chaque réflexion que je fais eſt une douleur. Elle m'arrache mon eſpérance, mon bonheur. Je perdrois le cœur de Zilia, ce cœur..... idée que je ne puis ſoutenir, mon rival ſeroit heureux. Ah! c'eſt trop que de ſentir qu'il mérite de l'être.

Jalouſie affreuſe, tes ſerpents cruels ſe ſont gliſſés dans mon cœur. Mille craintes, de noirs ſoupçons.... Zilia, ſes vertus, ſa tendreſſe, ſa beauté, mon injuſtice peut-être, tout m'agite, me tourmente, me perd. Ma douleur ſe cache en vain ſous une tranquillité apparente. Je veux parler, me plaindre, éclater en reproches, & je me tais. Que dire à Zilia? Puis-je lui reprocher l'amour qu'elle inſpire à Déterville que la vertu conduit? Elle ne partage pas ſa tendreſſe. Mais pourquoi lui prodiguer des louanges, répéter ſans ceſſe ſon éloge.... Amour..... ſource de mes plaiſirs, devois-tu l'être de mes maux?

LETTRE XXX.

OU ſuis-je, Kanhuiſcap ? quels tourments traînai-je après moi ? Mon ame eſt embraſée de la plus cruelle fureur. Zilia, la perfide Zilia, pâle, inquiete, ſoupire de l'abſence de mon rival ; Déterville en fuyant remporte la victoire. Ciel ! ſur qui tombera ma rage ? Il eſt aimé, Kanhuiſcap, tout me l'apprend. La barbare ne cherche point à me cacher ſon infidélité. Reſtes encore précieux de l'innocence, lorſqu'elle connoît le crime, elle déteſte l'impoſture. Je lis ſon parjure dans ſes yeux. Sa bouche même oſe me l'avouer, en répétant ſans ceſſe ce nom que j'abhorre. Où fuir ? Je ſouffre près de Zilia des tourments affreux, & loin d'elle je meurs.

Quand, ſéduit par la douceur de ſes regards, elle répand pour un inſtant quelque tranquillité dans mon ame, je crois en être aimé. Ce plaiſir me plonge dans un raviſſement qui m'interdit. Je reviens, je veux parler. Je commence, m'interromps, me tais. Les ſentiments qui ſe ſuccedent tour à tour dans mon cœur, me troublent, m'égarent. Je ne puis m'exprimer ; un ſouvenir funeſte, Déterville, un ſoupir

de Zilia, raniment des tranſports que je veux calmer en vain. Les ombres mêmes de la nuit ne peuvent me dérober à leur violence. Si je me livre un moment au ſommeil, Zilia infidelle vient m'en arracher. Je vois Déterville à ſes pieds, elle l'écoute avec plaiſir. L'affreux ſommeil fuit loin de moi. La lumiere m'offre des douleurs nouvelles. Toujours livré à la fureur de la jalouſie, ſes feux ont deſſéché juſqu'à mes larmes. Zilia, Zilia, quels maux naiſſent de tant d'amour ! je t'adore, je t'offenſe. Dieu ! je te perds.

LETTRE XXXI.

ZILIA ! Amour, Déterville, funeſte jalouſie ! Quel égarement ! Un nuage me dérobe les noms que je trace, Kanhuiſcap ; je ne me connois plus ; dans la fureur de la plus noire jalouſie, je me ſuis armé des traits dont j'ai frappé le cœur de Zilia. Elle écrivoit à Déterville ; ſa lettre étoit encore dans ſes mains. Un moment funeſte a troublé ma raiſon. J'ai formé le plus indigne projet..... Ma parole, la Religion que j'ai embraſſée, tout m'a ſervi. Les prétextes les plus vains m'ont paru des loix d'équité pour abandonner Zilia. J'en ai prononcé l'arrêt avec

barbarie. Des adieux cruels..... Quel moment ?..... Ai-je pu ? Oui, Kanhuiſcap, j'ai fui Zilia. Zilia à mes pieds, ſes ſanglots, les miens prêts à s'y confondre, Déterville, quel ſouvenir ! Furieux j'ai fui de ſes bras. Mais bientôt, vainement obſtiné, je veux la revoir. Tout s'y oppoſe, je n'oſe réſiſter. Dieu ! qu'ai-je fait ? que la honte eſt accablante ! que le repentir eſt affreux !

LETTRE XXXII.

CESSE de t'étonner de la longueur de mon ſilence. L'état cruel de mon cœur m'a-t-il permis de t'inſtruire plutôt de mon ſort ? Ne crois pas que, déchiré de remords, je me reproche encore de trop juſtes ſoupçons. C'eſt Zilia, c'eſt ſon perfide cœur & non pas le mien, qu'ils doivent dévorer. Oui, Kanhuiſcap, ſes ſoupirs, ſes pleurs & ſes cris n'étoient que l'effet de la honte, traces que la vertu qui fuit laiſſe encore dans les cœurs. C'eſt pour les effacer que la cruelle a refuſé de me revoir. Son obſtination m'a forcé de m'éloigner. Retiré à l'extrêmité de la même Ville, ignoré des hommes, tout entier à ma douleur & à mon infortune, je m'efforce d'oublier l'ingrate que j'adore. Soins inutiles ! L'amour malgré nous ſe gliſſe dans

nos cœurs, & malgré nous le cruel y demeure. En vain je veux le chaſſer. La jalouſie l'y nourrit. Si je veux en bannir la jalouſie, l'amour l'y retient. Jouet déplorable de ces deux paſſions, mon ame eſt partagée entre la tendreſſe & la fureur. Tantôt je me reproche mes ſoupçons, & tantôt mon amour. Puis-je adorer une ingrate ? Puis-je oublier celle que j'adore ? Mais quelqu'amour que j'aie pour elle, rien ne peut l'excuſer. Que ne m'a-t-elle haï ! On pardonne la haine & non pas la perfidie.

Les ſoins & l'amitié d'Alonzo ont ſu découvrir la retraite où la douleur & tous les maux deſtructeurs de notre être me retiennent. Zulmire m'accable de reproches, elle vient de m'écrire. Je ſuis à ſes yeux un ingrat que ma parole, que ſes larmes ne peuvent rappeller. Je ne l'ai enlevée des bras de la mort, que pour la livrer à des tourments plus cruels. Elle veut, dit-elle, venir en France ſignaler ſa fureur & mon parjure, venger ſon pere & ſon amour. Chaque mot de ſa lettre eſt un trait qui me perce le cœur. Je ſens trop la force du déſeſpoir pour n'en pas craindre les effets. Zilia eſt l'objet infortuné de ſa rage. C'eſt teinte de ſon ſang qu'elle veut paroître à mes yeux. Dieux ! vengeurs des forfaits, eſt-ce donc au crime que vous laiſſez le ſoin de la punir ?

Arrête, Zulmire, épuiſe ſur moi tous tes coups. Laiſſe jouir l'ingrate d'une vie dont les remords feront les châtiments. C'eſt ainſi que tu peux ſignaler ta vengeance & la mienne. Mais, ô Dieux! dans les bras d'un rival..... Je frémis, malheureux que je ſuis! je tremble pour elle, quand l'ingrate me trahit. Retenu par les maux dont je ſuis accablé, mon corps ſuccombe à ſa foibleſſe, tandis que la perfide, triomphant même de ſes remords, rappelle mon rival..... Infortuné! Je ſuis..... Je vis encore! Quel malheur d'exiſter à qui ne reſpire que par la douleur!

LETTRE XXXIII

QUAI-JE dit? Quelle horreur m'environne! Apprends ma honte, Kanhuiſcap, &, s'il ſe peut, mes remords avant mon crime. Odieux à moi-même, je vais le devenir à tes yeux. Ceſſe de plaindre mes malheurs. Mets-y le comble par ta haine.

Zilia n'eſt point coupable. Ce ſouvenir même eſt pour elle un outrage: tu connois mes ſoupçons; leur injuſtice t'apprend mes malheurs. Ils ne s'épuiſent jamais, il en eſt toujours d'imprévus. Après la perfidie de Zilia aurois-tu penſé que le Ciel eût pu me livrer

livrer à de nouveaux tourments ? Aurois-tu cru que ce qui devoit faire mon bonheur, ſon innocence, fut la ſource la plus amere de mes maux ?

A quel égarement m'étois-je donc livré ? Quelles ténebres obſcurciſſoient ma raiſon ? Zilia auroit pu me trahir ! j'ai pu le penſer ! Elle ne veut plus me voir : mon ſouvenir lui eſt odieux : elle m'a trop aimé pour ne me pas haïr. Abandonné à mon malheur affreux, l'amitié, la confiance, rien n'adoucit mes tourments. J'empoiſonne ton cœur de leur amertume, & le mien n'eſt point ſoulagé.

En vain Zulmire, revenue de ſa fureur, m'apprend qu'elle la ſacrifie à mon repos & à ma félicité. Retirée dans une maiſon de Vierges, elle conſacre à ſon Dieu, à mon bonheur, ſa vie & ſes plus beaux jours.

Zulmire, généreuſe Zulmire, renonce à ta vengeance. Ah ! ſi ton cœur étoit barbare, qu'il ſeroit ſatisfait de mes cruelles infortunes !

Ce n'eſt donc qu'à moi, qu'à la baſſeſſe de mes ſentiments, que je dois les maux que j'endure. Il ne manquoit à mes malheurs que d'en être moi-même la cauſe ; je le ſuis. Zilia m'aimoit, je la voyois, mon bonheur étoit certain. Sa tendreſſe, ſes ſentiments, ma félicité devoient-ils être ſacrifiés à de lâches ſoupçons ? O déſeſ-

poir affreux ! j'ai fui Zilia. C'eſt moi. . . . généreux ami, conçois-tu l'état où je ſuis ? Le conçois-je moi-même ? Les regrets, l'amour, le déſeſpoir, pour le dévorer, ſe diſputent dans mon cœur.

LETTRE XXXIV.

A ZILIA.

LA crainte de te déplaire retient encore ſous mes mains tremblantes les nœuds que je forme. Ces nœuds qui firent ta conſolation, tes plaiſirs, Zilia, ne ſont plus tiſſus que par la douleur & le déſeſpoir.

Ne crois pas qu'à tes yeux je veuille dérober mon crime. Déchiré du repentir de t'avoir crue infidelle, comment oſerois-je m'en juſtifier ? Mais n'en ſuis-je point aſſez puni ! Quels remords ! . . . . . Les remords d'un amant qui t'adore. Ah ! tu veux me haïr. N'ai-je pas plus mérité tes mépris que ta haine ?

Retrace-toi un moment toutes mes infortunes. De barbares ennemis t'arracherent à mon amour à l'inſtant qu'il alloit être couronné. Armé pour ta défenſe, je ſuccombai ſous leurs indignes fers. Conduit dans leur patrie, les mers qui m'y porterent, ſoutinrent, il eſt vrai, un temps toutes mes eſpérances. Mon cœur flottoit

avec toi. Je n'ai vécu que par l'espoir qu'elles entretenoient. Tes ravisseurs engloutis me plongerent dans l'erreur la plus cruelle. Le néant, où je t'ai crue, n'a point détruit ma tendresse. La douleur augmente l'amour. Je mourois pour te suivre. Je n'ai vécu que pour te venger. J'ai tout tenté, j'allois immoler jusqu'à mes serments, m'unir enfin, malgré mille remords, à une Espagnole, acheter à ce prix ma liberté & ma vengeance, quand tout à coup, ô bonheur inespéré! j'apprends que tu respire, que tu m'aimes. O souvenir trop doux! je vole à toi, au bonheur le plus pur, le plus vif!.... Vain espoir, cruels revers! A peine eus-je senti les premiers transports que m'inspiroit ta vue, qu'un fatal poison, dont ton cœur trop pur ignore les atteintes, la jalousie se glissa dans mon ame. Ses plus cruels serpents ont dévoré mon cœur, ce cœur qui n'étoit fait que pour t'aimer.

La plus belle des vertus, la reconnoissance, a été l'objet de mes soupçons. Ce que tu devois à Déterville, j'ai cru qu'il l'avoit obtenu, que ta vertu avoit pu se confondre avec ton devoir. J'ai cru... Ce sont ces funestes idées qui troublerent nos premiers plaisirs. Tu n'as pu dans le sein de l'amour oublier l'amitié. J'y oubliai la vertu. Les éloges de Déterville, sa lettre, les sentiments qu'elle exprimoit, les trou-

bles qu'elle te causoit, la douleur que tu témoignois de la perte de ton libérateur, j'attribuai tout au sentiment que j'éprouvois, que j'éprouve encore à l'amour.

Je cachai dans mon sein les feux qui le consumoient. Quels furent leurs progrès! Des soupçons je passai bientôt à la certitude de la perfidie. Je songeai à t'en punir. Les reproches m'entraînoient trop pour les employer, je ne t'en trouvois pas digne. Je ne dissimule point mes crimes, la vérité m'est aussi chere que mon amour.

J'ai voulu retourner en Espagne, remplir une promesse dont mes premiers serments m'avoient dégagé; ce repentir suivit bientôt l'emportement qui t'avoit annoncé mon forfait. Je tentois vainement de te désabuser d'une résolution que l'amour avoit détruite aussi-tôt que formée. Ton obstination à ne me point voir, ralluma ma fureur. Livré de nouveau à la jalousie, je me suis éloigné de toi; mais loin d'aller à Madrid consommer un crime que mon cœur détestoit, ainsi qu'on a voulu te le persuader pour m'effacer du tien, accablé sous le faix de mes malheurs, j'ai cherché dans la solitude, dans l'éloignement des hommes, une paix que la seule tranquillité du cœur peut donner. Abattu par mes douleurs, mon corps a succombé sous le poids de mes maux. Long-temps éloigné de toi, malgré moi-même, te l'avouerai-

je, Zilia, je n'ai conservé de force que pour t'outrager. Je te voyois, satisfaite de ma fuite, rappeller mon rival. Je te voyois.... Hélas! tu connois mon offense; mais tu n'en connois pas le châtiment : il surpasse mon crime. Ah! Zilia, si l'excès de l'amour pouvoit l'effacer, non, je ne serois plus coupable. Ne crois pas que je cherche à émouvoir pour moi ta pitié, c'est trop peu pour ma tendresse. Rends-moi ton cœur, Zilia, ou ne m'accorde rien.

Ecoute l'amour qui doit parler encore dans ton cœur; laisse-moi près de toi rallumer des feux que ta juste colere s'efforce d'étouffer. Des cendres de l'amour que tu sentis pour Aza, je saurai recouvrer quelque étincelle.

Zilia, Zilia, ordonne de mon sort! je t'ai fait l'aveu de mon crime. Si ton pardon ne l'efface, il doit être puni. Ma mort en sera le châtiment, Trop heureux, cruelle, si je pouvois du moins expirer à tes pieds!

LETTRE XXXV.

& derniere.

A KANHUISCAP.

EN frappant tes ſens de ſurpriſe, que ne puis-je faire paſſer dans ton cœur la joie que je ſens éclater dans le mien! O bonheur! ô tranſports! Kanhuiſcap, Zilia me rend ſon cœur. Elle m'aime. Egaré dans les raviſſements de ma tendreſſe, je répands à ſes pieds les plus douces l'armes. Ses ſoupirs, ſes regards, ſes tranſports, ſont les ſeuls interpretes de notre amour & de notre félicité.

Peins-toi, ſi tu le peux, nos plaiſirs; cet inſtant toujours préſent à mes yeux; cet inſtant..... Non, je ne puis t'exprimer tant d'amour, de trouble & de plaiſir.

Ses yeux, ſon teint animé me peignoient ſon amour, ſa colere, ma honte..... Elle pâlit, foible, ſans voix, elle tombe dans mes bras; mais ainſi que les flammes exitées par les vents, mon cœur agité par la crainte, brûle avec plus de violence. Ma bouche, appuyée ſur ſon ſein, lui rendit par mes feux ceux de ſa vie, confondus dans la mienne. Elle meurt & renaît à l'inſtant..... Zilia!

ma chere Zilia ! dans quelle ivreſſe de bonheur plonges-tu l'heureux Aza ! Non, Kanhuiſcap, tu ne peux concevoir notre bonheur. Viens en être témoins. Rien ne doit manquer à ma félicité. Le François qui te remettra ma Lettre, ſera ſecondé pour te conduire ici. Tu verras Zilia. Ma félicité s'accroît à chaque inſtant. Le récit de nos plaiſirs, ainſi que celui de nos infortunes, (qu'elles ſont loin de nous !) eſt parvenu juſqu'au trône. Le généreux Monarque des François ordonne que les vaiſſeaux qui vont combattre les Eſpagnols dans nos mers, nous conduiſent à Quito. Nous allons revoir notre patrie, ces triſtes lieux ſi chers à nos deſirs, ces lieux, ô Zilia ! qui virent naître nos premiers plaiſirs, tes ſoupirs & les miens. Qu'ils ſoient témoins, qu'ils célebrent, qu'ils augmentent, s'il ſe peut, notre félicité ! Délivrons-les, Kanhuiſcap..... Mais je cours à Zilia.

Ami, l'amour ne m'a point fait oublier l'amitié ; mais l'amitié me ſépare trop long-temps de l'amour. Tranſports ſi doux, qui raviſſez mon ame, c'eſt dans vos égarements que je trouve la vie..... m'enivrer de tant de bonheur, de volupté; Zilia m'eſt rendue, elle m'attend ; je vole dans ſes bras.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

PERMISSION SIMPLE.

JEAN-JACQUES DE VIDAUD, Marquis de Velleron, Comte de la Batie & Mongnenins, Seigneur de Fargues, Cairanne, Bivier, la Maison-forte de Montbives & autres Places, Conseiller d'État ordinaire & au Conseil privé, Directeur général de la Librairie, & Docteur d'honneur de la Faculté de Droit.

VU l'article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant réglement pour la durée des Privileges en Librairie, en vertu des pouvoirs à Nous donnés par ledit Arrêt : NOUS permettons au sieur JEAN RACINE, Libraire à Rouen, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Lettres Péruviennes.* Laquelle édition sera tirée à sept cent cinquante exemplaires, en un volume format in-12, & sera finie dans le délai de six mois, à la charge par ledit sieur de représenter à l'Inspecteur de la Chambre Syndicale de Rouen, la quittance exigée par les articles VIII & IX du même Arrêt; d'avertir ledit Inspecteur du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au desir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant suppression & création de différentes Chambres Syndicales; de faire ladite édition absolument conforme à celle d'Amsterdam 1775. d'en remettre, conformément à l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785, neuf exemplaires aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Rouen, d'imprimer la Présente permission à la fin du Livre, & de la faire enregistrer dans deux mois, pour tout délai, sur les registres de ladite Chambre Syndicale de Rouen, le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris, le 27 Janvier 1787.

VIDAUD.

Par Monseigneur,

DUMIRAIL.

Registré sur le Registre de la Chambre Syndicale de Rouen, fol. 39, N°. 237, conformément aux Réglements de la Librairie. A Rouen, ce premier Février 1787.

LOUIS OURSEL, *Syndic.*